

J.-F. LOUIS MERLET

---

1094

*Roman d'un Forçat*

10<sup>e</sup> MILLE

BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20027562

LIBRAIRIE BAUDINIÈRE

23, Rue du Caire

PARIS

MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie  
Conseil général de la Guyane





548 27.00

CONSULTATION  
SUR PLACE

BIBLIOTHÈQUE ALEXANDRE FRANCONIE

13.904

ROMAN D'UN FORÇAT

~~544~~

DU MEME AUTEUR :

AUX EDITIONS BAUDINIÈRE

*Vingt forçats.*

DIVERS

*En dérive.*

*La Chanson des mendiants.*

*La Tragique Aventure.*

*Au seuil des temples.*

*Nitokris.*

*Le Visage de Machiavel.*

SOUS PRESSE

*Pourriture dorée.*

*La Main au collet.*

EN PRÉPARATION

*« Popotes ».*

*Notre vieille amie la Russie.*



548

J.-F.-LOUIS MERLET

---

BIBLIOTHÈQUE ALEXANDRE FRANCONIE  
CAYENNE F. FRANCONIE

13.904

Roman d'un Forçat



LITTÉRATURE ET ART FRANÇAIS  
EDITIONS BAUDINIÈRE  
23, rue du Caire, Paris

MANIOC.org  
Bibliothèque Alexandre Franconie  
Conseil général de la Guyane



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PUR  
FIL DE LIN OUTHENIN CHALANDRE  
NUMÉROTÉS DE 1 A 25. CES EXEM-  
PLAIRES CONSTITUENT L'ÉDITION  
ORIGINALE PROPREMENT DITE.

N°

La location de ce livre est interdite jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1928  
sauf accord spécial avec la Librairie Baudinière. Les infrac-  
tions seront poursuivies.

*Copyright by* Librairie Baudinière, 1927.

Tous droits de traduction, reproduction et toutes adaptations,  
y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés  
pour tous pays, même l'U. R. S. S.

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCOIS  
CAYENNE

*A la mémoire du  
« MATELOT »  
que j'ai connu et qui,  
depuis, est « péri en mer ».*

M.







## PROLOGUE

### UN CRIME A ÉTÉ COMMIS...

Rue de Miromesnil, dans son vieil appartement garni de meubles, d'objets d'art, de tableaux et de bibelots anciens, une sexagénaire, Mlle Laure Rochot avait été tuée d'un coup de canne plombée par son neveu, Laurent Bergemont, jeune capitaine de la Marine marchande, ayant à vingt-huit ans acquis une enviable notoriété parmi les navigateurs.

Esprit changeant, taciturne, on lui reprochait, avec raison, sa passion pour le jeu.

Il était allé se constituer prisonnier quelques heures après le crime et avait avoué qu'il désirait s'approprier l'argent qu'il croyait caché chez sa tante.

Après les formalités d'usage, Laurent Bergemont avait renouvelé ces déclarations devant le juge d'instruction. Et, sur les renseignements fournis par les informations judiciaires, l'assassin ne s'était pas départi d'un calme surprenant. On ne pouvait dire qu'il affectait le cynisme dont certains malfaiteurs font quelquefois preuve, afin de se préparer une belle presse scandaleuse et poser au héros de roman.

Laurent Bergemont, au contraire, avouait avec simplicité l'acte qu'il avait commis.

« Un pressant besoin d'argent, déclarait-il, m'avait fait m'adresser à ma tante Rochot. Elle me refusa en termes blessants. J'ai perdu la tête et j'ai frappé. Le coup a porté. La vieille fille est morte comme foudroyée. Je ne voulais pas la tuer. J'ai agi sans préméditation. Je n'ai rien à ajouter. On peut faire de moi ce que l'on voudra. Je ne tiens pas à la vie. Mon avocat n'a pas à se fatiguer pour moi. »

Telles étaient, fidèlement rapportées par les journalistes, les paroles que l'assassin avait prononcées.

Le juge, qui flairait un mystère, ne put l'éclaircir. Il se heurta au silence obstiné de Bergemont et ses investigations restèrent sans résultat. La famille éplorée, le frère de Bergemont, ne purent expliquer un tel geste de la part de celui qu'ils estimaient profondément. Ils essayèrent d'excuser le malheureux.

L'instruction fut courte.

Traduit devant les assises de la Seine, Bergemont fut admirablement défendu par M<sup>e</sup> Rondeau-Degari. Condamné pour homicide volontaire, avec circonstances atténuantes, à quinze ans de travaux forcés, l'assassin fut envoyé à la Guyane, où il devint le « 13.904 ».



## PREMIERE PARTIE

### L'HISTOIRE D'UNE VIE

Marthe Bergemont était restée veuve, à vingt-six ans, de Robert Bergemont, architecte, qu'elle avait épousé par raison et dont elle avait eu deux fils, Laurent et Pierre.

A l'époque de son veuvage, Marthe Bergemont était très belle. Sculpturale de formes, le teint mat, des yeux d'ombre et de flamme sous la touffe folle des cheveux blond cendré, des mains souples et fines, des bras harmonieux comme des anses d'amphore, tout dans sa démarche, dans son attitude, dans ses gestes, la désignait à l'admiration et à l'amour des hommes.

Foncièrement honnête, incapable de rêver d'aventures, elle avait subi le destin, et puisque son cœur n'avait pas intensément vibré, elle acceptait le sort avec une fatalité qui eût



pu étonner les plus avertis, car la mentalité de Marthe Bergemont était en contradiction avec ce que les hommes pouvaient supposer chez une femme aussi belle, gaie, pleine d'esprit et, par goût, assez coquette.

Le ménage Bergemont avait habité Passy, près de la Seine, dans une de ces vieilles maisons aux confins d'Auteuil, qui luttait encore contre l'envahissement des immeubles modernes dont la pierre crue a remplacé les jardins et les petits parcs délicieux qui faisaient le charme de ce coin de Paris.

Le mari de Mme Bergemont lui laissait, à sa mort, une situation modeste, mais suffisante.

Après un veuvage sévère et cependant sans affectation, Marthe Bergemont se remaria avec Guillaume Hatin, ingénieur maritime.

Haut en couleurs, sportif, bon vivant, homme de quarante ans, rangé après de nombreuses bonnes fortunes, Guillaume Hatin devait faire le bonheur de Marthe, dont le cœur s'éveilla pour ce second mari.

L'aîné des fils Bergemont, Laurent, était un pit bambin de trois ans, esprit grave et curieux à la fois, d'une intelligence précoce. Il s'habitua de bonne heure à appeler « bon papa » celui qui allait se charger de son éducation.

Les affaires de Guillaume Hatin étaient pros-

pères. Il jouissait, parmi les compagnies maritimes, d'une réputation d'homme sérieux, doué pour les entreprises modernes et avec qui on pouvait traiter en toute confiance.

Le ménage fut heureux et les années passèrent.

Le second enfant, Pierre, leur causait cependant quelque préoccupation.

Il y avait entre les deux enfants des différences physiques et morales que les parents remarquèrent de bonne heure.

Laurent était fort, robuste, brun, le front têtue, les yeux étrangement brillants.

Pierre était blond, mince, des yeux gris, d'une grande séduction, mais inquiétants par leur mobilité.

Les deux enfants étaient essentiellement opposés l'un à l'autre. On surprenait le petit bambin qu'était Laurent, plongé dans des méditations qui n'étaient pas de son âge et parfois, il faisait des réflexions qui étonnaient l'entourage. Il aimait les jeux violents et les livres. Il était peu expansif et point bavard. Ce sont des qualités assez rares chez les enfants.

Au contraire, Pierre était séduisant, rusé, malin, l'esprit déjà éveillé et malgré la différence d'âge, trouvait toujours le moyen de se montrer plus avisé que son frère, qu'il savait circonvenir et dont il obtenait ce qu'il voulait.



Au lycée, les différences de caractères se révélèrent plus profondes. Laurent était un bon sujet, un fort en thème ; Pierre, sans être un cancre, n'apprenait que le strict minimum, afin d'éviter les retenues et rapporter chez lui des notes à peine suffisantes pour ne pas courir le risque de réprimandes méritées.

Il exerçait sur les professeurs l'ascendant de son charme d'enfant capricieux, mais agréable.

Marthe et Guillaume Hatin pensaient que tout cela passerait avec l'âge.

Il n'en fut rien. A côté de l'adolescence studieuse de Laurent, Pierre, de plus en plus dissipé, se révéla un tempérament difficile à maîtriser ; et, dès quinze ans, sa mère déplora ses premières fugues.

Il y eut dans la maison quelques chapardages ; et lorsque Laurent entra à l'école d'Hydrographie, car il se destinait à la marine marchande, Pierre, qui était alors en philosophie, faisait la fête et les quelques subsides que lui donnait, en secret, sa mère, d'une faiblesse extrême pour lui, ne suffisaient pas à couvrir les dépenses qu'il engageait.

Alors, sachant très bien qu'il serait pardonné, il prenait un bijou, allait le vendre, empruntait à ses camarades. Lorsque les irrégularités allaient provoquer de petits scandales,



Pierre faisait amende honorable. La mère payait. On passait l'éponge et tout était dit.

Il y eut, à cette époque, dans le ménage, des scènes assez vives entre Guillaume Hatin et sa femme, en présence de l'enfant, qui, peu intéressant en vérité et d'une duplicité regrettable, exprimait des remords qui n'étaient pas sincères.

Laurent, à vingt-trois ans, sortit breveté de l'école d'Hydrographie. A dix-neuf ans, Pierre obtenait difficilement un baccalauréat restreint et il fut décidé qu'il ferait son Droit.

Le ménage était riche. Guillaume Hatin avait admirablement réussi, et, à la soixantaine, songeait à se reposer dans une vieille maison du Poitou qui avait appartenu à l'une de ses sœurs, lorsqu'il fut foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Marthe, cruellement frappée par ce deuil, resta très isolée avec ses deux fils.

Elle sortit peu. Elle avait déjà, depuis quelque temps, pris des habitudes casanières et limité ses relations à quelques rares intimes. Elle s'était plus étroitement rapprochée de sa sœur Laure Rochot, qu'un héritage avantagea et rendit très riche dès sa vingtième année.

La veuve avait beaucoup aimé Guillaume Hatin, mari tendre et prévenant, d'un attachement fidèle. Cette mort subite frappa dou-

loureusement Marthe qui approchait de la cinquantaine et supporta mal, à cet âge difficile, ce coup terrible de la fatalité.

Une maladie de langueur l'achemina en quelques mois vers la mort.

Lorsqu'elle se sentit irrémédiablement atteinte et sans illusion sur elle-même, elle eut avec son fils Laurent, un entretien qui devait peser sur la vie du jeune homme.

Elle lui expliqua pourquoi elle s'était remariée, quelle existence eût été la sienne, si elle était restée seule, jeune femme, avec ses deux enfants. Elle parla de son second mariage, évoqua avec beaucoup de délicatesse et de reconnaissance le souvenir de Guillaume Hatin, et, la voix plus grave et sur un ton presque tragique, elle parla de Pierre. Elle savait que c'était un mauvais garçon, qu'il portait en lui des instincts qu'elle ne s'expliquait pas.

Elle raconta par le menu, diverses indécouvertes commises par l'enfant et déclara à Laurent, qui l'écoutait les larmes aux yeux, que, déjà, elle avait vendu des bijoux rares pour payer des dettes contractées par ce fils déconcertant.

Elle supplia Laurent d'aimer Pierre comme elle-même, de le défendre quoi qu'il arrive, de le sauver au cas où il se laisserait aller à des actes plus graves.



« Que mon souvenir, lui dit-elle, soit présent à ta mémoire, mon cher enfant, s'il y a conflit, si tu te trouves mêlé à des aventures que je soupçonne douloureuses, afin que tu puisses sauver ce pauvre petit que je sens perdu, que j'ai toujours pardonné et pour qui j'ai eu un amour maternel plus grand que ma vie ».

Laurent avait écouté cette confession avec douleur. Il sentait bien que l'affection que lui portait sa mère ne pouvait être comparée à la tendresse, effroyable dans son indulgence, dont avait bénéficié Pierre. Mais il adorait sa mère d'un amour profond. Ç'avait été, pour lui, toute sa vie, et il promit à celle qui allait mourir de respecter sa volonté.

Il le fit dans un élan magnifique, sous la foi du serment, car à cette heure, tous deux, la mère et le fils, savaient que la mort viendrait bientôt dévaster la chère maison.

Marthe Hatin s'éteignit un mois après emportée par une crise cardiaque. Et Pierre et Laurent restèrent seuls.

Ils n'eurent comme relations que quelques rares amis et la tante Rochot, qui, elle aussi, avait une faiblesse marquée pour Pierre.

A son premier examen de droit, ce dernier échoua. Il résolut de quitter la basoche et de se jeter dans le monde des affaires.

Jeune, audacieux, viveur et ambitieux, lesté à vingt ans d'une petite fortune qui lui per-

mettait d'attendre, il se lança éperdument dans la vie de Paris.

De son côté, Laurent était parti pour un voyage de trois mois, à travers la France, avant de signer son embarquement comme capitaine marchand sur un grand transport que lançait une compagnie française à Marseille.

Entre temps, les deux frères vécurent ensemble et, après leur deuil, firent quelques visites dans des milieux bourgeois, pendant que Pierre menait une existence factice de fils de famille bambocheur.

Aux observations de Laurent, il répondait d'ordinaire par des sarcasmes.

« Tu es un Béotien. Tu n'es pas dans la note. Tu as bien fait de choisir la vie de marin. Quant à moi, laisse-moi faire ; je me débrouillerai et je t'étonnerai ».

Un jour, Raphaël Hatin, beau-frère de leur mère, régla avec eux des comptes de succession et ce fut pour Pierre l'occasion de mener une vie plus brillante encore.

Laurent réalisa un projet qu'il chérissait depuis longtemps et acheta, en Provence, un vieux mas aux environs d'Avignon, qu'il fit aménager à la mode du pays.

Il s'accorda six mois de repos, fit un voyage d'études à ses frais et revint à Paris, où il retrouva Pierre, dans tout l'éclat d'une exis-



tence fébrile, noyé dans des aventures et des trafics au moins surprenants.

Chez leur oncle, il furent gâtés par une petite cousine, Jacqueline Beauroy. Elle plut à Laurent, qui sentit battre son cœur pour elle.

Il n'osa pas se déclarer. Il hésita. La jeune fille crut à une affection simplement fraternelle, vieille amitié d'enfance que l'âge n'avait altérée, alors que Pierre, plus séduisant, courtisait la jeune fille et s'en faisait aimer.

Laurent s'aperçut du jeu, garda le silence et saisit la première occasion qui s'offrit à lui, d'un long voyage autour du monde, sur un magnifique navire, luxueusement aménagé et qui devait rester six mois en mer.

Au retour, il ne revint pas à Paris, et repartit, pour des comptoirs des Indes, à bord d'un grand cargo marchand.

Quinze mois après, il revenait en France. Il avait appris à une escale à Djibouti, le mariage de son frère avec Jacqueline Beauroy.

Laurent, au repos pour deux mois, se rendit à Paris, pour un séjour d'une semaine, car il voulait habiter sa maison de Provence, et il constata que, déjà, le ménage était en désaccord.

Jacqueline était grosse, mais la perspective d'une naissance n'avait pas amélioré l'esprit et le cœur de Pierre.

Jacqueline eut avec son beau-frère une con-

versation émouvante faite de confidences et de larmes et Laurent l'écouta le cœur battant.

#### UN MÉNAGE DIFFICILE

Jacqueline Beauroy était une petite-cousine, issue de germains, de Pierre et de Laurent.

Elle avait vingt et un ans. C'était une jeune fille assez fragile et délicate, une de ces fleurs de Paris, translucides à force de pâleur, mais dont on subissait le charme, car elle avait de la grâce et une beauté assez spéciale.

De taille moyenne, bien proportionnée, souple, elle avait les gestes menus, rapides, nerveux, qui trahissaient par réflexe les sentiments qui l'animaient. Il y avait, à la fois, dans son allure générale, de la naïveté et une façon de perversité — à peine, — de curiosité plutôt, de grande fillette attardée qui veut s'expliquer le sens profond des choses, qui n'y parvient pas toujours, et se laisse aller, avec volupté, à l'aventure romanesque toute cérébrale.

D'éducation moyenne, soignée, instruite, ayant le sens de la beauté, incapable de mauvais goût, musicienne, elle réunissait assez de qualités pour faire le bonheur d'un homme.

Quant à son visage, il était fait de contrastes également. Assez régulier, sauf cependant



l'impertinence du nez. Un panache blond de cheveux fous rebelles au peigne coiffait ce visage qui ne vivait que par les yeux aux pupilles mobiles, tantôt flous, tantôt aigus, mais d'une incontestable beauté.

Telle était Jacqueline à vingt ans, lorsqu'elle s'éprit de Pierre Bergemont, dont elle avait subi l'ascendant sans discussion et sans mesurer la gravité de l'acte qu'elle allait accomplir en se mariant avec lui.

Laurent, dont elle n'avait compris l'amour que trop tard, était le confident désigné — car les femmes ont de telles cruautés — de ses malheurs domestiques.

Pierre avait, avant son mariage, gaspillé déjà la plus grande partie de la fortune qui lui venait de ses parents.

Il était entré avec un léger apport de capitaux dans une maison de commission qui s'occupait d'affaires coloniales.

Intelligent, il avait fait preuve d'initiative et d'habileté, mais ses mauvais penchants l'emportèrent et les catastrophes étaient imminentes.

Jacqueline avoua à Laurent que Pierre n'avait été vraiment un mari, avec elle, que pendant trois mois. Cette lune de miel prolongée, s'éclipsa brusquement et le réveil fut atroce.

Sur le point d'être mère, Jacqueline se vit

délaissée par un homme frivole et capricieux. Elle sut qu'il avait une maîtresse, puis une autre, allant de fantaisie en fantaisie, toutes très coûteuses.

Pour rétablir l'équilibre du budget fortement ébranlé, Pierre joua à la Bourse d'abord et dans un cercle véreux ensuite.

Acculé aux expédients les plus redoutables, il abusa des droits que lui conférait son emploi et puisa dans la caisse.

Les directeurs de la maison de commerce découvrirent bientôt l'indélicatesse et il fut signifié à Pierre qu'il devait rembourser et partir.

Jacqueline avait raconté cette lamentable histoire à Laurent et le marin n'eut qu'un mot :

— Combien ?

— Trente-cinq mille.

La confession de la malheureuse femme fut interrompue par des larmes de honte et de reconnaissance.

— Vous aurez la somme demain.

Mais à ses protestations, Laurent, qui maîtrisait des sentiments mal éteints, répondit :

— Ne cherchez pas, Jacqueline, les mobiles qui me font agir ainsi. Votre honneur engagé suffirait à expliquer mon geste. J'ai encore une cinquantaine de mille francs liquides. Je n'en fais rien. Je suis heureux de vous prouver



combien fraternellement je vous reste dévoué. Je verrai Pierre et je le sermonnerai.

« Jacqueline, ma vie, c'est mon bateau ! Nous avons des façons, nous autres marins, de concevoir l'existence autrement que vous. Moi-même, je ne suis pas parfait. Je joue aussi et le poker est quelquefois coûteux ! Qui n'a pas sa passion ? Mais du moins, je n'entraîne personne avec moi. »

Jacqueline ne sut comment exprimer sa reconnaissance à Laurent. Elle n'avait que des larmes. Mais elle se rendait compte que son beau-frère portait en lui des trésors de tendresse et à sa douleur se mêlait le regret de n'avoir pas compris que son destin eût été meilleur si elle avait épousé Laurent au lieu de Pierre.

#### TRISTESSES

Jacqueline et Laurent se séparèrent ce jour-là comme des vaincus. Et le lendemain, Laurent et son frère avaient un entretien assez grave.

Dès les premiers mots, les deux jeunes hommes s'affrontèrent rudement.

Laurent, avec sa brusquerie habituelle et sa franchise, reprocha tout de suite, sa conduite au cadet.

— Voici un chèque de 30.000 francs, pour désintéresser la Société, où tout ne s'est pas passé normalement, par ta faute.

— Qui te l'a dit ?

— Aucun mystère : Jacqueline.

— Ces affaires ne regardent que moi.

— Pardon, elles engagent ton honneur et celui d'autrui. Ne vois dans le geste que je fais, que le désir ardent de te tirer d'un mauvais pas, avec l'espoir que la leçon sera bonne et que tu ne recommenceras ni tes fredaines, ni tes imprudences à la Bourse ou au jeu.

Pierre, devant ces paroles, aussi justes que sévères, essaya de se cabrer.

— J'ai été malheureux : c'est entendu. J'ai perdu. Mais, je me rattraperai. D'ailleurs, j'avais assez de cette boîte d'exportation coloniale où, certainement, je serais resté sans avenir. J'ai l'intention de faire de la Banque et j'entrerai, incessamment, chez un agent de change, auquel j'apporterai quelques affaires qui le mettront en goût, j'en suis certain, de travailler de compagnie avec moi.

— Fais à ta guise. En tout cas, crois bien que j'ai été douloureusement frappé par ce que j'ai appris. Oublions ce qui s'est passé et restons des amis dans la vie, au nom de nos morts et au nom de notre enfance.

— C'est entendu, j'ai agi un peu comme



un gosse, j'en conviens. Mais aussi, je me suis trompé également dans ma vie privée.

— Que veux-tu dire ?

— Mon pauvre Laurent, tu es un marin qui ne comprend rien aux choses du cœur, ni aux aventures sentimentales. On ne connaît vraiment sa femme que le lendemain de son mariage. Mon union avec Jacqueline a été une erreur. Nous n'avons pas les mêmes goûts et mon ménage m'a paru insupportable.

— Comment peux-tu parler ainsi ?

— Je dis la vérité. Je ne discute pas avec mes instincts, ni devant des réalités tout à fait déconcertantes. Je reconnais que je suis un homme de plaisir, mais je crois avoir quelques qualités et ma vie intime n'intéresse que moi.

— Pierre, ce que tu me dis là est grave. Songe que tu vas avoir un bébé. Ne penses-tu pas que tes sentiments se modifieront ? N'entrevois-tu pas une vie nouvelle par la présence d'un petit être à ton foyer ?

Pierre détourna la tête et répondit à voix basse :

— Attendons les événements. Je te dirai plus tard si le sentiment paternel est compatible avec ma nature.

— Tu aurais, dans la négative, une bien mauvaise nature.

Pierre trancha net :

— Chacun la sienne.

— Tu parles de te lancer dans la Banque ; mais avec quels fonds ?

— Notre tante Rochot est riche. Elle a toujours eu un faible pour moi.

— Je le sais.

— J'ai donc décidé de lui exposer mes projets et j'espère qu'elle comprendra quel intérêt il y a pour elle et pour moi, à me confier des fonds ; car j'ai payé mon expérience à la Bourse.

« Une seule chose m'inquiète ; c'est que, récemment, j'ai dû, déjà, faire appel à sa caisse pour régler une différence assez criarde et qu'il me fallait d'urgence effacer.

— Elle t'a cédé ?

— Oui, 20.000.

— C'est beaucoup, déjà. Mais j'espère qu'avec les 30.000 que je t'ai donnés, il n'y a plus rien qui traîne ?

— Non.

— As-tu déjà fait part de tes projets à tante Rochot ?

— Non, mais j'ai pris rendez-vous avec elle, demain vers 5 heures.

— Je n'ai pas une confiance extrême dans le résultat de cette démarche.

— Je la ferai, en tout cas.

« Et si je ne réussis pas, la situation sera plus grave encore, car il me faut réaliser en très peu de temps, puisque tout a disparu et



que je dois refaire une existence qui, je le reconnais, est un peu massacrée déjà.

Pierre avait la voix rauque et donnait l'impression d'une bête traquée. Il semblait décidé à tout, puisqu'il était découvert et que Jacqueline n'avait plus aucune illusion.

Il lui fallait de l'argent, et pour s'en procurer il semblait prêt à se jeter dans la pire aventure.

Laurent prit les mains de son frère et l'obligeant à le regarder fixement, les yeux dans les yeux :

— Pas de bêtises, au moins. Il y en a assez dans la maison !

Pierre lâcha la main de son frère et se sépara de lui sur ces mots :

— Chacun sa vie ! Merci pour le service rendu. Mais il faut vivre et je n'ai pas l'intention de souffrir. Au revoir. Quand pars-tu pour Aix ?

— Ce soir ou demain matin.

— Et tu embarques quand ?

— A Bordeaux, dans un mois.

— Pour longtemps ?

— Je naviguerai pendant un semestre.

— Bonne chance et bon voyage !

— Ne sois pas sec avec moi, Pierre ! Chacun a ses défauts. Moi-même, tu sais bien que je joue un peu ; c'est une des rares passions

que j'aie. Mais je n'ai jamais perdu que ce qui m'appartenait.

— Tu es joueur ! Je suis tranquille ! Comme les camarades, tu attendras toujours la dernière partie pour te « refaire ».

— Je ne le crois pas.

— Eh ! bien, tant mieux pour toi !

Les deux hommes s'embrassèrent fraîchement et se séparèrent.

#### LE CRIMINEL

Laurent avait été très troublé par l'attitude de Pierre. Il avait, très nette, l'impression que l'homme était sur un mauvais chemin, et il lui paraissait être bien tard, pour le détourner d'une destinée qu'il présentait dramatique.

Son départ pour Aix ayant été différé, Laurent décida de faire quelques visites, et il se rendit vers 5 heures, chez sa tante Rochot.

Comme il arrivait rue de Miromesnil, la concierge qui le connaissait bien, lui dit :

« Vous allez faire plaisir à Madame, car votre frère Pierre est chez elle, et vous serez ainsi réunis. »

Il sonna à la porte de l'appartement, et c'est Pierre qui vint ouvrir : les domestiques n'étaient pas dans la maison et, d'ailleurs, ils se tenaient dans deux pièces spéciales don-



nant sur la cour, assez éloignées des salons où vivait, d'ordinaire, Mlle Rochot.

Pierre n'eut qu'un cri :

— Toi !

— Oui, pourquoi ce trouble ?

Pressentant un malheur, Laurent écarta brusquement son frère, et il aperçut à terre, inanimé, le corps de sa tante.

— Misérable ! cria Laurent. Et il l'empoigna au collet. C'est toi qui as fait cela ?

— Oui... Je ne sais plus... J'étais perdu... J'ai frappé d'un coup de canne, celle que tu m'as donnée à ton retour des Indes... Je l'ai assommée... Je ne voulais pas la tuer...

Laurent se pencha sur le cadavre. La mort avait dû être instantanée, par défoncement de la boîte crânienne. Un peu de sang s'était coagulé parmi les cheveux blancs.

Laurent se dressa, croisa les bras et lentement, la voix tremblante d'émotion :

— Et maintenant, que vas-tu faire ?

— Me supprimer.

— Ce n'est pas une solution. As-tu pensé à ta femme ? à l'enfant qui va naître ? au nom que tu portes ? Non, sans doute ! Il fallait réfléchir avant. Je pouvais te croire un homme affolé, mais pas au point de devenir un assassin. Parlons peu et parlons bien : ne m'interromps pas. Ce n'est pas un marché que je te propose, mais il faudra faire ma volonté.

« Tu as tué tante Rochot avec cette canne, qui m'a appartenu. Elle peut passer pour la mienne.

« Je t'ai avoué que je jouais. Je peux donc avoir eu des besoins d'argent.

« Personne ne m'aime... Je suis seul... Je ne laisse rien derrière moi. Honte pour honte il vaut mieux que ce soit moi qui en porte la marque infamante.

« Ecoute bien, car l'heure n'est pas à des hésitations, à des fourberies, à des dénégations vaines : je prends le crime sur moi. Il n'y a pas eu préméditation. Je ne risque pas ma tête, mais le baignoire. Peu m'importe ! »

Pierre s'était adossé à la muraille et voulait parler.

— Tais-toi. Au nom de la morte, au nom de notre enfance, au nom de notre mère qui m'avait prévenu et qui savait ce que tu valais, il faut te laisser « sauver ».

« Donne-moi la canne. Le secret est entre nous. Je ne t'en délierai jamais : tout m'accusera.

« Je disparaîtrai, on m'oubliera. C'est, au fond, un crime banal entre tous les crimes, sans gloire, sans publicité.

« Je serai un marin qui a mal tourné. La défense fera sans doute jouer l'influence du voyage, les fièvres contractées sous d'autres climats. Je me charge d'ailleurs de préparer



proprement un procès qui ne laissera pas de bavures.

« Tu m'as déjà une fois volé mon bonheur, car j'aimais Jacqueline. Elle t'a préféré. Je me suis effacé.

« Hier, j'ai désintéressé tes directeurs. Aujourd'hui, je te sauve encore. Mais c'est le dernier sacrifice. Je ne pouvais pas faire mieux. Tu ne me dois rien.

« J'ai adoré notre mère. A son lit de mort, elle m'a dit ses angoisses à ton sujet. J'ai promis de te protéger. J'ai contracté envers la chère disparue une dette sacrée : elle est payée aujourd'hui ! Et maintenant, file ! Dans deux heures, je serai prisonnier ! Adieu ! »

#### LE SACRIFICE

Poussé aux épaules par Laurent, Pierre, qui balbutiait des excuses et demandait pardon, comprit le sacrifice de son frère.

Mais il se ressaisit et suivant sa mauvaise nature, se retrouvant sain et sauf après le drame horrible qui venait de se passer, il eut la force de s'arrêter devant la loge de la concierge, de la saluer et de lui dire :

« J'ai laissé mon frère Laurent avec ma tante Rochot. »

Il descendit vers les boulevards et, très maître de lui, il s'assit à la terrasse du « Napolitain », où de grands braseros avaient été allumés.

Pour lui, l'existence continuait. Il était dépositaire d'un secret qu'il ne pouvait révéler sous peine d'encourir le châtement qu'avait accepté Laurent, à l'avance. Il jugea, avec une lâcheté qui était le fonds de son caractère, qu'il valait mieux garder le silence et attendre les événements.

Rue de Miromesnil, dans la chambre du crime, Laurent, écroulé sur un fauteuil, pensait au sacrifice qu'il venait d'accomplir.

Il n'eut pas l'idée de relever le corps de la morte. Il la contempla longuement, s'agenouilla vers elle et baisa le front encore tiède de celle qui avait été si bonne pour son frère et pour lui.

Afin de donner une vraisemblance au crime accompli, il ferma au verrou la porte de communication entre le salon, où se tenait d'ordinaire la victime, et les couloirs qui conduisaient à l'appartement des domestiques.

Ceux-ci ne devaient rentrer qu'à sept heures, éloignés par des courses urgentes, — détail que connaissait l'assassin. Il avait donc tout son temps.

Un moment, il eut une révolte.

Pourquoi avait-il voulu sauver un mauvais



homme? Pourquoi lui avoir donné une fois encore la chance de redevenir normal?

Mais, ce sursaut fut de courte durée.

Il sembla à Laurent qu'une voix d'outre-tombe lui parlait tout bas, et qu'elle lui disait :

« Je sais que j'ai été faible. Je sais que Pierre est un enfant perdu ; qu'il m'a causé tous les chagrins. Je sais que je te laisse la charge très lourde de le protéger, d'aller le chercher au fond des précipices où il se jettera. Je sais tout cela, mon cher enfant.

« Et pourtant, je te confie ce dépôt sacré. Je vous ai aimés, tous les deux, et cependant c'est en toi seul que j'ai confiance.

« J'ai préféré ton frère Pierre, parce qu'il était précisément faible et destiné à suivre les impulsions de sa nature complexe.

« Mais, ce que je sais, surtout, mon cher enfant, c'est que tu m'aimes, toi, profondément, que tu es prêt à tous les sacrifices, que tu accepteras ma volonté, parce que c'est la volonté d'une morte. Alors, ne regrette rien. Je te bénis. »

Et Laurent sentit sur ses joues couler de chaudes larmes.

Il pleura longtemps ainsi. Puis il pensa à son existence.

Il aimait son métier de marin. Mais c'était toujours l'exil. C'était après les premières dou-

leurs de la vie, une existence sans foyer, car il était resté fidèle à son premier amour. Et ce premier amour, Jacqueline, c'était son frère Pierre qui le lui avait ravi.

Sa revanche était trop facile, sa victoire trop vite assurée. Comment oserait-il parler à Jacqueline de son amour après la disparition de son frère, dans la honte ?

Et de déduction en déduction, Laurent en arriva à juger très simple, très logique, le sacrifice qu'il avait fait.

Un jour, Jacqueline saurait. Mais jamais il ne la délierait du secret, sauf au moment de sa mort ou de la mort de Pierre.

Laurent rassembla toutes ses forces pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Il venait volontairement, de briser sa vie. Demain, ce serait la prison ; dans quelque temps, la cour d'assises... le bagne...

Il laissa sur un fauteuil, bien en évidence, la canne portant de légères traces de sang, qui avait servi au crime.

Une dernière fois, il fixa d'un regard désespéré tous les objets qui lui étaient familiers, où depuis son enfance il n'avait reçu que douces et tendresses.

Il se jeta à genoux et passionnément, comme s'il chargeait la morte d'un message pour l'au-delà, il l'embrassa fervemment et laissa couler ses larmes sur le visage apaisé.



A reculons, ne pouvant détacher ses yeux de ce spectacle atroce, il sortit de l'appartement et s'enfonça dans la nuit.

## LA LETTRE A JACQUELINE

Laurent descendit vers les Tuileries, suivit les grilles du beau jardin endormi sous son vêtement de brume et traversa le pont de la Concorde, longea les quais jusqu'aux Invalides et alla se réfugier dans un petit café en face du square où se dresse la silhouette du bon Coppée, dans une attitude familière.

Il n'y avait là que quelques vieux habitués jouant une manille en fumant des pipes, et Laurent s'éroula sur la banquette comme un homme qui vient de fournir une longue course.

Il demanda un apéritif quelconque, et ce qu'il faut pour écrire. Totalemment isolé parmi les quatre ou cinq inconnus fidèles à leur petit café, il se recueillit un moment, et de son écriture ferme et lourde, il couvrit lentement de nombreuses feuilles, pendant plus d'une heure.

Il plaça un mot sous une double enveloppe. Sur l'une, il écrivit ces quelques lignes précédées d'une croix :

« Ce dépôt est sacré. N'ouvrir cette lettre que lorsque je serai mort ou que je vous aura

déliée du serment que je vous demande sur la tête de l'enfant que vous attendez. »

Il appela le garçon, demanda de la cire et scella cette enveloppe avec le chaton de sa bague gravé à ses initiales.

Ce pli fut placé dans la lettre qu'il allait faire porter à Jacqueline.

« Ma chère amie,

« Je vous demande pardon, d'abord pour la douleur que je vais vous causer et pour la honte qui, pendant un temps, rejaillira sans doute sur tous ceux qui m'ont approché.

« Dans une heure, Jacqueline, je serai prisonnier. Le drame qui s'est déroulé est rapide. Ces temps derniers, j'ai joué, j'ai perdu gros et j'ai été affolé. J'avais demandé de l'argent à ma tante Rochot ; une première fois, elle m'a aidé. Une seconde fois elle a refusé. Aujourd'hui, je suis allé chez elle pour insister. Le ton de la conversation a pris un tour excessivement amer et insultant pour moi. J'ai perdu la tête, et sur un réflexe, j'ai frappé ma tante avec ma canne à lourd pommeau. Le coup a porté durement à la tête et la malheureuse a succombé en quelques minutes.

« Je suis donc un assassin. Je ne chercherai pas à diminuer la gravité de mon acte. Je ne



désire pas l'expliquer, et si je m'en excuse auprès de vous, Jacqueline, c'est que je dois vous raconter un peu ce que fut mon passé ces trois dernières années, et j'accepterai mon sort que je connais à l'avance, avec plus de courage peut-être, car je n'en manque point, si je sais que vous, sans excuser mon crime, vous trouverez dans votre cœur, assez de douceur, de pitié et peut-être de tendresse, pour l'ami fraternel que je fus.

« Alors, je pourrai partir avec mon châtiement mérité, mais en gardant dans la débâcle de ma vie, le souvenir précieux et la pensée qu'un être au monde ne m'aura pas tout à fait condamné.

« Il me faut remonter un peu loin dans la vie... dans notre vie, Jacqueline. Lorsque je fus sur le point de m'embarquer pour de longs voyages, j'eus avec vous un entretien tout à fait affectueux. Je suis maladroit. Je m'en rends compte aujourd'hui. Vous n'avez pas compris que cette tendresse fraternelle que j'avais pour vous cachait un autre sentiment. J'en ai beaucoup souffert. Mais je n'ai pas su exprimer l'amour que j'avais pour vous et que j'avoué, maintenant que tout est dit, et que le temps d'apaisement a fait son œuvre. Mon frère, plus brillant, plus séduisant que moi a pris le chemin de votre cœur.

« Vous pensez bien, ma chère amie, que je

n'eusse jamais révélé le secret que j'ai gardé si longtemps, si les événements tragiques qui viennent de se dérouler ne m'obligeaient à cette confession, au moment où je vais partir vers l'inconnu.

« Ce que fut ma vie depuis ! Vous la connaissez. Je suis rude. J'ai mené une existence brutale de marin. Mais si différents fussent-ils des vôtres, mes rêves ont quelquefois été très beaux.

« Ce n'étaient que des rêves... La réalité m'a pris à la gorge, et j'ai cherché l'oubli. J'ai roulé un peu partout. J'ai connu l'ivresse morne des ports et les aventures sans lendemain. J'ai connu surtout la nostalgie effroyable contre laquelle il y a un remède : le risque et le jeu.

« Lors de notre dernier entretien, vous m'avez révélé, Jacqueline, votre misère morale et cette révélation eût dû arrêter mon bras lorsque j'ai frappé.

« Peut-être ai-je voulu faire mieux encore ? Tenter la fortune pour vous libérer ! Qui dira les secrets de l'âme humaine ?

« J'ai voulu tenter une chance suprême, non pas pour vous arracher à Pierre, mais comme j'avais presque tout donné pour le sauver, j'aurais été heureux de garantir pour vous, l'avenir. Comme un joueur que je suis, j'ai misé sur le hasard ! La mauvaise carte a



tourné. Au lieu de vous secourir, je vous ai perdue à jamais et vous ne garderez de moi que le souvenir honteux du criminel que je suis.

« Je vous en demande humblement pardon. Vous connaissez ma nature : une mauvaise nature ! Vous savez maintenant mon destin : un mauvais destin !

« Ne m'accablez pas. Cette confession que je vous fais est si douloureuse que je me prends à penser aux heures d'enfance où j'avais foi dans la vie, où je croyais suivre un chemin tout droit, sans soupçonner les embûches. Et moi, marin éprouvé, je n'avais pas prévu les lames de fond qui secouent un être... Et je vais à l'enfer de la souffrance et de l'horreur.

« Et voilà ! Je vous ai tout dit.

« Vous serez appelée en témoignage. Vous ne me reverrez plus que sur le banc d'infamie. Je ne vous demande que du silence.

« J'ai vu Pierre. Je lui ai parlé longuement avant l'événement atroce, et que je ne prévoyais pas alors. Je pense qu'il sera meilleur pour vous.

« A l'enfant qui naîtra, ne parlez jamais de celui qui disparaît et qui, une dernière fois, en vous disant adieu, signe d'un nom qu'il ne portera plus :

« LAURENT BERGEMONT. »

.....

Laurent, assez calme, mais les yeux brouillés de larmes mal retenues, relut la lettre, la ferma, sortit du café, héla un taxi qui passait, se rendit chez Jacqueline, remit la lettre à la concierge en la priant de la donner en mains propres à Mme Bergemont. Il regarda une dernière fois la maison, et, d'un pas délibéré, alla se constituer prisonnier.



## DEUXIEME PARTIE

LE 13.904

La case où étaient enfermés quatre forçats se trouvait au Sud de Saint-Laurent-du-Maroni, dressée sur un abatis largement défriché au seuil même de la grande forêt vierge.

Il s'agissait, pour les condamnés aux travaux, d'un déboisement important, et du tracé d'un chemin qui reliait cette extrême limite de Saint-Laurent à une grosse crique menant à des placers aurifères dont les concessions allaient être exploitées prochainement.

On avait envoyé là des hommes vigoureux, des brutes sinistres que n'avaient pas entamés le climat déprimant, les tares du bagne et dont la santé semblait un défi à toute logique.

A six heures du soir, au moment où la nuit tombe si vite en Guyane, les forçats étaient maîtres de leur case fermée rigoureusement par les surveillants militaires qui menaient les

hommes, revolver au poing, car il y avait parmi le troupeau quelques brebis galeuses du camp des incorrigibles et que les autorités envoyaient aux besognes terribles dans l'espoir qu'ils seraient matés à jamais.

Une case de forçats peuplée par ces maudits est un spectacle hallucinant et dantesque.

Des clans se forment, des associations louches d'individus qui demeurent des malfaiteurs, même sous la chiourme. Il y avait là les fomenteurs d'évasions, les trafiquants d'or dérobé à des placériens, les joueurs qui trouvent le moyen de satisfaire leur passion, malgré les fouilles, malgré les recherches vaines des gardiens. Il n'y avait ni conversation, ni discussion, mais des paroles abominables et des avis différemment exprimés qui dégénéraient en querelles.

Personne n'osait s'approcher de la case. La garde veillait à distance sur cette cage de fauves.

Au dehors, c'était la beauté de la nuit tropicale, cette nuit tantôt claire, tantôt drapée comme un velours sombre clouté d'or et d'argent parmi le ruissellement d'une lune éclatante, la palpitation des étoiles dans le lyrisme éternel des choses.

Le silence étouffant de la journée accablante de soleil, avait fait place au bruit inoubliable de la forêt que craignent si profondément



ceux qui y vivent : les nègres boschs robustes, les pagayeurs, les Galibis, beaux Indiens au torse de bronze, les noirs venus de partout, avides de richesses vite acquises, les saigneurs de balata à la gomme précieuse, les mineurs qui, par des procédés primitifs, recueillent l'or des roches de quartz et lavent les sables, riches en métal, des criques murmurantes.

Et le grand bois s'éveillait, à l'heure où les choses s'endorment.

Tous les animaux cachés pendant l'éclat du jour, sortaient de leur repaire. On entendait le miaulement des chats-tigres, le feulement des grands félins ; on soupçonnait le glissement des longs serpents, le vol mou des vampires et au-dessus de tous ces bruits, celui des insectes innombrables, moustiques et maringoins, qui emplissaient l'air, strié çà et là, par l'éclat phosphorescent des moucheron lumineux.

Et tout à coup, pour saluer l'éveil triomphal de la forêt sur les branches, les singes rouges hurlaient, les milliers de perroquets caquetaient en un concert assourdissant.

Au-dessus de la misère et de l'horreur humaines, parquées là parmi les fauves, l'âme de la jungle, chantait...

Isolé dans un coin de la case, le 13.904 ne dormait pas, après l'apaisement des dernières querelles entre condamnés.

Les brutes ronflaient.

Le 13.904 veillait comme il en avait l'habitude.

Le 13.904 c'était Laurent Bergemont.

Depuis deux ans, il avait lutté contre la promiscuité odieuse du compagnon de chaîne. Il n'avait ni subi, ni accepté la règle du bagne. Il s'était défendu contre les autres et contre lui-même. Il était craint pour sa force et les hommes flétris, les criminels anonymes qui croupissaient dans leur honte, sans aucun espoir de relèvement, respectaient le silence du condamné qui avait été quelquefois de bon conseil et, malgré son aspect farouche, avait essayé de soulager moralement et matériellement de plus grandes infortunes.

On l'appelait le « Matelot ».

Dans la nuit de la case, Laurent Bergemont évoquait le drame effroyable qui s'était passé.

Ce souvenir était toujours ardent.

Deux années n'avaient pas émoussé l'acuité de sa pensée, et ni le régime, ni le climat, ni la rigueur des travaux, n'avaient eu prise sur cette nature admirablement douée, moralement et physiquement.

Laurent était resté invulnérable.



Les débats à la Cour d'assises de la Seine avaient été courts.

L'homme ne s'était pas défendu.

Les témoignages n'avaient pas été accablants pour lui, au contraire, ceux de son frère Pierre et de Jacqueline ne l'avaient même pas ému.

Le sacrifice était complet : il ne cherchait ni excuse, ni consolation.

Il appartenait à une autre existence.

Qu'avait été cette existence depuis deux ans ? L'enfer ou plutôt un purgatoire tragique au seuil duquel il fallait laisser toute espérance.

Transporté à Saint-Martin-de-Ré, après une condamnation à quinze ans de travaux forcés, Laurent y avait reçu deux lettres, l'une assez ambiguë de son frère Pierre, qui ne lui parlait même pas du drame, ayant accepté de jouer un rôle nouveau dans la vie, et l'autre de Jacqueline, douloureuse et désespérée, mais dictée encore par un sentiment assez confus où se mêlaient à la fois l'éducation bourgeoise et le regret d'une existence perdue. De la pitié, certes, une pitié attendrie, mais pas un cri, pas un appel vers celui qui partait sous la honte, ayant tout donné.

Puis, Laurent avait connu la mise en cage à bord du transport spécialement aménagé pour le voyage des forçats.

C'étaient de longues cabines installées dans l'entrepont, munies de barreaux de fer, comme on en voit dans les ménageries, et entre ces prisons flottantes, une sorte de plage, large couloir médian où une chiourme armée montait la garde.

Tout est prévu pour ces genres de voyage, en cas de révolte, car les condamnés sont parqués par trente ou cinquante ; de vastes bouches d'ébouillantage sont aménagées, c'est le premier avertissement : un jet de vapeur brûlante démontre à ceux qui partent vers l'expiation qu'il ne faut pas songer à échapper au châtement.

On peut imaginer ce qu'est la vie de ces hommes venus de tous les milieux sociaux : du criminel passionnel à l'escroc récidiviste, au voleur à main armée, au bandit qui a écumé toutes les capitales, dont la vie a été un perpétuel défi à l'humanité qui se défend.

C'est dans cette atmosphère atroce où le cynisme est la loi commune, la perfidie et l'ignominie considérées comme de la crânerie et du courage, que Laurent Bergemont avait vécu quatre mois à Saint-Martin-de-Ré et vingt-cinq jours de traversée à bord du *Daoula*.

Il faut ajouter à l'ambiance morale, l'horreur matérielle, la promiscuité effroyable, la saleté, l'ordure que ni les laveurs de pont, ni



les rigueurs du service d'hygiène ne peuvent effacer.

Après le départ de Saint-Nazaire, cinq jours de traversée conduisirent le *Daoula* devant les Açores, et une avarie de machine s'étant produite, on dut relâcher à l'île Saint-Miguel pour réparer.

L'escale dura trois jours. Ce fut un supplice nouveau. L'île admirable était là, devant les condamnés qui se battaient pour regarder par les rares hublots de l'entrepont. Et ils apercevaient des coteaux verdoyants, de grands jardins pleins d'orangers, de mandariniers, de beaux arbres et la flore tropicale qui émerveille toujours ceux qui ne l'ont jamais vue.

Pour tous, c'était une surprise. Certains se consolait même en pensant qu'ils allaient vers des pays de miracle.

Laurent, seul, demeurait taciturne.

Il pensait à d'autres voyages qu'il avait faits, à d'autres pays fabuleux, à d'autres villes de féerie, à d'autres escales joyeuses en des ports de corail et de saphir.

Et pendant que le soleil brillait haut, que la brise marine chargée d'odeurs enivrantes venait apporter à la lamentable cargaison humaine toute la bonté de la vie, on décida d'employer les forçats au nettoyage de la cale, infestée par les rats. Et, pendant deux jours, dans la nuit factice, au fond du bateau, les

hommes presque nus accomplirent la besogne écœurante.

Le chef du détachement savait que Laurent était un ancien marin. Il eut un régime de faveur pour diriger le travail de ses camarades et aider le personnel du bord au bon arrimage des marchandises du fond, que les rongeurs menaçaient.

Le *Daoula* repartit et bientôt vogua vers la zone tropicale.

Pour qui a fait le voyage splendide de l'Europe à l'Amérique Centrale, il est un souvenir qui reste ineffaçable dans la mémoire : c'est la traversée de la mer des Antilles, l'ancienne mer des Caraïbes d'où émergent, comme des jardins, les îles qui ont tenté la convoitise des hommes depuis les grands aventuriers espagnols et que l'Angleterre et la France se sont partagées.

Pour les forçats de l'entrepont, il y avait à peine une vision rapide de l'eau à la couleur changeante, du vert glauque au bleu d'azur et à l'indigo. Ils apercevaient parfois des poissons volants aux nageoires diaprées ; et, suivant le sillage du navire, les longs requins, les grands poissons marteaux qui bondissaient hors des vagues, en impressionnantes courses.

Lorsque le navire approchait des côtes, des oiseaux tournoyaient autour des haubans et se posaient sur les flots, les ailes repliées, comme



des barques minuscules. Ils n'y restaient pas longtemps, car ils pressentaient le danger constant par la présence de monstres marins pour qui toute proie est bonne à saisir.

La chaleur devenait intolérable. Les prisonniers, presque nus, appelaient la douche froide quotidienne comme une rosée bienfaisante.

Après les courtes escales à Pointe-à-Pitre, à Fort-de-France, après avoir dit adieu à la Guadeloupe et à la Martinique, le *Daoula* franchit la Bouche du Serpent au delà de laquelle triomphe Trinidad.

A ceux qui allaient vers l'exil effroyable, il était donné l'amer et beau spectacle des îlots fleuris qui précèdent l'île anglaise, véritable éden, éventé par les grands palmiers où se blottissent, parmi les bouquets d'arbres inconnus aux fleurs éclatantes, les villas et les bungalows où tant de bonheur doit chanter...

Le *Daoula* avait filé directement vers les îles du Salut, sans faire escale à Démérara et à Paramaribo.

C'est aux îles que les hommes avaient reçu leur maigre équipement et leur numéro matricule.

Laurent se rappelait le bref interrogatoire du commandant qui classait sommairement les hommes envoyés à la colonie d'après leurs aptitudes, et surtout leur casier judiciaire.

Laurent était un condamné primaire et

criminel ; il fut dirigé sur Saint-Laurent-du-Maroni et là, le supplice du bagne commença.

La vision des îles du Salut était la dernière qu'il gardait en ses yeux.

Les trois rochers perdus, l'île Royale, l'île Saint-Joseph et l'île du Diable pouvaient paraître un refuge avant qu'on y abordât. Il avait suffi à Laurent des révélations d'un vieux bagnard préposé à la conduite des barques, pour être tout à fait fixé sur les îles du Salut.

A l'île Royale, l'administration de la prison cellulaire, l'enceinte fortifiée, sous le soleil des tropiques où les réclusionnaires qui expient deviennent fous et meurent.

L'île Saint-Joseph, avec l'hôpital, les cases des forçats malades, dernière halte avant d'être jetés aux requins.

L'île du Diable, réservée aux traîtres, où l'isolement est complet, où il faut abandonner tout espoir de rachat ou de salut.

La tristesse et la résignation emplissaient si profondément le cœur de Laurent, il s'était tellement habitué à sa douleur, que jamais il n'avait eu une révolte.

Son sacrifice aurait été vain s'il l'avait regretté, et sous la casaque d'ignominie, il gardait toute la noblesse de son caractère. Il avait accepté le sort, quel qu'il fût, en souvenir de la morte qui le liait par un serment. en souvenir aussi de Jacqueline, dont il espé-



rait quand même le pardon qui est une façon d'amour...

Le premier contact avec le bagne avait été épouvantable. La tourbe du crime et de la honte déferlait sur Saint-Laurent-du-Maroni à chaque semestre, et nulle distinction n'était possible dans le troupeau.

Les hommes apportaient à la colonie leurs tares et leurs vices. Ils y arrivaient goguenards et peu résignés, en général. Certains gardaient encore des airs bravaches que les travaux forcés, le climat et la discipline du pénitencier allaient bientôt réduire.

Laurent, qui s'était farouchement isolé, avait d'abord traîné de chantier en chantier et pu juger combien la transportation coloniale était une irrémédiable faillite...

Avec une nourriture insuffisante, une hygiène et des soins médicaux à peu près inexistantes, on ne pouvait réclamer à des hommes rapidement atteints de paludisme et de maladies plus graves qu'ils apportaient de la vieille Europe un labeur profitable.

Or, si faible que fût ce travail, défrichage et déboisement, il n'était pas moins épuisant.

L'homme accomplissait, sous la garde des surveillants militaires, une besogne à laquelle il était astreint pour justifier seulement la maigre soupe et la pitance hypothétique que leur donnait chaque jour l'administration.

Laurent avait assisté à des scènes abominables, tant au camp des Incorrigibles où il avait été en corvée, que sur les chantiers forestiers.

A la relégation, qu'on a appelée justement le plus grand dépôt de mendicité du monde, les hommes ont une vie sans but, sans issue et sans espoir. Ils dégénèrent rapidement en invertis sentimentaux et des drames spéciaux se jouent de couple à couple de débauchés, dans le silence tragique des soirs tièdes, après la fièvre et la chaleur torride de la journée : entre alcooliques trépidants, esclaves de leur vice ! Ces lamentables histoires se terminent ordinairement le dimanche, par des incarcérations, le cachot et la privation de nourriture, et, quand le sang a coulé, quelques agonies sur les lits d'hôpital.

L'égoïsme des hommes avilit et ravale leur labeur même. Les jours de repos sont fébrilement occupés. Des tailleurs, des ravau-deurs, raccommodent des vêtements en lambeaux et des cordonniers accomplissent ce miracle de conditionner une paire de souliers avec une vieille chaussure ramassée dans les poubelles.

Des vanniers, à défaut d'osier manquant dans la colonie, entrelacent des brins de lianes et de paille dont ils font des corbeilles, des tapis et des paniers. Des brodeurs font des sur-



touts de table en fibre d'aloès, véritables merveilles de patience et de minutie.

Des ouvriers de tous les corps de métiers, sur des établis de fortune, utilisent comme matière première des déchets de carton, de fer, de bois, d'os, et façonnent des cannes, des pipes, des cadres, des coffrets, des objets divers, de la marqueterie pour tables à ouvrage. Blottis dans des coins reculés, d'autres écrivent pour les illettrés ; plus loin se sont installés des marchands de « tisane de café », affreuse délavure obtenue par la décoction de la chicorée et du marc ayant déjà servi et, sous couvert du gobelet « de petit noir », débitent de l'alcool frelaté ; cependant qu'un peu partout des ivrognes beuglent des obscénités ou des refrains de régiments africains dont on connaît le répertoire.

Des mauvaises têtes, cherchant à défaut de plaisir une dissipation quelconque, font du « char », c'est-à-dire se moquent des camarades abrutis et inoffensifs, et parfois leurs lazzis égrillards irritent quelque criminel qui se souvient qu'il a manié « l'eustache », qui se fait justice et ira goûter du cachot.

Et, cependant, les laborieux (et ils sont rares) qui essaient de grossir leur pécule continuent leur ouvrage avec une indifférence affectée. Ils se contentent de lancer des objur-

gations banales dans l'argot du cru et paraissent, ainsi, très supérieurs.

Le style des objets qu'ils fabriquent se ressent de leur ignorance et de leur misère intellectuelles. Les bibelots sont d'un fini d'exécution remarquable, malgré l'improvisation de l'outillage ; les détails des dessins sont fouillés avec une irréprochable ténacité ; néanmoins, l'ensemble demeure prudhommesque et rococo. C'est que, même là, l'inévitable lacune, l'absence de tout idéal et de toute finesse mentale se rencontrent chez tous les relégués, qu'ils soient producteurs ou acheteurs, surveillants et chiourmes, recrutés parmi les anciens militaires.

Tant d'adresse manuelle exempte, il est vrai, de sens artistique, aboutit à une exploitation indigne, un rançonnement sans merci. provenant, hélas, du manque d'initiative des humbles qui cèdent le fruit de leur travail pour une récompense quelconque. Leur rétribution, qui a lieu en nature, le plus souvent est un minimum : quelques sous, un peu de vin ou de tafia les met en joie, et lorsqu'ils ont bu — l'ivresse venant vite — la fresque rouge et terrible se déroule de nouveau.

A travers les cycles infernaux de la relégation, les pires horreurs auraient fait hésiter la plume du Dante. Ce n'étaient partout que meurtres, vellités d'hyperesthésie érotique,



mesquines et réciproques escroqueries, ruses, vindictes incroyables et imméritées.

A Saint-Laurent-du-Maroni, les camarades assez souples, assez mouchards pour gagner la confiance du personnel, étaient employés comme domestiques dans la ville pénitentiaire : ceux-là étaient plus vils encore, car ils avaient vendu leurs frères de douleur avec l'assurance qu'ils auraient une amélioration de leur sort.

En forêt, le drame était plus rapide : les hommes travaillaient tantôt sur le bord du fleuve fréquenté par les caïmans, au débroussage sous le soleil, le torse nu, tirant à la corde sur les géants de la forêt. Ils accomplissaient cette tâche meurtrière ralentie seulement et ponctuée par les cris et les râles des paludéens qui se jetaient la face dans la poussière en se tordant et en appelant au secours.

Manger, au bagne était la grande question ; et comme la nourriture est dérisoire, les hommes cherchent par tous les moyens à se procurer l'alcool qui trompe la faim.

Le soir, quand le troupeau rentrait dans les cases, l'orgie triste continuait.

Certains réussissaient à échapper quelques instants à la surveillance des gardiens, et revenaient chargés de butin : ils avaient volé des fruits dans les plantations de bananiers et quand la chance les favorisait, du tafia,

quelques boîtes de conserves, du tabac, car le vol est la seule ressource du bagnard !

Les vieux chevaux de retour, ceux qui comptent trente ans de colonie, — ils sont rares, car la mortalité est grande en Guyane, du moins dans l'élément pénitencier — racontaient des histoires tragiques, les scandales, les beaux meurtres, ce qu'ils appelaient « les belles aventures » ; quelque jeune dégénéré, ancien bellâtre de quartier ou souteneur au charme irrésistible hier, épuisait le répertoire sentimental ou graveleux qui faisait sa gloire ; et parfois aussi, avec une raillerie sinistre, un malin, un savant lisait ces commandements qu'avait écrits, non sans ironie, un ancien chef de camp !

#### LES COMMANDEMENTS DU RELÉGUÉ

##### I

Pour te conserver bien portant,  
Au soleil travaille rarement.

##### II

Du commandant, des surveillants,  
N'écoute jamais le boniment.



## III

Débrouille-toi n'importe comment,  
Afin de gagner quelque argent.

## IV

Ce qui te permettra souvent  
D'améliorer tes aliments.

## V

Car il n'est pas trop nourrissant,  
Le menu du gouvernement.

## VI

N'attends pas d'être un impotent,  
Fais-toi la paire en arrivant.

## VII

Evad' toi intelligemment,  
Pour partir, choisis le moment.

## VIII

Et s'il t'arrive un accident,  
Support' le philosophiquement !

## IX

Sois patient, surtout prudent,  
Tu arriveras probablement.

## X

A moins que le hasard méchant  
En décide tout autrement.

## XI

Alors, résigne-toi simplement,  
Aux rentes du Gouvernement.

## XII

Jusqu'au jour où tout doucement,  
Tu partiras les pieds devant !

## XIII

En attendant le grand jugement,  
Repose en paix... tranquillement.

## XIV

Et sois sûr que certainement,  
Le Grand Juge te sera clément.





Laurent aussi avait passé, à « Charwein », au camp des incorrigibles, ceux qui ont tenté de s'évader, qui se sont montrés rebelles et que l'on envoie dans l'un des camps de la mort où le soleil, la maladie et les privations de toutes sortes, les matent. Ils travaillent nus, gardés par des surveillants arabes armés d'une carabine, avec ordre de tirer sur ceux qui s'éloignent trop du camp.

De tout cela, Laurent avait gardé une impression effroyable.

Il avait résisté à cette maçonnerie du crime qui rend les hommes complices les uns des autres, et puisqu'il n'y avait pas d'espoir de relèvement, du moins, sous la rude enveloppe de l'homme qu'il était devenu, il gardait son âme fière et tâchait de rester en bonne santé.

Il ne buvait pas, et les quelques bons qu'il touchait comme primes à des travaux spéciaux étaient employés par lui à l'achat de nourriture.

On avait utilisé ses connaissances pendant six mois dans un atelier de construction maritime.

Jaloué par des camarades, sa situation devint impossible après une querelle, et il de-

manda à revenir aux travaux « comme les autres », au grand étonnement des surveillants qui ne comprenaient pas pareille attitude.

Et ce soir, dans la case pleine d'ombre, il évoquait des souvenirs pénibles, cependant que venait à lui la grande voix de la forêt.

#### LA RÉVOLTE

Laurent inspirait à ses camarades le respect, chose rare sur le pénitencier, et il devait ce respect à sa force et à son instruction.

Peu importait aux compagnons de misère et de honte ce qu'avait été autrefois, ce qu'avait fait le 13.904. Pour eux c'était le « Matelot », un homme qui avait roulé les mers, qui devait savoir sans doute de belles histoires, mais qui, surtout, savait quelquefois consoler et guérir. Consoler, parce que par son attitude sans plainte, ne parlant jamais de sa propre peine, il montrait aux autres comment on peut oublier dans le silence, et que le suprême réconfort vient de soi-même. Guérir, certes ! n'était-il pas un peu médecin ? Il connaissait le secret des plantes de la forêt et toutes les essences, du balaa au bois de rose. Il savait faire un pansement, crever un abcès, immobi-



liser un membre foulé, remettre en place les muscles meurtris. Il savait aussi composer des pommades en faisant chauffer des résines et en y mêlant les sucs des plantes qu'il allait choisir autour du camp, parmi les orchidées et les fleurs vénéneuses. Il ne se trompait pas et il broyait le tout dans une moque, le récipient de fer-blanc dans lequel mangent les forçats. Lorsque quelqu'un souffrait au camp, on venait trouver le « Matelot », mais jamais il ne s'était prêté aux manœuvres communes au bagne : la mutilation volontaire, la fièvre provoquée, la blessure envenimée par la terre en décomposition ou l'humus. On savait que de ce côté, il ne fallait pas tenter une démarche. Le « Matelot » était inexorable.

Il s'était battu, quelquefois, avec les mauvais garçons. Partout, sa force avait dominé les autres. On ne lui cherchait plus querelle. On savait ce qu'il en coûtait.

On savait aussi que parmi les autorités de la « Tertiaire », il devait avoir des intelligences, car s'il était traité comme le troupeau, du moins ne se préoccupait-on jamais des affaires du camp, lorsque le « Matelot » y était mêlé.

On l'écoutait volontiers et cependant on se méfiait de lui. Il avait surpris, maintes fois, des regards équivoques et entendu de sourdes menaces. Il avait bravé les uns et les autres et on n'avait plus insisté.

Il vivait, farouchement isolé, gardant un mutisme à peu près complet et ne recherchait aucun poste, aucune place de faveur.

Il avait renoncé à tout.

Et pourtant, dans l'enfer du bagne, il était l'exception, car, là-bas, tout le monde trahit. tout le monde se vend, par besoin, par vice, par dégradation morale. C'est à qui mouchardera le voisin, livrera le camarade de chaîne dans l'espoir d'une ration supplémentaire ou d'un emploi réservé à ceux qui se sont signalés par une excellente conduite ou par des délations monstrueuses.

Cette attitude de Laurent, quel que fût le degré de déchéance des hommes, les étonnait.

Les plus blagueurs n'osaient pas le tourner en ridicule ou se livrer à son égard aux plaisanteries faciles qui empuantissent l'atmosphère morale de la transportation coloniale.

Certains, les plus audacieux, disaient dans les groupes : « Le « Matelot », c'est un fou ! Il finira à Saint-Joseph, dans un cabanon, quartier des tranquilles. »



Cette année, la troisième de sa captivité que commençait Laurent, dans la forêt merveil-



leuse que rien ne clôturait et qui semblait offrir une liberté dérisoire car le décor était trompeur et mortel, la chaleur avait été particulièrement accablante et les hommes des travaux forcés se plaignaient d'une besogne vraiment trop rude pour eux.

On avait commencé le déboisement de toute une partie de grand bois, entre Saint-Jean-du-Maroni, centre de la relégation, et Saint-Laurent, la ville du pénitencier.

Le chantier était malsain, au bord d'une crique assez large, continuellement envasée. Les hommes faisaient l'abatage des arbres, à la chaîne, parmi l'essaim tourbillonnant et compact des maringouins affolants.

Les bagnards multipliaient les gestes, comme des déments, pour éloigner les moustiques et la nuit venue, dans les longues cases où ils étaient libres, c'étaient des imprécations et des blasphèmes, la menace contre les chefs, contre les surveillants militaires, contre la société qui se défend et que ces fonctionnaires représentaient.

Un jour, de grand matin, les cases furent alertées parce que la queue d'un cyclone venu de l'Océan s'était abattue au nord de la colonie, et au delà de Saint-Jean-du-Maroni, la forêt avait été couchée par le vent.

Le vent d'orage, en forêt vierge, c'est le grand drame ! Les énormes lianes qui, d'ar-

bre à arbre s'agrippent, se tendent comme un vaste rideau, offrent une résistance terrible au souffle puissant venu du large. Les animaux, craintifs, fuient plus loin. Les singes se réfugient au faite des arbres. Des vols de perroquets montent en tournoyant vers le ciel et à tire-d'aile vont ailleurs.

Dans le silence hallucinant du grand bois, on n'entend plus que le souffle terrible qui gémit, se plaint, crie, ahane comme un gigantesque bûcheron qui ne réussit pas à faire mordre sa cognée sur l'écorce.

On entend alors la protestation des arbres qui craquent, arrachant leurs racines du sol. Un instant, ils se balancent, et comme les infiniment petits les ont minés à leur base, un dernier assaut du vent les jette à terre dans un bruit effroyable dont les noirs, les Indiens, et les hommes sans visage du bagne, gardent une ineffaçable peur.

On avait donc éveillé, plus tôt que de coutume, les forçats pour les mener en corvée supplémentaire de déblai, sur un chemin qui faisait communiquer la route de Saint-Jean-du-Maroni, sur laquelle court l'unique chemin de fer à voie étroite de la colonie, à un chantier de construction.

Les hommes maugréèrent.

Ils savaient que la tâche serait plus rude qu'à l'ordinaire. Plusieurs se firent porter ma-



lades, préférant risquer la punition et le cachot, que d'aller, sous le soleil torride, faire du déboisement qui n'était pas prévu la veille.

Laurent ne protesta pas. Le soir du premier jour de ces travaux, vraiment douloureux pour tous, la case fermée, les hommes tinrent conseil.

Il y avait chez eux de la souffrance, un besoin de lutte, de bataille, une révolte sourde, et il fut convenu que l'on risquerait le tout pour le tout, mais que le lendemain « on descendrait » les deux surveillants militaires qui conduisaient la compagnie sur les chantiers.

La tête dans ses mains, Laurent écoutait, sans prendre part à cette conversation inattendue.

Celui qui parlait était un grand désossé, condamné pour plusieurs meurtres sur les boulevards extérieurs, véritable gouape de quartier, cambrioleur et souteneur, qui avait connu, ayant trente ans, toutes les prisons de France. Il avait fait dix ans de travaux forcés, mais peu lui importait ! Il était là, à perpétuité et mal noté par l'administration, après des coups de tête regrettables.

Sa voix était traînante et grasseyante ; et les autres bagnards, les yeux luisants, groupés autour de la lumière de fortune, fabriquée par eux, supprimée par ordre, mais toujours rem-

remplacée, semblaient boire les mots que prononçait « Fil-de-Fer ».

C'était ainsi que l'on avait surnommé celui qui jouait au chef de bande.

— Il ne serait pas prudent, toute réflexion faite, de butter les bourriques demain matin. Il faut attendre trois ou quatre jours. Pendant ce temps, deux d'entre nous repèreront les cases où il y a des vivres de réserve pour les petits postes. On pourra s'assurer de quelques munitions et des armes des deux surveillants qu'on zigouillera d'abord. Nous sommes trente-quatre ici, résolus et décidés. Nous marcherons sur le dernier poste-abri des bâtiments au sud de Saint-Laurent-du-Maroni, et vous savez qu'il y a des hommes de garde, des fusils, de la poudre, de la nourriture pour les camps éloignés. Nous essayerons de prendre alors résolument la forêt, décidés, armés. Nous suivrons le fleuve. Il nous sera facile de « chauffer » quelques pirogues à des Indiens ou à des pêcheurs chinois et nous filerons vers la Guyane hollandaise, par la mer. Le coup devra être tenté au soir tombant, à l'heure de la marée ; et si d'aventure des « zigotos » se mettent en travers, on aura de quoi leur répondre.

« Qui ne risque rien n'a rien. Vous avez compris ? »

Les autres approuvèrent de la tête.



« Alors, demain, au déblai, à l'heure du repos, deux d'entre nous iront reconnaître la « marchandise », dans la case des surveillants, sous un prétexte quelconque. Et quand le jour sera venu « d'en jouer un air », je vous le dirai. Une fois partis, on reste « fraters », jusqu'au moment où nous aborderons sur la côte hollandaise. Là, il faudra se séparer. On se divisera en petits groupes et les uns et les autres, nous nous débrouillerons.

« A présent, un bœuf sur la langue, pas un mot ; et vive la liberté ! La colonie a eu la graisse, les travaux n'auront pas la carcasse ! »

Laurent n'avait pas bougé, mais sa décision était prise : il avertirait l'Administration. Il serait mouchard, mais il le serait pour sauver ses camarades, car le projet de Fil-de-Fer était insensé.

Tous ces hommes, ivres de fatigue, cédaient à ce mirage de l'évasion auquel aucun bagnard n'échappe.

Fil-de-Fer, en exposant le coup de force qu'il voulait tenter, n'oubliait qu'une chose, c'est que de poste en poste, l'alarme serait donnée plus vite qu'ils n'auraient mis de temps à gagner le fleuve ; qu'il était impossible dans une pareille équipée, de se procurer, en quelques heures, les vivres pour plusieurs jours, des armes pour se défendre et les embarcations des pêcheurs ou des noirs, toujours amarrées non

loin des petits appontements auprès desquels sont dressées les cases des veilleurs de nuit. Mais les transportés étaient affolés par cette idée qu'un coup de main hardi pouvait leur rendre ouverte la route de la liberté.

Ils ne voyaient que la beauté de l'aventure, la revanche à prendre sur la société qui les avait capturés ; et les vieilles idées de meurtre passaient dans les cervelles et les grisaient comme un vin nouveau.

Laurent, qui gardait tout son sang-froid, avait jugé que ses camarades allaient à la mort certaine, que les surveillants militaires les tireraient comme des fauves, que ce serait une hécatombe, des souffrances horribles, et son devoir était de sauver, malgré eux, ces misérables.

Le lendemain, le « Matelot » resta en queue de la colonne, et, tout bas, dit au surveillant, qui marchait en serre-file :

— Chef, j'ai à vous parler, c'est grave.

— C'est grave, Matelot ?

— Oui, il s'agit de vous et de votre camarade.

— Des bobards encore ?

— Non ! La vérité.

— Oh ! la vérité dans ta bouche, Matelot !

— Cependant, vous ne refuserez pas de m'écouter ? Ou bien je vous prie de me porter au rapport. Je parlerai au commandant.



— Au commandant ? C'est donc sérieux ?

— Très sérieux.

Le soir, en rentrant à Saint-Laurent-du-Maroni, Laurent fut accompagné chez le chef qui tenait en mains tout le personnel administratif.

C'était un ancien officier, au visage énergique, mais non sans bonté ; et, d'ordinaire, les forçats qui le savaient rude, pouvaient compter sur sa justice.

Lorsqu'il entra, Laurent reçut en plein visage le rayon lumineux d'une lampe électrique, placée derrière le bureau du commandant Tardy. Ce dernier restait dans l'ombre et pouvait observer, en pleine clarté, le visage du forçat, qui tenait dans ses deux mains le chapeau de paillasson enlevé dès le seuil franchi.

— Vous avez fait au surveillant une révélation grave ?

— Oui, commandant.

— Vous la maintenez ?

— Oui, commandant.

— Vous savez que si c'est un mensonge, pour obtenir une récompense, vous encourez une peine sévère ?

— Je le sais, commandant !

— Vous persistez donc dans vos déclarations ?

— Oui, commandant.

— Dans ce cas, donnez-moi quelques précisions.

— Elles sont brèves. Vous pourrez d'ailleurs les vérifier.

— Comment ?

— En postant aux écoutes, ce soir, un surveillant. Les quelques bribes de conversation qu'il saisira l'édifieront.

— Bien. Précisez, maintenant.

— Voici. La case que nous occupons, à trente-quatre comme effectif, contient plusieurs mauvaises têtes. L'un d'eux, Fil-de-Fer, le 9.503, à la suite du travail supplémentaire que nous faisons au déblai, a soulevé les camarades qui doivent tuer deux surveillants, s'emparer des armes, marcher sur un dépôt de vivres et fuir à la faveur de la nuit. C'est tout.

— C'est tout ?

— Oui, commandant. Toutes les questions de détail n'ont aucun intérêt. Si j'ai fait cette déclaration, c'est dans le propre intérêt de mes compagnons. Je ne suis ni fou, ni abruti par l'alcool. J'ai gardé toute ma raison... ici ! J'ai jugé leur entreprise à la fois criminelle et téméraire, appelant sur ceux qui l'avaient organisée, des représailles plutôt dures. J'avais donc un double devoir à accomplir ; je l'ai fait.

— Vos compagnons sont des imbéciles. Vous avez vu clair. L'enquête sera ouverte de-



main puisque l'évasion projetée ne peut avoir lieu avant trois ou quatre jours et je vous ferai appeler quand tout sera rentré dans l'ordre.

Vous n'avez rien à ajouter ?

— Non, commandant, rien !

— Aucun désir à formuler, aucune requête à m'adresser vous concernant ?

— Aucune, commandant.

— Retirez-vous.

.....

Deux jours après, l'équipe de déblai était relevée, envoyée dans un camp forestier près de Mana et remplacée par des hommes qui achevèrent les travaux ayant causé le mécontentement et occasionné le projet de rébellion fort heureusement brisé par tous.

Le commandant Tardy fit appeler Laurent à son bureau et l'entretien fut court.

— Vous aviez dit la vérité. J'ai contrôlé vos paroles et j'ai pris la décision que vous connaissez, mais je ne peux pas vous garder au dépôt de Saint-Laurent-du-Maroni.

— Pourquoi, commandant ?

— Parce que vous y êtes exposé à aller nourrir les bêtes.

— Je ne comprends pas.

— C'est fort simple. On n'a pas, comme moi, quinze ans d'administration, sans savoir

que les délations, quelles qu'elles soient, même quand elles ont pour mobile une incontestable générosité, et c'est votre cas, reçoivent un châ-timent exemplaire.

— Personne ne sait, commandant.

— Vous avez conservé de la naïveté, mon garçon. Vous ignorez qu'au bague, tout le monde est mouchard et que votre démarche auprès de moi est connue, déjà.

— Ah !

— J'ai trouvé sur la porte de mon bureau ce chiffon de papier sur lequel, en caractères contrefaits, un de vos camarades de case a écrit : « Nous savons que c'est le « Matelot » qui nous a « donnés ». On l'enverra bouffer des mangues au pied de l'arbre ». Tenez, lisez vous-même.

Laurent prit le papier et constata que le commandant n'avait pas lu quelques injures à son adresse et quelques menaces contre certains surveillants. Il vit, tout de suite, malgré la déformation des lettres, que le billet avait été écrit par Fil-de-Fer. Il remit le papier au commandant, qui le questionna de nouveau.

— Reconnaissez-vous cette écriture ?

— Non, commandant.

Tardy le regarda dans les yeux, fixement. Laurent soutint le regard.

— Bien vrai ? vous ne soupçonnez per-  
sonne ?



— Non, commandant.

— Matelot, je vous ai observé depuis de longs mois. J'ai, sur vous, sur votre passé, des détails assez troublants. Oubliez une minute mes galons, votre casque d'infamie. Nous sommes ici deux hommes. Si vous pouvez m'aider à ramener de l'ordre dans le pénitencier, car je sais que vous êtes de ceux que l'on craint et que l'on écoute, j'allègerai votre sort.

« Au nom de ce que vous aimez, si vous aimez encore quelque chose ou quelqu'un, je vous prie de répondre à cette dernière question : « Vous n'avez rien à me dire, rien à ajouter à vos déclarations? »

Laurent baissa lentement ses paupières et la voix assurée, il répondit :

— Je ne sais rien, je n'ai rien à révéler, commandant, mon rôle est terminé.

Le commandant qui se tenait debout contre une bibliothèque, reprit sa place à son bureau, et, changeant de ton, redevint le chef.

— De toute façon, il vous sera tenu compte du danger que vous avez évité à l'Administration.

— Merci, commandant, mais je ne sollicite rien.

— Vous n'avez pas à me remercier, c'est le règlement. Je présenterai moi-même, au directeur général du pénitencier une demande de remise de peine.

« J'espère cependant que vous serez satisfait. »

Laurent baissait la tête et Tardy était stupéfait par cette attitude à la fois humiliée et fière.

— Qu'attendez-vous donc ici, qu'espérez-vous ?

Laurent releva la tête et, impassible, laissa tomber ces mots :

— Je n'attends que le silence. Je n'espère rien !

#### L'OBSESSION

Malgré ce que lui avait dit le commandant, Laurent ne fut pas expédié à Cayenne et resta au centre pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni.

L'affaire de la révolte étouffée ne s'était pas ébruitée et, seuls, en connaissaient réellement le fond les camarades de case envoyés sur les chantiers de Mana.

Un poste forestier avait été établi sur les bords du fleuve, où se tenaient un surveillant militaire en permanence et dix forçats.

Le travail n'était pas excessif. Il fallait débiter des bois déjà abattus et les transporter soit à Saint-Jean-du-Maroni, soit aux ateliers de



construction maritime de Saint-Laurent, ou bien encore sur des abatis où l'on élevait des abris pour des chantiers volants. Exactement, le poste occupé sur lequel avait été dirigé « le Matelot », se trouvait au sud de Saint-Louis, presque à l'embouchure de la crique Balatée, en face d'Albina.

Bien qu'il eût refusé toute espèce de poste de confiance ou de faveur, Laurent était chargé de l'approvisionnement, de l'arrangement de la case des condamnés. Il veillait à l'hygiène, et, comme il avait des connaissances suffisantes et qu'on n'ignorait pas ce qu'il avait été avant de venir au bagne, on lui laissait une liberté relative pour lui permettre d'organiser comme il convenait ce poste, d'une entreprise forestière assez vaste et prévue de Saint-Jean-du-Maroni, jusqu'à Apatou, au delà de Tolinche et de la Forêt, avec nouveaux postes au bord du fleuve, en face de l'îlot Bastien. Ce vaste chantier était coupé par la crique Serpent et la crique Sparouine et limité, au sud, par la crique Sacoura. A l'ouest de Saint-Laurent, vers la rivière Portal, s'étendait la forêt immense.

Laurent, qui connaissait très bien le pays, avait dessiné des plans dans le bureau du chef et il avait fait preuve d'une grande logique, d'initiative, et donné des suggestions, sans insister davantage.

Lorsqu'on lui avait offert un emploi dans les bureaux ou dans les ateliers spéciaux, il avait catégoriquement refusé, désirant rester avec les autres et partager le sort commun.

.....

A l'heure où les oiseaux s'éveillent dans la forêt vierge, lorsque la nuit drapé le paysage d'ombre violette et noire, Laurent, plus attristé, plus las à mesure qu'il s'enfonçait plus avant dans l'enfer et dans l'oubli du baigné, était obsédé par le passé.

Les premiers mois, son frère avait écrit, puis Jacqueline avait joint un mot personnel à la lettre de son mari, mais ces premiers gestes ne furent pas répétés.

Après une année, Laurent était totalement oublié par ceux pour lesquels il s'était sacrifié. Son frère avait cessé toute correspondance pour la raison toute simple que Laurent n'avait jamais daigné répondre. Il avait voulu disparaître totalement de la société et il avait réalisé ce désir, sous la casaque du transporté, le cœur ulcéré par un amour malheureux et par la honte.

Seule, Jacqueline, à l'insu de son mari, sans doute, lui avait envoyé deux fois par an, à l'occasion de sa fête et pour le premier de l'an, quelques lignes de souvenir. C'était avec ces



lettres que Laurent ranimait sa vie intérieure. Mais il savait bien qu'en prenant la place d'un criminel, il avait renoncé à tout et qu'un jour viendrait où il ne recevrait plus un mot de personne, pas même de Jacqueline.

En effet, cette année, le courrier de France de janvier n'avait rien apporté à Laurent Bergemont, le « 13.904 ».

Il eut alors une révolte sourde contre lui-même et contre tout ce qui l'entourait.

Il s'asseyait sur la rive du fleuve, et les yeux tournés vers les étoiles, il s'abîmait en une méditation profonde et torturante.

Le bruit de la forêt, les cris d'animaux, le glissement de l'eau berçaient sa rêverie et parlaient à son âme de pardon et de liberté.

Au-dessus de lui, les singes rouges hurleurs, les perroquets criards s'exaltaient, enivrés par l'apaisement de l'heure. Un conseil venait de la nature et Laurent l'écoutait, le cœur battant dans sa poitrine.

Puisqu'il avait disparu, puisqu'il avait sauvé un frère indigne, mais surtout une femme qu'il avait aimée, puisqu'aujourd'hui, il n'était qu'un être sans nom, et qu'il expiait cruellement une faute qu'il n'avait pas commise, pourquoi n'aurait-il pas cherché, comme tant d'autres, à fuir l'enfer du pénitencier ?

Pourquoi n'aurait-il pas tenté sa chance et essayé de refaire, même avec son chagrin, une

existence qui eût été moins terrible que celle qu'il menait ?

Il connaissait le Centre Amérique.

Il y avait jadis navigué. Il savait qu'on peut se terrer au Mexique, dans certaines villes des Antilles et plus facilement encore, au delà de Panama, dans les Républiques tropicales, où l'on a besoin d'hommes courageux, de chefs intrépides, dont la science peut être mise à l'épreuve.

Laurent avait miraculeusement résisté au climat, au traitement rigoureux du bague. Il avait conservé toute sa lucidité d'esprit, et, de temps en temps, lorsqu'il pouvait avoir un peu de papier, il faisait des chiffres et s'essayait à reconstituer des problèmes, des équations et des théorèmes difficiles qu'il avait jadis appris à l'école d'hydrographie.

On ne saurait jamais son nouveau destin, personne ne lèverait le masque sur son visage. Alors ?...

Et, peu à peu, l'idée de l'évasion devint familière à Laurent. Il réfléchit, pesa le pour et le contre, envisagea les meilleurs moyens de réussir, chercha comment organiser sa fuite.

Il partirait seul. C'était courir les pires dangers, mais il avait des raisons de se méfier des camarades et il ne voulait personne comme complice dans cette aventure suprême.



Il était au courant de tous les procédés d'évasion, par la mer ou par la forêt.

Il abandonna l'idée de partir par le fleuve et l'Océan. La forêt était plus mystérieuse, mais plus sûre.

Il s'agissait de cacher, d'abord, les quelques provisions de poisson salé, de farine de manioc, de pain biscuité, de se procurer un fusil et des munitions pour se défendre contre les fauves et s'assurer, par la chasse, de la viande fraîche. Il fallait, surtout, avoir un peu d'argent. De ce côté-là, il était à peu près paré, car il avait mis de côté, chez un Chinois qui vendait à Saint-Jean-du-Maroni de vagues denrées alimentaires, et surtout du tafia, une réserve accumulée depuis trois ans et qui s'élevait, au moins, à un millier de francs, car à deux ou trois reprises, les prospecteurs ayant deviné un drame intime chez le « Matelot », lui avaient abandonné quelques pépites et de la poudre d'or pour le payer de ses services. Il suffirait d'abandonner au Chinois une part, pour que ce dernier, complice immédiat du projet d'évasion, lui donnât, en échange, de la monnaie hollandaise ou anglaise.

Mais tout cela n'allait pas sans difficultés. Il fallait avoir de la patience, être tenace dans ce projet et savoir exactement la route.

L'un de ses compagnons gardait précieusement une des cartes d'évasion fabriquées par

de vieux bagnards, qui ont admirablement marqué, avec une minutie rare, les sentiers, les chemins en forêt. C'est d'ailleurs une tradition du bagne français que ces cartes, composées on ne sait comment, mais précieuses et sans erreurs.

Quel est le premier forçat qui a fait la carte, on l'ignore. Mais ceux qui l'ont par la suite copiée ont augmenté les précisions d'après les récits des évadés repris et renvoyés au pénitencier.

La nuit, Laurent étudiait cette carte, prêtée par le camarade, et était parvenu à la reconstituer, de mémoire, pour son usage personnel.

Il avait décidé que, lorsqu'il remonterait du poste vers Saint-Laurent, il fuirait de nuit, en traversant le fleuve grâce à la complicité d'un pêcheur heureux de toucher un peu d'argent, d'aborder au sud d'Albina, en Guyane hollandaise, et de gagner, par la forêt, les grandes criques qui le mèneraient fatalement à la mer.

Il connaissait les tribus d'Indiens Galibis ; il parlait des rudiments de leur idiome et il espérait bien atteindre, un jour ou l'autre, une ville où il se cacherait.

Bientôt, sa décision fut irrévocable ; il s'évaderait.

A quelque temps de là, sans raison, il fut ramené seul à Saint-Louis et affecté au service de l'alimentation du camp, qui prenait en



charge la fourniture des lépreux, isolés dans cet autre enfer appelé l'îlot Quarantaine, au milieu du Maroni, en face d'Albina.

Laurent travaillait avec le surveillant militaire et couchait dans un hamac tendu au coin de l'entrepôt.

Dès son arrivée, il avait commencé à observer, avec une attention de fauve qui attend sa proie, les allées et venues du personnel, et fait le décompte de ce que contenait l'entrepôt et de ce qui lui serait possible de ravir, chaque jour, sans qu'on s'en aperçût.

Le camp de Saint-Jean-du-Maroni ayant manqué de farine, il fut chargé d'accompagner le convoi avec des camarades. Il eut quelques heures de liberté dans le camp de la relégation et en profita pour rendre visite au Chinois qui détenait son or. L'homme ne posa pas de question, mais il abusa de la situation, car il avait compris et il ne remit au « Matelot » que la moitié de ce qu'il avait en dépôt, c'est-à-dire à peine six cents francs.

Il fallait que Laurent trouvât un point où réserver ses provisions. Il découvrit en face de l'île Portal, une pointe avancée, boisée, formant promontoire, d'où l'on embarquait en canot et où étaient amarrées quelques barques de pêcheurs chinois. Ces derniers avaient fabriqué un appontement fragile, mais suffisant.

Ils y plaçaient leurs engins de pêche tout en abritant leurs pirogues.

Laurent jugea l'endroit propice à la réalisation de son dessein et, sous l'appointement même, pendant quinze jours, à raison de quelques minutes par jour, il creusa un trou dissimulé par des branchages et que les Chinois eux-mêmes ne pouvaient pas soupçonner.

C'est là qu'il avait d'abord enfoui sa monnaie dans un étui de zinc patiemment fabriqué avec des outils de fortune. Et, chaque jour, il venait apporter ce qu'il avait pu dérober.

Il avait trouvé une caisse de fer-blanc qui protégeait ses provisions des infiniment petits et des bêtes. La boîte fermait hermétiquement grâce à des feuillages que Laurent renouvelait sous le couvercle. Et c'est ainsi que, morceau par morceau, pièce à pièce, le condamné aux travaux forcés 13.904 tentait de redevenir un homme en préparant son évvasion du bagne de la Guyane. Centilitre par centilitre, il avait pu amasser une bouteille de tafia.

C'était, pour le voyageur, le cordial indispensable.

Un infirmier, contre argent, lui avait passé de la quinine, car Laurent lui avait déclaré qu'il ne voulait pas se faire porter malade, mais qu'il avait la fièvre. La drogue précieuse avait été enveloppée dans une ancienne boîte à



cigarettes trouvée parmi les ordures des bureaux.

Un mois après, le « Matelot » jugea que l'heure allait sonner de la délivrance. Il s'assura une pirogue pour la traversée du Maroni.

L'argent fit encore son œuvre. Un pêcheur noir qui, la plupart du temps, vivait au milieu de l'eau, promit de venir le prendre une nuit, à l'heure fixée, moyennant cent cinquante francs.

Le marché fut conclu et l'évasion ainsi préparée devait, selon toute probabilité, réussir.

#### L'ÉVASION A SURINAM

Laurent, s'il ne parvenait pas à chasser l'obsession nostalgique et le souvenir toujours vivant de Jacqueline, avait fermement résolu de fuir et tout machiné dans l'espoir de retrouver, avec sa liberté, la dignité d'homme, perdue dans le milieu pernicieux du bagne.

Ce soir-là, le ciel sans lune pesait sur la terre échauffée.

Le camp dormait.

Les forçats traînant leur misère et leur abjection au long des routes, tout le jour, étaient tombés meurtris dans leurs cages de fauves...

Laurent fut porté manquant à l'appel. Mais un homme ne compte pas ! Le lendemain, les gardiens et les surveillants organisèrent une battue en forêt, pour traquer l'évadé comme une bête, le soumettre ou l'abattre, et toucher ensuite une prime, le gain atroce d'un exploit sans gloire.

Dans une sorte de palmeraie formée d'arbustes assez serrés, constituant un rideau impénétrable, Laurent s'était terré, attendant la chute rapide du jour.

Bientôt, il n'y eut plus que le silence coupé par instants de cris d'oiseaux, du halètement sourd des fauves, cherchant leur proie, du miaulement des chats-tigres qui se rapprochaient des cases.

Lorsqu'il jugea le moment propice, Laurent atteignit la berge du Maroni, se glissa parmi les palétuviers jusqu'au vieux ponton. Il chargea la pirogue que tenait prête à partir le pêcheur chinois et se coucha au fond de la frêle embarcation qui, bientôt, portée par le courant dériva et, de biais, coupa le fleuve, dont les eaux calmes roulaient sans bruit.

Laurent avait voulu partir seul, sans autre complice que le Chinois qui, par crainte du « Matelot », ne l'avait pas « donné » aux surveillants. Car le « Matelot » qui fuyait le bagne avait une réputation de force et de redoutable mépris.



Nul ne le bravait sans risquer sa peau.

Les pêcheurs du fleuve, eux-mêmes, connaissaient ce détail.

La pirogue alla s'échouer à deux milles d'Albina, sur la côte hollandaise du Maroni, à l'embouchure d'une rivière qui se perdait dans la forêt vierge.

Laurent dormit quelques heures, roulé dans une toile de hamac qui servait à envelopper ses outils et ses provisions. Au petit jour, si bref sous le ciel des tropiques, il acheva de payer le Chinois qui reprit le fleuve et gagna au large, les maisonnettes sur pilotis où, d'ordinaire, ses camarades attendent le flot pour lâcher leurs filets.

Libre ! Laurent était libre ! ! !

Il goûtait enfin l'ivresse profonde des captifs qui ne portent plus leurs chaînes.

Il avait envie de crier, de rire et de pleurer à la fois. Il marchait sous bois, suivait le sentier qui longeait la crique et ne sentait pas la fatigue. Une exaltation folle, une force décuplée, semblait-il, le poussait, mettait des ailes à ses pieds lourdement chaussés des « godilots » du « Collège ».

Le soleil était déjà haut, lorsqu'il fit halte, pour la première fois, dans la nuit verte du grand bois.

Le grand bois !

La forêt vierge où se trouvent les essences

les plus rares, les abris gigantesques, offre ses trésors inépuisables et inexploités.

La grande voûte, verte et bleue, à l'infini étend sa protection sournoise, car l'air ne circule pas, alourdi de parfums violents et d'odeurs spéciales.

On avance dans le demi-étouffement et le silence que pendant le jour, rien ne trouble... On écoute avec angoisse... Le murmure à peine perceptible de l'eau de la crique qui court sur son lit doré de sable... Le bruit d'une branche morte que le passage d'un singe, là-haut, a fait choir.

Pour qui ne connaît pas la sensation d'isolement du grand bois, rien ne saurait la traduire. C'est un fait nouveau dans l'existence, une beauté prodigieuse, consolante et cruelle à la fois, que n'approchent ni le bruit de l'eau après une longue marche, un jour d'été, ni l'odeur des jardins au printemps, ni la voix fraternelle des êtres bien-aimés que l'on retrouve après une absence trop longue.

Comment vivrait-il en forêt ?

Econome de ses provisions de réserve, il mangeait des fruits, attendait l'heure où les singes choisissent, avant que ne s'achève le jour, des nourritures imprévues. Laurent les regardait, épiait leurs mouvements et ne cueillait que ce que les animaux mangeaient. Il était sûr qu'il ne courait ainsi aucun danger. De



plus, il avait de la poudre, quelques cartouches, du plomb, et un fusil. Il était fort ! Il pouvait se défendre contre les fauves. Il pouvait chasser.

Et des jours et des jours il marcha.

Il ne s'endormait qu'au bord des criques, afin de ne jamais perdre le secours de l'eau. Miracle bienfaisant dans la forêt où l'on étouffe où l'on meurt de soif si l'on s'écarte du mince ruisseau qu'il faut suivre, toujours, les remontant jusqu'à leur confluent avec d'autres rivières plus grosses, allant au fleuve et à la mer.

Laurent étudiait patiemment la carte d'évasion, reconnaissait à certains signes, par la végétation ou le croisement des trouées que l'on croirait l'œuvre des hommes, la position exacte dans laquelle il se trouvait.

Sa volonté, tendue, sans faiblesse, le soutenait dans cette lutte de tous les instants.

Il se raidissait aux heures de fatigue, s'imposait des efforts nouveaux.

Après quarante jours, il rencontra des Indiens et de noirs Saramaccas.

Il demanda asile.

On l'accueillit dans une hutte faite de feuilles et de lianes entrecroisées.

Ses vivres étaient épuisés.

Il n'avait pas mangé depuis deux jours.

Il se jeta sur la cassave fraîche et le quartier

de pac que l'on fit cuire en hâte, et il pleura de bonheur !

Il connaissait l'idiome des Indiens.

Il se renseigna.

Il était à trois milles de la banlieue javanaise de Paramaribo.

Les Indiens s'endormirent. Laurent n'avait pas sommeil et il évoqua la légende et l'histoire de cette Guyane hollandaise où il se trouvait pour la première fois et qu'il avait lue dans un livre de la bibliothèque de l'hôpital de Saint-Laurent.

Il se rappela le très doux nom de Surinam, nom du fleuve qui traverse l'immense et beau pays, les premiers occupants nègres Boschs et Saramaccas, puis les Chinois, les Hindous et enfin les Javanais que la Hollande a fixés aux confins de la ville, en pleine prospérité, Paramaribo, dont les syllabes chantent comme une mélodie indienne.

Il évoqua la lutte héroïque dans cette contrée où les fleuves et les rivières sont les seuls chemins possibles qu'abandonnèrent les Anglais et les Français, mais que les Hollandais assainirent et surent conquérir après que les juifs, bannis d'Espagne et de Portugal au xv<sup>e</sup> siècle se répandirent à travers le monde. Ils allèrent au Brésil, puis à Cayenne et à Surinam. Ils étaient, tant par leurs connaissances que par les richesses dont ils disposaient dési-



gnés pour coloniser et rendre la terre d'exil fertile et généreuse.

Il savait qu'à dix lieues de Paramaribo se trouvait le village des juifs, la Savane, entouré de vastes prairies. Ce sont des juifs portugais qui possèdent ce territoire. Il savait quel exemple de courage et d'habileté cette race avait donné, lorsque Samuel Massy y était venu en 1682 pour y bâtir la synagogue...

Combien ils lui paraissaient heureux les commerçants et les aventuriers, les planteurs de cacao et de canne à sucre, les pêcheurs chinois et les chercheurs d'or qui tentaient leur chance, jouaient leur vie et triomphaient parfois !...

Une tête solide, des bras robustes, une volonté nette et inébranlable, il n'en fallait pas moins pour aller vers l'avenir...

Laurent connaissait le climat meurtrier pour qui ne se surveille pas, ni meilleur ni pire pour l'homme prudent.

C'était le seul danger.

Il l'éviterait.

Et la nuit descendit sur ses paupières lourdes, à l'heure où les oiseaux chantaient à la cime des arbres, étranges, admirables et hallucinants...

## LE CLUB DES ÉVADÉS A PARAMARIBO

Laurent arriva à Surinam vers la fin du jour suivant. Il savait qu'il allait à droite du port, après le marché hindou, dans le coin troublé, toujours en fermentation où se tiennent les meneurs des hommes de couleur, à l'extrémité de Saramaccastrasse.

Il franchit le boulevard qui longe le fleuve.

Il reconnut bientôt pour en avoir entendu maintes fois la description, le bar louche tenu par un Chinois, refuge de tous les évadés, tolérés dans la colonie hollandaise parce qu'ils ont un métier et ne causent pas de scandale.

Le paquet que portait Laurent était léger. Il avait sauvé seulement une cotte bleue d'ouvrier, lavée et passée de couleur, mais propre, et sa barbe avait poussé, drue et déjà grisonnante par endroits.

Il regarda par le vantail à claire-voie de la porte et s'assura de la compagnie.

Il fut tout de suite fixé.

Dans un coin, un nègre jouait de l'accordéon, accompagné à mi-voix par des frères de race, qui chantaient des airs du pays. Au centre du bar, trônait le patron, gras et ridé, les yeux minces sous d'énormes lunettes.



Dans l'angle opposé à celui que les noirs avaient choisi, une équipe attablée devant les verres d'alcool : les hommes sans visage, les « perdus » du bagne français, les mauvais garçons qui jamais ne pourraient quitter Surinam, parce que paresseux, et assez rusés cependant pour éviter l'expulsion définitive et le retour au grand Collège de Cayenne.

Laurent était bien tombé.

D'un coup de poing il ouvrit la porte...

Il se tint un instant debout, sa haute carrure se découpant sur l'ombre de la nuit qui effaçait l'aspect des êtres et des choses.

— Bonsoir ! lança-t-il.

— Ami, répondit une voix éraillée.

— Ami, confirma Laurent.

Et il s'avança vers les sinistres camarades, les seuls qu'il pût connaître en terre lointaine. L'un d'eux le fixa de ses yeux qui semblaient être voilés de gris, couleur de poussière, une flamme jaune dansant sur la prunelle à l'ordinaire éteinte. Et il jeta la voix sourde et, avec une expression d'admiration et de crainte :

— Le matelot ! Toi, ici ! J'ai reconnu ta voix !

— Oui. La paix ! A boire d'abord, je n'en peux plus.

— Tu as « lissé » il y a longtemps ?

— Deux mois, bientôt !

— C'est un voyage. Tu me reconnais ?

— Oui, Bernard, dit Ficelle, riposte Laurent. Et toi-même, tu es parti, je crois, il y a un an et demi.

— Exact. Vingt mois en décembre. Tu peux « jacter », les copains sont affranchis. Ils « tiennent » ici depuis des années.

— Y a-t-il du travail pour moi dans le pays ?

— Oui, ça dépend. Avec nous, ça n'est pas fameux, mais on se débrouille. On vend des parapluies, on fait des petits objets, on bricole, et puis on étouffe par ci par là. On n'a pas perdu la main. Mais toi qui es instruit, qui sais comment on peut se défendre mieux que nous, eh bien, si tu voulais, Matelot, quels coups on pourrait faire... Tu me comprends...

Laurent avala le breuvage que le Chinois avait posé devant lui et lentement répondit à la Ficelle :

« Tu te trompes ! J'ai pris le large, mais c'est pour travailler sérieusement. Tu as saisi ? Je ne suis pas du « Collège » pour ça. Je ne vous empêche pas de faire ce que bon vous semble, mais moi c'est différent. Je ne veux pas souquer de nouveau sous la chiourme. Je cherche de l'ouvrage, d'abord, et propre. Y a-t-il moyen ? »

Bernard, dit la Ficelle, réfléchit un instant, puis déclara sans raillerie, sans crâner, comme d'habitude le font tous les évadés :



« Ecoute, Matelot... Nous ! on est des pauvres bougres qui ne pourront pas choisir comme toi. On vit comme on peut. On n'a plus de métier. Les « gaff » d'ici nous laissent faire notre petit commerce qui ne gêne personne, à la condition qu'on soit « peinard ». Mais on n'en peut plus. On a trop souffert là-bas. On a la haine au cœur. On se garde de la société comme elle se garde. On attend le grand voyage. Alors, on se saoule et on gagne assez pour cela. La croûte ? Le poisson salé et le manioc ! On couche dans des cases à nous que nul ne visite jamais. Je me souviens de toi, Matelot... Je sais ce que tu vaux. Va-t'en d'ici. Tu n'y trouveras rien de bon pour toi. Nous ne sommes qu'un rebut, nous le savons. Je te parle rude et vrai, Matelot ! Je fus jadis un homme. Je ne crie pas à l'innocence. J'ai tenté d'empoisonner pour voler. Je suis un ancien pharmacien. »

Il baissa la voix et entraîna Laurent loin de la table où se tenaient à moitié ivres et somnolents les autres forçats en rupture de chaîne.

— « Matelot », un homme arrive ici : il vient du grand bois, il est en évasion, peu nous importe ! C'est un va-et-vient de pauvres hères. Certains vont en Amérique centrale lorsqu'ils ont reçu de l'argent de leur famille ou réussi un coup. Mais combien meurent de privations, des fièvres et de l'alcool. Sur dix

que nous sommes là, la moitié ne sait plus rien du passé et de leur vie. La mémoire s'efface. Ils n'ont plus que leurs instincts de bêtes. Ils s'ingénient pour les satisfaire, ont toutes les ruses, savent tous les bas métiers inavouables. Ils s'entre-tuent pour une pièce d'or ou un repas, se jalourent et se dénoncent aux autorités qui les réexpédient en Guyane française. Le Club des Evadés ne garde les secrets que pour les mauvais coups. On partage le butin. S'il y a un mécontent, il dévoile les rapines. Alors, il faut se garder des raffles. Il y a aussi ceux qui arrivent du grand bois, fous furieux ou mourants. Les survivants racontent les drames de la forêt vierge. Ainsi, toi, « Matelot », avec qui es-tu parti? Où sont les aminches?

— Je suis parti seul, Bernard !

— Pas possible !

— Je parle vrai !

— Alors, tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas t'imaginer ce que l'on a connu dans le bois où à la dérive sur une pirogue désemparée. On a eu faim, on a mangé de tout, certains n'osent pas avouer qu'ils ont bouffé du mort.

— Assez !

— Ah ! je ne blague pas, « Matelot ». Moi aussi, je dis vrai. Et ceux que nous cachions qui arrivaient couverts de plaies, qui gonflaient après avoir mangé des nourritures immondes



et qui éclataient comme des outres trop pleines... J'ai vu cela, moi, et les camarades. Alors, on a peur de repartir. On ne sait plus travailler. Le moindre effort nous terrasse. Mais toi « Matelot », toi tu peux fuir plus loin, tu peux courir le risque, je sais que tu sauras te défendre et te refaire. Pourquoi étais-tu au grand bagne. Vol, escroquerie, quoi? Tu as « rougi tes doigts ». Tu as tué?... Pas de preuves, alors, vingt ans... Mais malin avec l'idée fixe, tu en as joué un air et te voilà...

— A ton tour, tais-toi ! Je suis un innocent !

C'était la première fois que Laurent se laissait aller à une confidence. Il le regretta. Bernard éclata de rire :

— Non ! sans blague ! pas à moi, Matelot.

Laurent regarda le misérable avec une telle ardeur qu'il s'arrêta net :

— Tais-toi, Bernard. Tais-toi, la Ficelle ! Pas un mot de plus, m'entends-tu? J'ai dit vrai, comme toi, mais ce n'est pas la même chose.

— Matelot !... Je ne suis qu'un Jean-Foutre, mais nous sommes tous pareils après être passés par le grand collège.

— Pas moi !

— Je te crois à présent. Je suis une créature qui ne croyait plus à rien, mais en effet, à te voir, à te retrouver tel que tu fus toujours le

même, indomptable, sévère envers toi-même, pourquoi douterais-je ? Si tu es innocent, tu as souffert ! Venge-toi !

— Pourquoi ?

— Ne sois pas meilleur que les autres, Matelot ! On t'a torturé. Chacun son tour !

— Non ! je veux travailler, partir, retrouver si possible ma vie de jadis. Je changerai de nom et de pays. Mais il faut être riche pour cela.

— Alors, Matelot, as-tu de l'argent pour commencer ?

— Peu. Tiens, prends cela pour toi.

Et il donna à Bernard une pièce d'or.

— Une couronne !

— Oui, sers-t'en utilement.

— Merci, mon vieux. Quels sont tes projets ? Sais-tu seulement ce que tu penses faire ?

— Oui. Où s'engage-t-on pour les placer ?

— Tu as raison. C'est là qu'on peut « en faire ». Mais c'est si terrible !

— Je le sais. Connais-tu quelqu'un qui pourrait me prendre ?

— Je ne suis pas une recommandation !

— N'importe ! On s'expliquera !

— Eh bien, demain tu te présenteras comme mineur. Tu connais le travail ?

— Oui.

— Tu l'as fait déjà ?



— J'ai aidé pendant un temps des prospecteurs en service aux « travaux ».

— Alors, ça peut marcher.

— Va à la maison Tornera, derrière la maison du consul allemand. Vas-y seul, sans qu'on te voie avec nous. On a besoin de monde et de « risque-tout ». Tu es l'homme qu'il leur faut. Tu vaudras mieux que les autres. Nous, on n'en veut pas. Ce soir tu coucheras dans une case. Et tu partiras au jour, parmi les mariniers du port, les gens de partout qui grouillent ici. Tu te débrouilleras.

Bernard cria bonne nuit aux camarades, dont la plupart dormaient, et accompagna Laurent dans la nuit.

#### DANS LE PAYS D'ELDORADO

Le lendemain, Laurent se présentait chez Tornera, marchand d'or. On n'aurait jamais soupçonné que l'homme vêtu de bleu, chaussé de gros souliers, de bonne tenue, à l'allure grave d'un ouvrier, l'air d'un mécanicien de marine, avec sa casquette plate à visière de cuir, était un ancien forçat, et qu'hier encore il subissait la chiourme, insolente et brutale.

L'homme qui le reçut était un contremaître.

— Que voulez-vous ?

— Du travail.

— Il y en a pour tout le monde. Quelle est votre spécialité ?

— Mécanicien, ajusteur, forgeron, ce qu'on voudra dans la métallurgie.

— Ah ! Très bien. C'est précisément ce qu'il nous faut, car l'expédition dans les placers manque d'ouvriers de votre métier. Avez-vous des papiers.

— Aucun.

L'homme sursauta.

— Alors, d'où venez-vous ?

— De la mer !

— Comment ?

— Oh ! c'est bien simple, j'étais mécanicien à bord de la « Marie-Galante », le cargo perdu corps et biens, il y a quinze jours.

— En effet, nous savons que le navire a disparu. Mais comment vous êtes-vous sauvé ?

— Sur une épave et je me suis échoué au nord de l'estuaire.

— Comment avez-vous vécu ?

— De tout et de rien. J'ai marché. J'ai suivi la rive. J'ai été accueilli par des Indiens qui m'ont secouru. Au feu fixe on m'a ravitaillé. J'ai descendu le fleuve en pirogue. Je n'avais sur moi qu'un pantalon et le peu d'argent que je possédais. Ma veste déchirée, déchiquetée est partie en haute mer, alors que je



me débattais contre le flot, et c'est là qu'étaient mes papiers, mon brevet de pilote et de mécanicien.

Il prit un temps, fixa le contremaître et ajouta :

« Je dis la vérité ! »

A son tour, ce dernier, un Hollandais pourtant rusé, lui demanda avec son rude accent qui martelait les mots :

— Je vous crois. Vous êtes Français ?

— Oui.

— Quel nom dois-je inscrire ?

— Martin Lauvernier.

— Cela suffit. Pour les hommes qui vont au placer, nous ne demandons qu'une chose : du travail et de la conduite. Ne buvez pas.

— Je ne bois pas.

— Sachez rester vous-même, car on n'a pas le choix des camarades.

— C'est entendu, mais j'ai l'habitude du voyage.

— Très bien. Vous ne désirez pas faire une déclaration à votre consul ?

— Si vous y tenez. Mais je vous avertis. J'ai écrit en Guyane française, au gouverneur. Le jour où je voudrais être rapatrié, toutes mes précautions sont prises.

— Vous avez pensé à tout ! Vous êtes un maître-marin ! Connaissez-vous les conditions ?

— Non !

— Les voici. Nourri, logé, naturellement à l'hôtel de la forêt, au placer (le Hollandais eut un gros rire), une paye moyenne est assurée, quel que soit le résultat de la prospection, de trois cents florins par mois. Les mois de pirogue sont comptés aller et retour comme mois de travail. De plus, une part de dix pour cent au rendement individuel sur l'or, frais d'entreprise déduits. Ça va?

— Ça va !

— Vous signerez votre contrat quand vous voudrez. L'expédition durera un an.

— Entendu. Je signe tout de suite.

Laurent lut l'engagement rédigé sur des bases honnêtes. Il écrivit son nouveau nom : Martin Lauvernier.

— Et maintenant, voulez-vous une avance pour l'équipement. C'est l'usage.

— Comme il vous plaira.

Le contremaître le regarda fixement et lui allongeant cent florins lui dit :

— Attention ! Ici tout le monde se connaît. Je compte sur vous !

— Gardez cela, répondit Laurent, j'ai encore assez d'argent pour m'équiper, si vous doutez de moi.

— J'ai votre parole.

La voix tremblante, Laurent étendit la main : « Parole de Matelot ! »



L'autre rit et conclut en lui donnant son avance :

— Et je savais bien que vous êtes un brave type. Je l'ai bien compris en vous voyant entrer ici. Mais vous savez, nous nous méfions toujours un peu, avec ces sacrés diables de forçats évadés qui empestent la colonie ! Alors, à bientôt. Passez au bureau matin et soir. Le chef d'équipe et le médecin verront les hommes demain matin, et le départ aura lieu incessamment...



Huit pirogues chargées de vivres et d'outils et de douze hommes, dont cinq blancs, deux métis et cinq créoles des Antilles, remontaient, au chant monotone des pagayeurs, le fleuve Surinam, et s'enfonçaient à travers la forêt vierge.

Le directeur de l'expédition était un prospecteur éprouvé, Van Gorsen, un ancien officier de marine que le jeu avait coulé. Il approchait de la cinquantaine, et depuis vingt ans vivait en Guyane hollandaise. Il avait tenu entre ses doigts des fortunes. A chaque retour de mine, il avait de nouveau joué et perdu.

Jamais il n'avait pu regagner son Dordrecht natal.

Les autres compagnons étaient gens sans importance. Ils parlaient l'anglais et le hollandais, mais le plus souvent le français par habileté, par un instinct de chercheur d'or qui, chaque fois qu'il le peut, s'assimile avec rapidité une nouvelle langue, un homme valant autant de partenaires que de langages parlés, selon le proverbe cher aux aventuriers.

Van Gorsen et Laurent avaient tout de suite sympathisé. Les choses de la mer réunissent les hommes et leur donnent, au delà des amitiés vagues, une sorte de fraternité unique, introuvable dans quelque métier que ce soit. Van Gorsen n'avait pas été long à juger la valeur de Martin Lauvernier. Il présentait bien quelque mystère dans cet homme venu de loin, sans autre indice que le nom donné, après un naufrage.

Il respecta le secret de Laurent, ne le questionna pas.

Dans la forêt verte où le ciel est indulgent, où la terre elle-même garde son trésor et ne le révèle qu'au moment où l'espoir s'en va, on parle peu.

Après vingt jours de pirogue, sur le Surinam, l'expédition suivit les criques et gagna le Tapanahoni, affluent du Maroni. Elle avait franchi Gelderland, pays de l'or. Bergendal et



enfin, à Miranda renouvelé les vivres jusqu'à la rivière perdue. Là ce fut la marche en forêt, par des criques inconnues que nulle carte ne mentionnait.

Mais Van Gorsen savait que l'or était au Sud.

Un prospecteur anglais lui avait révélé la terre qui paie, la terre riche, mais très loin. Entre deux parties de bois touffu et inexploré, sur un sol pourri recouvert d'orchidées que seuls quelques Indiens connaissaient se trouvait une vaste clairière au sol rouge et aride, où deux criques se croisaient en bouillonnant.

Là était l'or.

Van Gorsen l'avait expliqué à Laurent, et l'espoir soutint la petite troupe qui, après plus de trente jours de marche en forêt et de parcours en pirogue, arriva à destination.

Et ce fut une ruée à la besogne.

On fit des battées avec les terres et l'on marqua plus de 30 grammes à la battée. Un rendement inespéré.

Ailleurs, des quartz aurifères affleuraient le sol, et des pépites étaient enchâssées dans le cristal des roches. Le sable des criques pouvait être exploité, car il était chargé de paillettes. Tout le monde s'organisait : les uns à la mine, les autres au lavage des alluvions et au sluice retenant le métal au bruit chantant de l'eau qui court sur la planche inclinée.

Les noirs et les Indiens s'occupaient de la cuisine et des aménagements du camp. On installa des carbets pour dormir. On débroussa. Et quelques semaines après, des cultures vivrières étaient en pleine croissance. La forêt fournissait le gibier et les fruits. On avait planté de l'igname, de la patate douce et du manioc.

Trois pirogues repartirent jusqu'à Miranda pour y charger des conserves et des galettes de cassave, de la farine et du tafia.

Van Gorsen et Laurent veillaient à la santé de la troupe. La pharmacie était abondante et bien fournie en médicaments variés.

Malgré des procédés rudimentaires, l'expédition réussit et les prospections donnèrent à « Wilhelmina », nom choisi du placer, des résultats inespérés. Le sol payait, selon l'expression favorite des chercheurs d'or.

Après six mois, il fut décidé que l'on ramènerait à Paramaribo les résultats de cette première mission. Avant le départ, en présence de Van Gorsen, on fit les parts et chacun avait la responsabilité entière de son gain.

On savait où se trouvaient les poches quartzeuses les plus riches, les terrains alluvionnaires les plus lourds, ceux qui rendaient le mieux et vite. Il fallait hardiment amener à pied d'œuvre une machinerie pratique, con-



casseuses et laveuses, offrant le maximum de métal.

Le voyage de retour sembla moins pénible.

Laurent que les mois de forêt avaient bruni et, semblait-il, durci, que le travail rude avait fait plus fort, gardait pour sa part augmentée de pourcentages sur les prospections et découvertes personnelles au placer, plus de dix mille francs.

Le rapport de Van Gorsen fut des plus élogieux.

A Paramaribo, le forçat d'hier pouvait croire au retour à la vie normale.

#### LA BÊTE ERRANTE

La société Tornera apprit avec joie le résultat de la première mission.

Van Gorsen et Laurent furent consultés, et au cours d'une réunion, il fut décidé que l'on allait former la Société des Mines d'or du Surinam, au capital de six millions, dont le quart serait immédiatement versé.

On fit d'abord appel aux riches planteurs, aux propriétaires de vastes concessions de

cacaoyers et de caféiers, aux deux gros sucriers de la colonie et le premier argent ainsi recueilli devait servir à la constitution d'un matériel d'exploitation. On avait tout prévu : machines spéciales, campements complets, pirogues plus nombreuses, vivres pour un long séjour, hydravions qui pourraient se poser sur le fleuve à des relais prévus à l'avance, et iraient chercher le produit des travaux en cours lorsque l'organisation serait prête.

Un double service mensuel d'appareils à coques métalliques établirait une liaison entre la base de Paramaribo et le placer Wilhelmina.

L'avantage apparaissait nettement. Les hommes des chantiers recevraient après le premier séjour, des vivres frais, des outils, des secours médicaux moins rudimentaires et en même temps l'avion rapporterait au comptoir central la vendange d'or, chaque quinzaine. Il fallait donc prévoir des terrains d'atterrissage, hangar au placer et à Paramaribo, ateliers de réparation, appareils de rechange et une équipe éprouvée de mécaniciens et de pilotes que l'on retiendrait à la colonie par de beaux appointements et des contrats assez longs.

Il fallait, de toute évidence, que la Société s'imposât de très lourds sacrifices, mais nul n'ignorait que l'appât de l'or était suffisant pour qu'on n'eût point à lésiner sur les direc-



tives et les avances nécessaires au succès de l'entreprise.

Quand retournerait-on à Wilhelmina?

Les prévisions les plus optimistes fixaient huit à dix mois pour l'achat des machineries, des avions et leur transport à Paramaribo. Une troupe pourrait partir plus tôt, dans six mois à peu près, pour préparer le placer, agrandir le débroussage, aménager les premières conditions d'existence et de travail. Une seconde expédition suivrait, trois ou quatre mois après, avec les machines démontées qui seraient installées à pied d'œuvre.

Le personnel engagé toucherait une solde d'attente suffisante.

Tout le monde était d'accord.

Laurent se promettait de recommencer l'expérience au cours de deux nouvelles missions. Si ses calculs étaient exacts, il n'aurait pas moins de cent mille francs net, sa vie payée après deux années...

Et dans son esprit, tout un beau rêve, son projet de revivre son douloureux amour et de le conquérir à nouveau se précisait peu à peu.

Avoir la liberté, être assez riche pour créer de ses mains une existence meilleure, n'était-ce pas le but de ses efforts, des fatigues supportées, des heures dures vécues dans la fièvre et en des pays meurtriers?

Or, un soir qu'il songeait à ce bonheur, une

voix de la rue monta jusqu'au balcon de la maison coloniale qu'il habitait, et où il cherchait, sous ce climat de fournaise, le semblant de fraîcheur de la nuit.

C'était un appel?... « Matelot... Matelot ! »  
Laurent tressaillit.

Depuis un mois qu'il était employé à la Direction de la Maison Tornera, jamais il n'avait rencontré aucun bagnard. Sa barbe soignée, la correction du costume, le « blanc » impeccable, les yeux cachés par les lunettes noires, on n'aurait pas reconnu le 13.904, dit « Matelot ».

Mais des rôdeurs, la lie du port, prêts à toutes les besognes, avaient éventé l'étranger. On savait que les Tornera frères possédaient un placer dans le Haut-Surinam, et que des hommes décidés avaient réussi dans leurs prospections.

L'un de ces hommes était un Français.

Il n'en fallait pas plus pour que les évadés cherchassent à le connaître dans l'espoir de lui soutirer de l'argent ou de se faire embaucher comme domestique.

C'est ainsi que Bernard, dit « La Ficelle », prit soin d'épier le nommé Martin Lauvernier. Au premier coup d'œil, il l'avait reconnu, à sa démarche, à ses gestes. Et ce soir, sous sa maison dont les fenêtres donnaient sur le



port, il l'avait appelé, se servant du « chaffre » du bagne.

Tout d'abord, Laurent ne répondit pas. Puis il réfléchit qu'il valait mieux s'expliquer avec « La Ficelle » qui, peut-être, ne cherchait pas à le dénoncer, et qu'il pouvait, à son tour, tenir par quelques subsides.

— Monte, Bernard !

La Ficelle, hâve, les yeux luisants d'ivresse, avait, dès les premiers mots, une attitude insolente.

— Bonjour, fit Laurent. Qui t'a dit que j'étais ici ?

— Mon petit doigt, ricana l'autre ! Ah ! monsieur a réussi.

— Par mon travail ! Et après ! que veux-tu ?

— Oh ! pas de nerfs, Matelot ! Tu me retrouves comme tu m'as laissé. Toujours aussi perdu qu'avant. Y a pas moyen de se refaire. Tu es repéré. On a juré de prendre notre part de ce que tu as.

— Votre part ?

— Ben ! quoi ! Bien sûr ! Et la fraternité du grand « Collège ». Il ne faudrait pas l'oublier, Monsieur Martin Lauvernier. Pour nous, tu es un popote en rupture de Maroni. Comme on se retrouve ! Alors, dans le secret, avec nous, au Club des Evadés, sinon, on ira parler

au curieux, on apprendra à Mornera les surnom et numéro de son premier employé.

— Tais-toi, la Ficelle.

— Si je veux ! Ça te gêne donc ? Alors, du « fric », mon garçon. Je suis une vieille canaille. C'est entendu. Mais du « pèze », et Bernard, dit « la Ficelle », fera taire les babilards à la condition que le silence sera réglé comme du bon travail !... Alors, ce sera combien, pour les dix copains ?

Immuable, les bras croisés, solide sur ses jambes, ses forces ramassées, Laurent semblait contenir avec peine la colère qui grondait en lui.

— Tu feras ton prix. Voilà d'abord dix florins. Reviens dans deux jours. Et chaque semaine, je te remettrai la paye. J'ai compris.

— Je le savais bien ! Il y a toujours moyen de s'entendre.

— Certainement, mais tu aurais pu me demander de vous aider sur un autre ton.

— C'est la manière ici. Nous avons été trompés par d'autres gaillards que toi. Alors, on a adopté le coup dur quand on repérait un ancien « popote » au sac ! Tu en as, nous en voulons. Si j'avais été humble, si j'avais mendié, je ne suis pas sûr que tu te serais exécuté. Alors...

— Tu te trompes.



— Alors, je le regrette : Ah ! mon pauvre vieux ! Tu n'as rien à boire ?

Laurent versa coup sur coup deux larges rasades de whisky à Bernard. Avant de quitter le « Matelot », il lui dit :

— Il serait prudent que l'on ne me vît pas souvent chez toi.

— C'est mon avis.

— Alors, voilà : On va faire le compte. Donne-moi vingt florins de plus. Je me charge des camarades. Je ne viendrai te voir que dans huit jours, et nous fixerons alors ton apport aux vieux compagnons ! Ça te va ?

— Oui !

Et la Ficelle encaissa la prime supplémentaire.

Laurent le vit disparaître dans la nuit. L'homme, assommé d'alcool, titubait, cependant que dans la maison silencieuse, le placé-rien, Martin Lauvernier, la tête dans ses mains, écroulé devant la table, sanglotait !

Le lendemain, il demanda à partir pour le Mexique afin de faire des achats et de surveiller les livraisons. Une goélette affrétée par les frères Tornera quittait le port à destination de La Guaira. Laurent avait fait couper sa barbe, prétextant une gêne croissante à cause de la chaleur.

Alors que le navire, toutes voiles dehors, s'inclinait mollement sur les flots, Laurent

emplissait ses yeux du spectacle du port. Paramaribo, Surinam ! Pays troublant ! Le reverrait-il jamais ? Ce départ était une fuite, car il savait bien qu'il serait toujours à la merci des bagnards évadés.

Quand la Ficelle viendrait chercher le prix de son silence, il apprendrait le départ brusque et révélerait la véritable identité du placérien...

Que lui importait à présent ! Un peu plus tôt, un peu plus tard ! Il partait vers une nouvelle existence. Il avait sur lui, liquide, en billets et en or, tout ce qu'il possédait et qu'il avait retiré de la Banque.

Il gagnerait Mexico.

Il y connaissait, au delà des riantes vallées qui entourent la ville, des gisements métallifères. Il s'engagerait comme prospecteur.

Il y resterait quelques mois. S'il était découvert, il irait plus loin. Mais il fuirait le cauchemar, l'enfer du bagne, où il serait de nouveau jeté s'il bravait l'envie et la colère des évadés de Paramaribo.

Comment n'avait-il pas pensé à cette impossibilité de résider dans le pays de Surinam, hanté par les hommes de « là-bas » !

Allons ! le destin nouveau était la vérité et la sagesse. Ce départ le libérait à jamais...

Il regardait, penché à l'arrière du navire, se dérouler le panorama.

Les longs quais bordés de maisons peintes,



bois et briques, rappelaient les faubourgs d'Amsterdam, les bassins de radoub de Rotterdam, les anses lointaines, les plages où la vague déferle, toute la Hollande commerciale, fière des possessions d'outre-mer, qui font sa fortune et sa gloire. Il se rappelait son étonnement, au retour du placer, et retrouvant les rues bien tracées, plantées de hauts arbres, les maisons alignées et propres, égayées çà et là de couleurs vives.

Et il apercevait, là-bas, à l'extrémité, les cases basses des noirs, les maisons fragiles des Javanais, le quartier des Hindous et, plus loin encore, la masse noire et confuse des bouges où les anciens condamnés se cachent et où ils devaient à cette heure s'enivrer encore avec l'argent qu'il avait donné à Bernard !...

#### LE NAUFRAGE

Laurent regardait s'éloigner les côtes basses de Paramaribo avec une joie secrète à laquelle se mêlait, aussi, un peu d'angoisse.

C'est là qu'il était venu, cherchant asile, là qu'il avait pu, en une année, reprendre conscience de son individualité.

Il se rappelait l'effort donné, le travail ardu,

la libération qu'apporte l'or... Et tout à coup, le mauvais visage retrouvé, le bagnard pour lequel il n'est point de relèvement possible et qui n'obéit qu'à ses bas instincts.

Et malgré lui, Laurent sentait en son cœur se glisser le doute...

Était-il vrai que la route nouvelle s'ouvrait devant lui?

Le vaisseau qui l'emportait cinglait-il vers des terres ardentes où l'homme volontaire et assoiffé de liberté, taille sa part de bonheur ou de fortune sans craindre la mauvaise chance ou la haine d'autrui?

Peu à peu, les côtes disparurent.

Et tout à coup, à l'Ouest, le ciel se couvrit.

Le vieux marin qu'il était ne s'y trompait pas.

Il fallait changer de route.

Ce n'était pas l'orage, mais la fin d'une tornade comme il est fréquent d'en rencontrer dans la mer des Antilles, sous le ciel des tropiques et dont la violence est telle que l'on ne compte pas les désastres semés sur le passage du vent furieux.

En quelques minutes, le ciel fut noir. Les remous de l'air heurtaient les nuages en boule, les uns contre les autres. C'était un changement constant de couleur et de forme, et, au centre, traînant sur la mer démontée, une



longue pointe grise et rousse plongeant dans les flots.

Laurent s'entretint avec le capitaine quelques minutes.

Ce dernier qui connaissait parfaitement son métier avait fait carguer la voile. La goélette secouée, suspendue à la crête des vagues ou précipitée aux abîmes, semblait disparaître à chaque instant. Il fallait manœuvrer, fuir la tempête. Et pour cela, un seul moyen, gagner le large où passent les grands courants et se laisser porter...

La tornade approchait... La goélette fuyait devant elle, activée par la machinerie de secours, mais bientôt le danger apparut inévitable. Sans qu'on pût assurer la direction, le navire fut renversé comme une simple barque. Les passagers s'entassèrent dans les canots, l'équipage fit preuve de courage et d'abnégation, mais brusquement tout secours fut inutile.

La goélette, les mâts brisés, la coque retournée, coulait à pic. Ça et là quelques épaves, les canots de sauvetage auxquels s'agrippaient des malheureux, des hommes qui s'épuisaient à vouloir tenir sur les vagues furieuses.

Laurent qui s'était muni de la ceinture de liège put atteindre un capot de cale qui flottait et s'y étendit comme sur un radeau.

Autour de lui, tout avait disparu. Il n'apercevait que les hautes vagues.

Une pluie torrentielle tombait, formant un rideau qui interceptait la vue, pareil à une buée de vapeur. Laurent n'avait sur lui qu'une veste de toile contenant un portefeuille maigrement garni, un pantalon et des chaussures légères.

Il s'assura que sa ceinture de sauvetage tenait bien et se fixa sur l'épave, se laissant porter par le courant qu'il sentait, très fort, le tirer vers la côte.

Il y aborda parmi des hautes herbes et les palétuviers emmêlés, après combien d'heures !

Exténué, il gagna la forêt.

Il s'orienta... marcha deux jours et deux nuits, et arriva exténué, perclus, aux faubourgs de Paramaribo.

Que faire ?

Où irait-il ?

Chez Tornera ?... A quoi bon !

Il serait de nouveau en butte aux chantages des anciens compagnons du bagne... Il fallait ruser et se cacher.

Et logiquement, Laurent en déduisit qu'il ne pouvait se cacher que dans Saramaccas-trasse, au delà des maisons paisibles des bons Hollandais, au delà des cases des noirs et des Indiens où gronde la révolte, chez les bagnards évadés eux-mêmes. Il savait que hors la geôle



les hommes perdus savent s'entr'aider, à la condition que le camarade qui vient à eux soit misérable et aussi vil qu'eux. Eh bien ! Laurent saurait porter le masque ! Il connaissait parmi les abris sordides du quartier hindou une maison où logeait une vieille Chinoise réputée pour ses pratiques de sorcellerie.

Elle vendait en fraude de l'alcool et avait installé une fumerie d'opium.

La police le savait mais fermait les yeux, car la société hollandaise et des capitaines de navires ne dédaignaient pas la drogue, et s'encanaillaient volontiers aux soirs d'ivresse, cependant que la hideuse Chinoise, accroupie autour d'un brasier, chantait des mélopées incompréhensibles et de temps en temps, par un sifflement alterné, charmaient des serpents, à l'étonnement et à la frayeur de tous.

Laurent se terra dans une cacaoyère où il ne rencontra que des Javanais qui, le soir venu, rentraient sous leurs paillotes, et attendit que la nuit fût tout à fait descendue sur la ville. Il fit l'inventaire de ce qu'il avait sur lui. Il trouva trois cents florins en billets et menue monnaie, un mouchoir et un couteau. Il était nu-tête et s'était abrité du soleil, après le passage de la tornade, avec des feuillages.

Il passa devant un bar auquel était attenante une boutique. Il entra, mangea du jambon fumé et des ignames, but, se reconforta, s'en-

tretint avec le tenancier discret qui ne le trouva pas suspect, et acheta des menus objets, indispensables, un casque, des lunettes, qu'il trouva là, vendus sans doute par des matelots en bordée. Il quitta le marchand auquel il abandonna ses loques, après les avoir remplacées par une tenue coloniale quelconque.

Quand il arriva devant la maison de la Chinoise, il s'arrêta pour regarder alentour. Personne ! De l'intérieur venaient quelques bruits de conversations à voix basse et le chant mystérieux de la sorcière. Il demanda à boire. La Chinoise s'approcha, le toisa et, en anglais, lui demanda d'où il venait.

— D'un bateau qui est arrivé après midi.

— Tu fumes ?

— Non ! J'attendrai le matin pour te consulter sur le sort. J'ai soif.

La Chinoise le fit servir.

Mais des coups violents branlèrent la porte.

La police faisait exceptionnellement, et par zèle intempestif, une descente chez la vieille, qui ouvrit et se confondit en excuses devant les représentants de l'ordre.

Laurent avait compris le danger. Il éteignit d'un geste la lampe placée au centre de la pièce et par l'escalier, agile comme un mousse parmi les agrès, gagna la toiture sur laquelle il se coucha, en obstruant la trappe. Les policiers donnèrent la lumière, vérifièrent les iden-



tités, cueillirent deux marins ivres, injurièrent copieusement la Chinoise, non sans avoir vidé quelques verres de whisky, et partirent en menaçant de mettre le feu à la case.

Peu après, Laurent descendit de son perchoir et gagna le large.

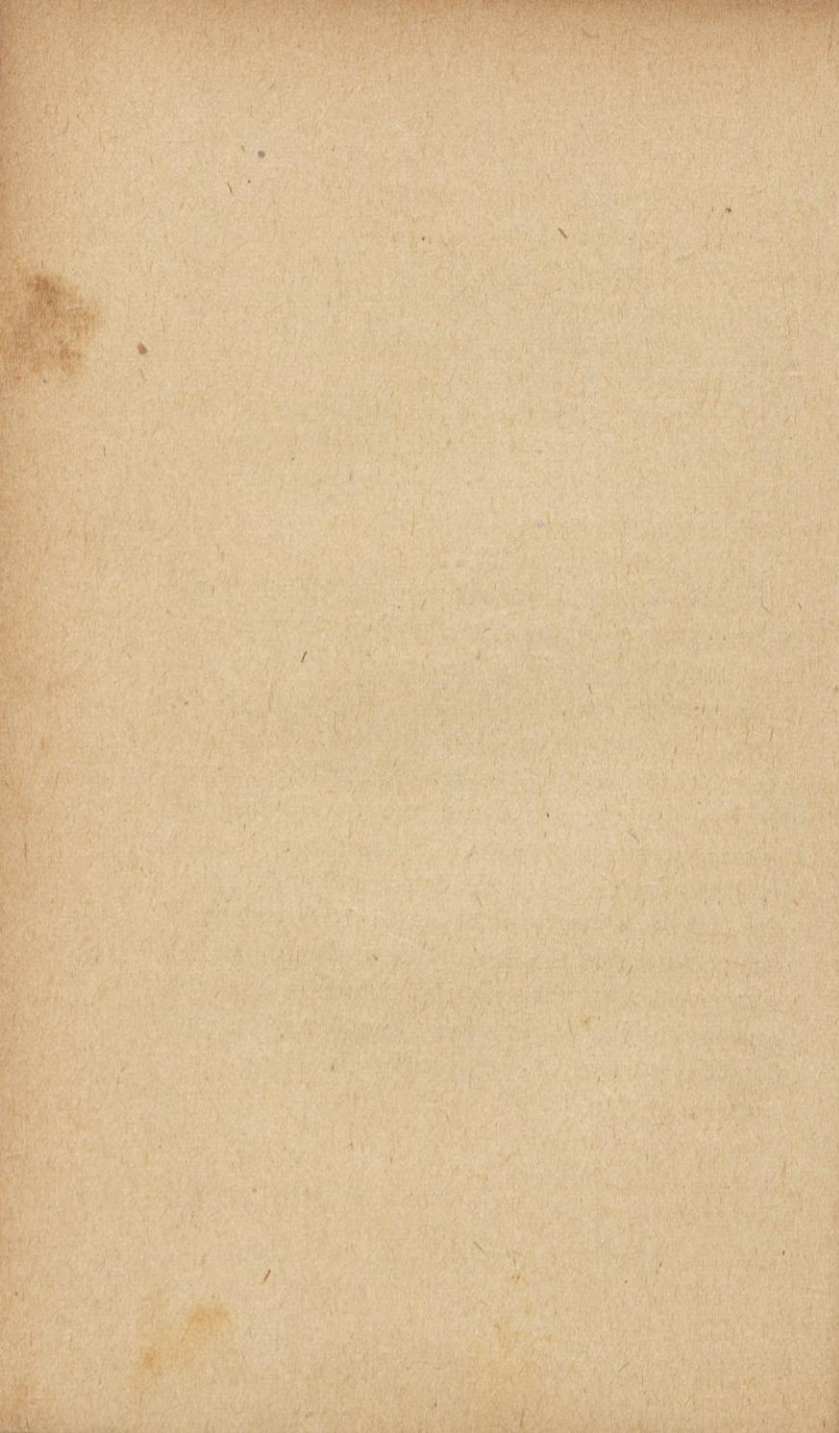
En arrivant au fleuve, dans le silence inquiétant de la nuit où, toujours, rôdent bêtes et gens traqués, il aperçut, couché à terre, face au sol, un homme qu'il palpa.

L'inconnu était mort.

La lune qui le baignait de sa lumière, révéla un homme de la marine. Sa vareuse portait deux boutons dorés et un galon. Laurent put comprendre que l'individu, saoul, avait été frappé de congestion. Il le fouilla.

Il portait comme papiers d'identité, un permis de résidence en Amérique aux Etats-Unis, et un passeport au nom de Peter Dawson, maître d'équipage, né à Boston, en 1882, célibataire. Dans la poche extérieure se trouvaient un browning de fort calibre et deux chargeurs.

Laurent s'empara de ces objets, cacha précieusement les papiers du mort dans son portefeuille et s'enfuit, regagnant la forêt sans tourner la tête.





## TROISIEME PARTIE

### CE QUI SE PASSAIT A PARIS

Pierre Bergemont avait été cueilli dans une maison de jeu par la brigade spéciale qui, depuis longtemps le surveillait. Il était allumeur et affilié à une bande de gredins qui se chargeait de drainer les clients amenés dans les boîtes où l'on pratiquait le baccara, le chemin de fer et le banco, selon des règles spéciales.

L'homme en était là !

Pour donner le change, il gardait vaguement un emploi de démarcheur dans une maison d'exportation. Mais le soir venu, il reprenait son poste autour du tapis vert et opérait pour le compte des cercles qu'ouvraient, grâce à des tolérances ou des compromissions que rien n'explique, des individus tarés et expulsés de tous les casinos réguliers.

Déjà, deux fois, Pierre avait été inquiété par la police et il semblait bien qu'un jour

ou l'autre il serait pris et ne pourrait glisser aussi facilement à travers les mailles du filet.

Mais, toujours besogneux, sans scrupules, dominé par les passions du jeu et la débauche, il retombait à son enfer et rien ne pouvait l'en sortir.

Cependant ce dernier coup du Tavar's Club le laissait anéanti.

Il fut gardé à la disposition de la police et ne rentra pas chez lui, dans un pauvre petit logement de Vaugirard où le ménage s'était réfugié, car il ne restait plus rien des économies et de l'héritage de la tante si lâchement assassinée.

Jacqueline, elle, soupçonnait le mystère entourant le crime. Elle pensait qu'un autre drame s'était déroulé, mais comment préciser, comment savoir ? Et elle avait, en même temps, une frayeur instinctive d'apprendre de redoutables secrets.

Son enfant était mort, emporté par une fièvre cérébrale. Jacqueline restait seule avec un mari brutal, toujours en quête de besognes sur lesquelles elle n'était jamais fixée.

Dans ce malheur, un autre enfant naquit, fleur chétive qu'elle choyait, qu'elle entourait de soins, aidée strictement par sa famille qui avait interdit la porte de la maison au mari indigne et dévoyé.

Pierre s'accommodait d'ailleurs fort bien de



cet état de choses. Que lui importait ! La femme ne coûtait pas cher d'entretien ; quant à l'enfant il s'en amusait comme d'une poupée ou d'un bibelot, mais n'avait pas la fibre paternelle. Aussi s'était-il déchargé de tout souci à ce sujet.

Ce soir, dans le logis de Vaugirard, Jacqueline attendit vainement son retour.

Pierre prétendait s'éloigner pour affaires.

Sa femme, résignée, feignait de le croire.

Mais, en allant le lendemain matin acheter des provisions, elle fut interpellée par le concierge, qui, sur un ton de confiance, lui révéla qu'un agent de la sûreté était venu prendre des renseignements sur le ménage Bergemont.

Jacqueline n'en écouta pas davantage.

Elle était fixée.

Un nouveau malheur la menaçait.

Elle avait, malgré les objurgations de sa famille, refusé de demander le divorce ou même de se séparer de l'homme qu'elle avait voulu pour mari.

Tel qu'il était, tel elle le garderait.

Coupable de n'avoir écouté personne, lors de ses fiançailles, elle restait auprès de l'homme qu'elle savait indigne, non par amour car il y avait longtemps que le roman était clos, mais par devoir pour l'enfant et, aussi, par fierté.

.....

Pierre Bergemont avait été gardé et mis sous mandat de dépôt, à la disposition d'un juge, pour complicité dans une affaire de jeux, qui défraya la chronique, six mois plus tôt.

Tous les aigrefins avaient pu fuir. La police avait reçu là un coup assez dur. Elle tenait le bonhomme qui pouvait la renseigner, alors que dans la déplorable affaire manquée, il avait pu filer sans laisser de plumes, et jouer l'innocence, au point d'être remis en liberté immédiatement.

Aujourd'hui, on avait ce qu'il fallait pour le « cuisiner ».

Avant que le juge ne l'interrogeât, Pierre Bergemont fut appelé par le chef de la Sûreté, un fonctionnaire éprouvé, intelligent, doué d'un sens pratique et d'une psychologie remarquables.

Dès les premiers mots, Pierre comprit le parti qu'il pouvait tirer, le seul, de sa déplorable situation.

On lui promit la liberté à la condition qu'il se « mît à table », c'est-à-dire qu'il « donnât » les autres, ceux qui étaient arrêtés en même temps que lui, et ceux qui couraient encore.

L'homme déchu accepta le marché.

Il raconta. Il raconta si bien, avec une telle



verve, une facilité d'expression si rare pour un délinquant à bout d'expédients, une logique si nette, que le directeur de la Sûreté, qui avait demandé à le voir, après le premier rapport de son subordonné à la brigade des jeux, parla comme il le fallait à Pierre.

Celui-ci avait envisagé la situation qu'on lui laissait espérer. Il resterait pendant un an sous la surveillance de la police, mais libre, et il ne tenait qu'à lui de changer d'existence. Un jour ? Qui sait ? Il y avait des exemples, il pouvait se racheter...

Pierre accepta tout ce qu'on lui proposait. Il ne voyait qu'une chose : il échappait aux griffes de la justice. Mieux encore, il devenait un indicateur précieux.

Qu'avait-on retenu contre lui ? Une complaisance trop grande à faciliter la chance dans les cercles ! Tous les joueurs décaqués en sont là. Alors ? Pourquoi aurait-il des scrupules ?

Pierre Bergemont devint ainsi policier.

L'affaire n'alla pas aussi vite qu'il l'eût souhaité, mais il avait, pour chefs, des limiers auxquels on ne joue pas la comédie sans qu'un jour ou l'autre les protagonistes ne tombent dans le piège.

Pierre était de taille à accepter la lutte. Ses collègues qui feignaient de ne pas le connaître en dehors des rencontres inévitables chez le directeur, jugèrent bientôt qu'ils avaient devant

eux un maître homme. De fait, il travaillait avec une passion qui, chaque jour, grandissait. Le criminel d'hier agissait avec une précision, une prudence devant lesquelles ses chefs restaient sans paroles, car elles déjouaient les plans classiques de la police secrète.

Il apportait une sorte de sadisme à l'accomplissement des besognes les plus difficiles. Il était heureux de pourchasser les créatures qu'il savait traquées depuis longtemps.

Trois fois, il reçut du grand maître de la rue des Saussaies, des félicitations et aussi des récompenses.

Il devint, en dix-huit mois, un collaborateur brillant et l'on conclut en haut lieu que les fautes passées de Pierre Bergemont étaient des erreurs regrettables, rachetées par une conduite exemplaire.

Jusque là, rien de certain n'avait été décidé à son sujet.

Il gagna le galon attendu à la suite d'une enquête dans les pénitenciers d'Afrique et au dépôt des forçats de l'île de Ré, qui stupéfia les uns et les autres.

Le directeur de la Sûreté convoqua Pierre chez le ministre de la Justice, et ce dernier en le félicitant, lui annonça que, par décret signé le matin même, il était adjoint au service d'inspection des prisons, tant en France



que dans les colonies, et qu'il serait plus spécialement chargé des missions lointaines.

C'était le nouvel avatar de cet homme qui n'avait jamais obéi qu'à ses instincts.

Le criminel devenait policier. Et quel policier !

Et au souvenir de Vidocq, Pierre avait un sourire ambigu et cruel.

#### JACQUELINE

La femme de Pierre avait appris, non sans surprise, sa nouvelle situation.

Mais rien n'était changé dans la vie intime.

Indifférent à tout ce qui n'était pas son métier, n'aimant plus sa femme, Pierre subvenait aux besoins du ménage pour une part si faible que les beaux-parents jugèrent d'intervenir. Il y eut une scène violente à la suite de laquelle une séparation fut jugée nécessaire.

Jacqueline garderait l'appartement de Vaugirard et Pierre irait où bon lui semblerait.

Il n'en demandait pas davantage.

Il se réservait le droit de venir voir son enfant et Jacqueline, le cœur déchiré, n'eut pas la force de retenir celui qu'elle avait pourtant choisi !

Elle n'osait espérer qu'il s'amenderait un

jour, lorsque, parvenu à un poste plus important, il serait contraint à des obligations inévitables, et qui sait ?... Peut-être il changerait...

Espoir de femme ! Besoin formel de consolation et de bonheur ! Rêve lointain caressé même dans la détresse de l'âme parce que la vie est un perpétuel mirage et que les pires réalités ne détruisent pas l'illusion !

Jacqueline était toujours belle et son charme affiné par une vie intérieure qui, chez elle, s'était développée au cours de tant de misères et de tristesses déconcertantes, se répandait autour de son être comme un parfum de fleur cachée.

Jamais elle n'avait cherché une consolation dans l'aventure ou la curiosité d'un autre amour quoique l'occasion ne manquât pas à la jeune femme.

Elle se gardait pour elle-même, sans afféterie ni hauteur, mais simplement parce que ses souvenirs étaient trop lourds déjà et parce que la mort de son premier enfant, l'existence difficile du second, accaparaient son esprit et son cœur et la gardaient à jamais contre des expériences redoutables.

Cependant, elle n'aimait plus Pierre.

Elle ne souhaitait que retrouver l'aimable compagnon qu'il avait été quelquefois, jadis... Le reste !... Peu lui importait !



Jacqueline et Pierre ne parlaient presque jamais de Laurent. Le forçat était à sa chaîne ! Mort pour le monde. Il avait envoyé quelques lettres au début lors de son arrivée en Guyane.

Un an après, elles étaient plus rares.

Laurent avait compris qu'on l'oubliait.

Depuis deux ans, plus rien. Pierre affectait de ne pas écrire au directeur du pénitencier. Il savait que toute intervention à son sujet était inutile, le crime, encore trop récent, ne permettant pas de mesure de grâce ou de réduction de peine.

Et puis, à quoi bon ! Pierre avait une dette à acquitter envers son frère. Et quelle dette !

Il lui paraissait scabreux de s'occuper de lui. Il connaissait, par ouï-dire, les rapports de la colonie, la mentalité qu'acquièrent les hommes du bagne... Pierre aurait-il résisté, échappé à la sinistre emprise ? Il en doutait. S'il proclamait son innocence on ne le croirait pas. Laurent continuait-il d'accepter le sort ? Peu importe ! Il était gardé ! Le silence était la meilleure des solutions.

Il avait cherché vainement à persuader Jacqueline de cette fausse vérité forgée par lui.

Et, poussé par une curiosité malade, comme les assassins reviennent au lieu de leur crime, Pierre voulut un jour savoir. Un collègue chercha pour lui dans les archives des services pénitentiaires au ministère des Colo-

nies, et il apprit que le condamné Bergemont s'était évadé.

Il avait disparu depuis trois ans.

Pierre avisa Jacqueline en ajoutant comme commentaire odieux :

« Laisse-le courir le monde ! Il se débrouillera ! En tout cas, il ne cherchera ni à nous revoir, ni à revenir en France. Les évadés sont toujours repris. »

Jacqueline vivait, depuis, avec la hantise du malheureux, parti dans l'inconnu.

Combien de fois, en relisant la lettre de Laurent, n'avait-elle pas eu le désir de briser le cachet du pli scellé... Mais le forçat avait demandé le respect de ce frêle papier, sous le serment.

Un enfant était mort. Jacqueline, angoissée, avait toujours renoncé à connaître le secret qui, certainement, était là. Superstitieuse, elle ne voulait pas augmenter le nombre de ses malheurs.

Un vague pressentiment, l'avertissait qu'un jour, elle saurait, libérée enfin du secret qui l'oppressait...

.....

Mais une vie nouvelle commençait pour elle. Elle était seule avec son enfant dont la santé lui causait des inquiétudes, et elle savait que



ce petit, chéri par toutes ses tendresses brisées, demeurait son espoir et sa raison d'être.

Pierre, qui revenait de temps en temps s'enquérir de sa santé, affectait une correction exagérée vis-à-vis d'elle.

Jacqueline le regardait, à ces moments, comme un inconscient et non en ennemi. Elle pardonnait, se faisait indulgente, cherchait des excuses pour celui qu'elle avait aimé...

Le souvenir de Laurent s'imposait à son esprit.

C'était le fantôme mystérieux qui rôdait autour de sa maison et de son cœur. Il l'avait aimée, lui, et de quel amour résigné et douloureux. Et s'il se présentait à elle, un jour, s'il frappait à la porte, comment l'accueillerait-elle ?

Elle avait tant souffert, connu tant d'outrages et de hontes qu'elle n'oserait lui offrir à son retour un cœur dévasté. Et puis, elle avait bafoué cet amour lointain déjà dans sa mémoire. Qui sait si le temps, la peine du bagnard, la misère morale et physique n'avaient pas abattu Laurent, ne l'avaient pas à jamais guéri d'une passion que rien ne justifiait plus.

D'ailleurs, il avait tué ! c'était un criminel !

Un criminel ? lui ?

Oui, les faits étaient là, son aveu même. Mais Jacqueline l'absolvait en son âme. Une autre folie, le jeu, avait emporté Laurent. Il

ne croyait pas tuer... Alors... Il avait eu le temps d'oublier et de se repentir... Il était sans doute révolté et haineux, après l'avoir tant aimée...

Mais tout était étrange. Ce qu'elle donnait comme raisons de son inquiétude tombait devant la réalité décevante. Laurent, évadé du bagne de Saint-Laurent-du-Maroni, vivait en quelque pays, ignoré de tous, sous un faux nom ? il se cachait.

Demain ne reviendrait-il pas ?

Elle avait écrit une dernière lettre peu avant son évasion (une confrontation de date lui en donnait l'assurance), dans laquelle elle l'exhortait au courage, à la patience et lui laissait entendre qu'elle avait depuis longtemps pardonné la faute commise.

Ce soir de silence et de peine, Jacqueline dévidait l'écheveau de ses souvenirs et de ses pensées, tout en berçant son cher petit...

Et des larmes douces roulaient sur ses joues.

#### L'HOMME DE TOUTES LES BESOGNES

Pierre avait brillamment réussi.

Aucun travail ne le rebutait.

De même qu'il apportait jadis une passion



à faire le mal, à assouvir ses désirs et laisser aller ses instincts librement, il se plongeait avec joie dans les milieux du crime et de la pègre internationale.

Il devint rapidement un partenaire redoutable.

Adroit, dissimulé, jouant à merveille son rôle, car il suivait sa nature et ce dédoublement de l'individu le servait, en trois années il avait marqué sa place dans les services les plus délicats, brigade des jeux, renseignements, deuxième bureau, espionnage, trafic d'or, traite des blanches, escroqueries organisées par des bandes toujours sur la défensive.

Il recherchait les affaires périlleuses. Il éprouvait une joie profonde à suivre une piste, déjouer les plans de ses adversaires, les traquer, les prendre au filet, les abattre d'un coup de browning.

Le fait s'était produit déjà. Et Pierre avait tué, exécuté sans regrets la proie choisie que plaçait devant lui l'aventure tragique de sa vie nouvelle.

..

Vers cette époque, une révolte eut lieu au pénitencier de Guyane, à Saint-Laurent-du-Maroni.

Le gouverneur de notre vieille colonie câbla d'abord au ministre un résumé succinct des événements, puis écrivit ensuite un long rapport dans lequel il sollicitait la collaboration d'un homme hardi, pouvant exercer en quelques mois une surveillance discrète dans les camps en voilant son rôle. Un séjour de trois mois au bagne de Saint-Laurent, tant aux travaux forcés qu'à la relégation, suffirait à cet agent secret. Une place de tout repos lui était réservée, afin de donner le change à tous, chez un conseiller général établi commerçant et fournisseur du pénitencier.

Il y eut une conférence entre la haute administration de la Justice, la Sûreté générale, les Inspecteurs coloniaux et le Ministre intéressé.

Pierre n'avait pas l'estime personnelle de ses chefs. On le redoutait. On le savait fort et habile. On lui donnait les missions périlleuses réclamant une subtilité qui n'allait pas toujours sans danger pour lui.

On le chargea de la besogne souhaitée par le gouverneur de la Guyane et son départ fut fixé au mois de juillet.

Il était de retour depuis un mois des camps africains, où il avait découvert un centre d'espionnage allemand parfaitement établi par des anciens officiers et intellectuels allemands qui s'étaient engagés dans la Légion étrangère et avaient pu former des créatures prêtes à tout



parmi les joyeux, les travaux publics et les bataillons disciplinaires.

Il s'en était fallu d'un mois que le soulèvement général ne se produisît et les conséquences en eussent été regrettables à tous les points de vue.

Pierre toucha, sous forme de gratification, une assez forte prime et pendant un congé de deux semaines, mena la vie qu'il adorait, la fête, la basse débauche et le jeu. Il reparut dans des tripots où jamais la police n'était descendue, comme client, et non comme inspecteur. Il perdit, tricha, vola au jeu, joua du couteau comme un apache. Et, un jour que la force publique fut réclamée, il le prit de haut avec ses collègues ébahis croyant à une comédie bien jouée du « chef » qui devait être en service.

Les tenanciers du bouge furent relâchés après une brève enquête, vite arrêtée par Pierre, et ce dernier, ayant savouré quelques jours de vice se ressaisit. Il esquissa un plan de campagne, penché sur les cartes, les documents et les rapports d'archives, en vue de sa prochaine mission en Guyane.

Il s'embarqua à Saint-Nazaire par un beau soir, et, penché sur le bastingage, il savourait son triomphe ; ce départ pour le bagne où son frère avait expié pour lui et qu'il était certain de ne pas rencontrer là-bas.

Il avait oublié le sacrifice de jadis.

Il assimilait Laurent à la tourbe qu'il connaissait. Et il savait qu'il faut toujours craindre les retours de flamme, les révoltes lentement accumulées.

Son frère avait disparu.

Il était sans doute mort en évasion.

Combien étaient rares celles de ces expéditions qui réussissaient. A moins qu'il ne vécût quelque part, plus mort, plus anéanti encore, perdu sous le masque et le mystère.

Et, gaiement, l'âme apaisée, heureux de vivre, la poche bien garnie, Pierre Bergemont chargé de mission au bagne, savourait en jouisseur jamais las le radieux voyage.

#### LA VISITE DE L'ENFER

Pierre Bergemont, après les visites d'usage au gouvernement de Cayenne et avoir pris langue avec le chef de la colonie, s'embarqua sur le *Mana* et se rendit à Saint-Laurent-du-Maroni, où il entra chez MM. Fortinet frères, exportation et trafics divers, fournisseurs de l'Administration pénitentiaire.

Des frères Fortinet, il ne restait que l'aîné,



un grand gaillard desséché par le soleil, au foie malade, paludéen et alcoolique invétéré. Fils de blanc et de chabine (créole claire aux cheveux roux), il était courageux et fier de son pays, malgré la tare du bagne.

Comme il le disait lui-même : « J'ai mangé la soupe d'aouara et si je suis parti pour de longs voyages, j'ai rapporté mes os à la vieille Guyane. Ne mangez pas la soupe d'aouara, sinon vous reviendrez ici toujours. »

Conseiller général, très estimé, bon type de colonial endurci, il accueillit avec cordialité Bergemont.

Il était dans le secret.

Il savait quelle mission accomplissait cet envoyé extraordinaire de la métropole. Il tirait quelque fierté d'avoir été choisi comme homme de confiance.

Benoit Fortinet présenta Pierre au directeur du bagne, un fonctionnaire terrible et intègre, noir authentique, intelligent, mais impitoyable. Il laissa Bergemont agir comme il l'entendait. Il avait été prévenu par câble de sa visite et reçu des ordres de Cayenne.

— Vous n'apprendrez pas grand'chose que je n'aie déjà signalé, dit-il à l'inspecteur principal, qui venait de Paris.

— Je veux bien le croire.

— Soyez prudent, en tout cas, nos hommes sont si méfiants et rusés. Et ils usent les

meilleurs surveillants à force de patience. Tenez-vous sur vos gardes.

— Je le sais. Je suis déjà fixé, trancha net Pierre Bergemont.

Et l'entretien n'alla pas plus loin.

#### ARCHIVES DU BAGNE

Après trois mois de séjour, Pierre en savait assez sur le bagne et la relégation. Il en connaissait les hontes et les tares, et que toute révolte peut y être rapidement réprimée. Il suffit de garder un choix de moutons et d'indicateurs, toujours en nombre, parmi le troupeau des déchus.

Un indicateur volontaire essaiera de trahir ses compagnons de misère pour un peu de tafia, un bon de cantine ou quelque adoucissement à son sort. Il sera provocateur et vendra les uns et les autres, mentira même dans les renseignements qu'il fournira, s'il a l'espoir de sortir du rang, de gagner un poste de confiance où il évitera les rigueurs du chantier et où il aura une nourriture meilleure.

L'avilissement de l'individu est tel que tout relèvement est impossible.

Les hommes des travaux forcés méprisent



les relégués et tous, mal nourris, perclus de maladies et de vices, tremblants de fièvre, « crevards » après quelques années, poussent en même temps qu'un gémissement de souffrance résignée un appel à la haine universelle, le grand blasphème du bague français.

Pierre Bergemont fut appelé à Cayenne, au gouvernement, pour une communication urgente.

Il partit de Saint-Laurent-du-Maroni feignant d'aller en permission, comme un bon employé de commerce qu'il était aux yeux de tous.

Le gouverneur général était un homme tout rond, aux yeux gris, très intelligent, et ayant gardé, malgré les routines coloniales, un sens des réalités, des qualités d'initiative qui font si souvent défaut à ceux que la France envoie au loin pour gérer ses possessions d'outre-mer.

Il avait à son arrivée, accueilli le collaborateur occasionnel que lui envoyait la métropole avec cordialité.

Pierre Bergemont avait feint la plus grande reconnaissance pour cet accueil.

Le gouverneur, à la lecture des premières notes prises par Pierre, avait vu que l'homme était doué, savait mener sa barque et laissait entendre que tout un système économique de la colonie pouvait être envisagé à la condition que l'on supprimât le bague peu à peu, par

tranches successives, qu'il faudrait répartir de vastes ateliers où ils produiraient un travail utile, dans des conditions meilleures de séjour, dans les prisons métropolitaines augmentées d'hygiène et de surveillance.

Les travaux forcés en Guyane, c'était un leurre, une erreur, une formule périmée, la conséquence de lois mal appliquées.

Le gouverneur n'avait pas lu, sans surprise, les considérations que Pierre lui avait communiquées. Il le reçut dès son retour à Cayenne, sans le faire attendre un seul instant.

— Je vous ai fait venir, mon cher Monsieur Bergemont, pour vous demander un service nouveau, dit-il à l'inspecteur spécial.

— A vos ordres, Monsieur le gouverneur, répondit celui-ci.

— Eh bien, voici ce dont il s'agit : Nous avons reçu des plaintes des consuls et des autorités des colonies voisines au sujet des forçats évadés. Vous savez que c'est la plaie de ces pays. Il ne se passe pas de mois sans qu'un courrier nous ramène quelques-uns de ces indésirables.

— Je sais.

— Mais les faits s'aggravent de l'impudence et de l'astuce de certains qui changent de nom, se fabriquent un état civil de haute fantaisie et sont assez rusés, dès qu'ils ont quelques sous, pour former avec des camara-



des évadés de Saint-Laurent-du-Maroni, de véritables groupements, liés par une façon de franc-maçonnerie du crime, et organisent des entreprises contre les paisibles citoyens de la libre Angleterre, établis à Démarara, ou les nationaux de Wilhelmine, à Paramaribo.

« Les deux autres Guyane protestent.

« Il conviendrait d'agir discrètement et de faire une battue dans ces pays. J'ai câblé en France. Le ministre prolonge votre séjour pendant une durée indéfinie, jusqu'à complète enquête, c'est-à-dire la fin de votre mission plus délicate que celle menée par vous jusqu'ici, et dont je vous félicite.

— Vous êtes trop bon.

— Je vous rends hommage, simplement.

— Mais, pardon, Monsieur le gouverneur, ne peut-on, là-bas, par les seules forces judiciaires, polices spéciales anglaises et hollandaises, se saisir des délinquants ?

— Neuf fois sur dix, c'est l'échec !

— Pas forts, vraiment !

— Je crois que, plutôt, la différence de race, la duperie des faux papiers, toujours dûment légalisés d'ailleurs, l'assurance déconcertante des chefs de bande, qui ont acquis quelque bien, font hésiter les agents et paralysent la loi. On ne nous renvoie ici que des déchets, des hommes éreintés par l'ivrognerie et le climat, à demi-impotents, vivant de mendicité et

de rapines, abominable lie dont se débarrassent nos voisins.

— Mais les gens solides restent chez eux.

— J'en avais le pressentiment et j'en ai la preuve formelle aujourd'hui, avec les plaintes renouvelées des gouvernements étrangers.

— Vous avez bien quelques indications.

— Assez vagues. Ce sont des présomptions, des traces, des renseignements éparpillés, des aveux des rescapés de la forêt vierge, des chevaux de retour qui reviennent au « grand Collège » de Trinidad ou de Surinam.

— Ce sont des points de repère peut-être suffisants.

— Oui, mais il faut coordonner les notes, créer enfin un service nouveau et je pense que vous seul me paraissez capable...

— Vous exagérez mes modestes qualités.

— Acceptez-vous la mission ?

— Certainement, mais je ne sais pas si je réussirai.

— J'en suis sûr.

— Vous m'obligez ainsi à beaucoup de zèle. D'abord il me faudrait les listes d'évasion depuis une dizaine d'années. Inutile de rechercher plus haut. Quand on s'est sauvé du bague pendant dix ans, on ne craint plus les gendarmes.

— Eh ! Eh ! on en a repris, disparus depuis 15 ans.



— C'est l'exception ! Vous avez entre les mains des dossiers, des rapports de gardiens et de chefs de camp.

— Oui, ils sont à votre disposition.

— Parfait !

Une idée diabolique venait de passer dans l'esprit de Pierre... Il était hanté par le souvenir de son crime et par le seul témoin, Laurent, qui courait le monde... Savoir où il était !

Cœur mauvais, il n'avait aucune reconnaissance pour le malheureux. Puisque sa situation personnelle avait changé, il ne tenait pas à se rencontrer avec Laurent.

Il fallait l'éviter, à tout prix... Mais la curiosité morbide le poussait vers une destinée d'aventure.

Un employé apporta une vingtaine de volumineux paquets : les dossiers des hommes disparus...

Le gouverneur regardait Pierre feuilleter avec négligence, pour avoir un coup d'œil d'ensemble, les dossiers classés par ordre alphabétique. A B, il lut un nom : le sien.

Le gouverneur avait vu.

— Un homonyme sans doute.

— Oui, et Parisien comme moi.

Il épela le nom : Laurent Bergemont, dit « Matelot », évadé en novembre 1922.

— Déjà deux ans, dit le gouverneur, l'épo-

que à laquelle j'ai pris possession de mon poste.

Très maître de lui, Pierre feignit de sourire et ajouta :

— C'est sans doute un cousin éloigné qui a mal tourné !

— Et que dit-on sur la feuille signalétique ?  
Pierre lut à haute voix :

« Ancien officier de marine marchande, intelligent, redoutable, disparu par le Maroni. Rien à faire pour l'avoir avec les indicateurs. Mauvaise tête. »

— C'est curieux, dit Pierre, en tournant négligemment les pages, et il conclut sèchement : Sans aucun intérêt. D'ailleurs, même si quelqu'un avait connu ce malheureux sous son vrai nom, je suis, moi, totalement ignoré puisque je travaille à Saint-Laurent, sous un pseudonyme, comme un écrivain ou un comédien.

Et en prononçant ces mots, il sourit de nouveau, de façon cruelle et ambiguë...

Le gouverneur gardait un silence gênant.

Pierre Bergemont feignit de ne pas s'en apercevoir et feuilletait les dossiers, prenant çà et là une note qu'il classait avec soin.

Il travailla ainsi une semaine entière.

Quand il quitta Cayenne pour Saint-Laurent-du-Maroni, où il devait compléter sur place ses informations, il était prêt à accom-



plir la mission pour laquelle on l'avait désigné.

Il ne quitta le grand dépôt du bagne que quelques jours après son arrivée. Il voulait profiter d'un courrier hollandais, cargo assez bien aménagé pour le commerce, possédant quelques cabines réservées aux fonctionnaires et les rares passagers allant du Brésil à Paramaribo.

Il se renseigna étroitement et il apprit qu'un trafiquant louche tenait aux confins de la commune pénitentiaire une boutique installée par un Chinois qui vendait de tout et était surveillé pour commerce illicite d'alcool et, de plus, appelait la surveillance des autorités parce qu'il facilitait les évasions.

Il suffisait de faire parler le Chinois.

Pierre Bergemont se rendit, plusieurs soirs de suite, dans le bouge où traînaient, ivres et sordides, des relégués faméliques. Il devint vite un familier du Chinois, qui le croyait toujours un simple employé dans un comptoir.

Lorsque Pierre Bergemont eut calmé toute méfiance chez le Céleste, il jugea le moment propice et la conversation attendue depuis longtemps s'engagea :

— Ecoute, Chinois. Veux-tu faire affaire avec moi ?

— Quelle affaire ?

— Des hommes.

— Pour l'évasion.

— Oui.

— C'est dangereux. On n'est jamais sûr avec eux. Je ne me risque plus. J'ai failli être pris il y a six mois. J'en tremble encore.

— Il s'agit d'une expédition sérieuse.

— Une expédition ?

— Oui, vers la Guyane hollandaise et, peut-être, le Sud, dans le Haut-Maroni.

— Comment sais-tu ?

— Chinois, je veux te marquer ma confiance. Il y a cinq ou six condamnés que je connais. Quand je suis venu à Saint-Laurent mon plan était fait. J'ai reçu de l'argent pour préparer l'évasion d'une dizaine de « popotes ». Ce sont de rudes garçons. Ils sauront se refaire une existence sur les placers appartenant à une vaste organisation d'aventuriers que jamais la loi ne touchera. Réfléchis.

— Je te répondrai demain, dit le Chinois.

— Je voulais te poser une question.

Le Chinois regarda son interlocuteur par-dessus ses lunettes et attendit.

— Parmi les hommes dont tu as facilité l'évasion, as-tu connu un homme qui fut jadis mon ami et a disparu ?

— Il y en a tant ! Quel nom ? Quel numéro ?

— Je l'ignore. Je ne connais que son surnom.

— Dis toujours.



— Le Matelot !

Le Chinois garda le silence quelques instants, et lentement laissa tomber ces mots :

— Le Matelot ! Oui ! Un homme ! Et quel homme ! Il est parti il y a deux ans...

— Savais-tu sur lui quelque chose ?

— Non, il ne parlait jamais de sa vie passée.

— Ni de Paris.

— Jamais. Il ne se mêlait pas au troupeau. On le redoutait. Je suis certain qu'il a réussi à se cacher et à fixer sa vie, par les Guyanes. Il n'était pas de ceux que la forêt abat ou que le climat terrasse. Il y eut toujours du mystère autour de ce compagnon.

— Alors, tu crois, Chinois, qu'il vit, que je pourrais le retrouver ?

— Oui, à moins qu'il n'ait franchi les montagnes, mais je ne le crois pas. Il connaissait trop bien les mœurs et les coutumes de ce pays pour se risquer ailleurs à l'aventure. Il a couru sa chance, il a joué à coup sûr.

Pierre en savait assez.

Il s'embarqua peu après sur le courrier hollandais et ne revit jamais le Chinois.

#### FACE A FACE

Laurent Bergemont venait de changer d'état civil. Désormais, il s'appelait Dawson. Et c'est

à ce moment précis que débarquait par le courrier de Saint-Laurent à Surinam, Pierre Bergemont, inspecteur spécial de police, chargé de mission.

Laurent, largement approvisionné, avait repris la forêt.

Il se rendait compte que le pays lui était hostile.

S'il avait fui le bagne, ce n'était pas pour retomber aux mains des anciens compagnons du « grand collège », qui l'eussent asservi, à leur domination, contraint de vivre dans leur tourbe.

Et l'homme, traqué par ses propres souvenirs, mais résolu à tenter l'impossible pour rétablir de nouveau sa vie, hanté par une vision de tendresse, avait repris le chemin de la forêt.

Il s'orienta d'abord par les étoiles. Puis, il suivit des pistes, se guida, grâce au bruit des bêtes, au murmure de l'eau d'une crique. Puis, peu à peu, la nuit devint plus noire. Le grand bois fermait, d'une ombre opaque, comme un rideau mystérieux, la limite de la forêt. Laurent ne distinguait plus le sentier, le mince liséré de sol, suivi par les fauves ou les coupeurs de bois. Il essaya de lutter encore, de marcher quand même, mais la fatigue le terrassa. Il éprouva le besoin impérieux de dormir. Il ne fallait songer à se coucher à



terre. Il savait que la mort rôde un peu partout sur ce sol en constante fermentation. Alors, il chercha un arbre aux branches basses et solides. Un lourd palétuvier fut l'asile choisi. Laurent se hissa dans le géant, au faite duquel criaient les perroquets et jouaient les singes rouges, et, arc-bouté sur une fourche formée par d'énormes bras, il se cala comme en un fauteuil improvisé.

Et jusqu'au jour il dormit...

.....

Quand il voulut reprendre sa route, il s'aperçut que les sentiers avaient disparu, et il advint ce qui arrive à tant de malheureux cherchant la liberté, il alla d'arbre en arbre, se fiant au soleil, tournant avec l'ombre, perdit la notion de la direction, s'énerva. Il n'était plus maître de lui, et après six heures de lutte vaine, il se retrouva, perclus, les pieds en sang, épuisé, ayant perdu ses vivres, au bord du fleuve, près des dernières maisons de Paramaribo.

Au moment où il s'apprêtait à demander asile à l'homme qui deux jours avant l'avait abrité, il fut cerné par une patrouille. Les soldats de la douce reine de Hollande se chargent d'assurer la police de la ville. Et toute résistance était vaine. Laurent fut conduit à la prison.

Il examina sa situation avec une lucidité

déconcertante. Il ne chercha pas à parer le coup, à préparer une défense quelconque.

Il attendit avec mépris les événements dramatiques qui allaient se dérouler. La moindre déduction, c'est qu'il s'attendait à être renvoyé à Saint-Laurent-du-Maroni, car on découvrirait, grâce aux mouchardages des autres bagnards évadés, sa véritable identité.

Il fut enfermé avec trois autres détenus, deux blancs et un Hindou. L'un des blancs était un évadé, mais il ne connaissait pas le « Matelot ». Il apprit par lui qu'une rafle totale avait été organisée dans Paramaribo sur l'ordre du gouverneur de la Guyane française. On avait tout ramassé, maraudeurs, marchands d'alcool et d'opium, et surtout les relégués et les « popotes » du bague français.

Après cette révélation, Laurent était fixé. Avoir tant cherché à s'affranchir de la honte, avoir souffert, soutenu seulement par l'idée d'un amour d'ailleurs improbable, après tant de silence, et échouer, là, dans une geôle, de Guyane hollandaise, vaincu...

Il passa la nuit à ces méditations douloureuses, mais jamais son visage n'avait reflété plus de volonté, plus de souffrances morales aussi.

Le jour était levé depuis longtemps lorsqu'un homme de garde vint le chercher.

**C'était son tour de premier interrogatoire.**



On le conduisit dans une pièce basse donnant sur les jardins.

En route, il questionna le soldat :

— Où va-t-on ?

— Chez le directeur.

— Il est là ?

— Non. Il cède sa place au consul, pour l'identité.

— Alors, il y a là le consul de France ?

— Oui, c'est lui qui vous remettra aux gendarmes.

Le brave Hollandais, qui par bonheur parlait anglais et français, s'exprimait en un langage rocailleux et bizarre. Mais Laurent était suffisamment renseigné.

En entrant dans la salle, il aperçut un gros homme au visage congestionné, les yeux cachés par d'énormes lunettes bleues.

Le consul, assis devant une table, feuilletait des cahiers de notes.

Debout, près de lui, mais tournant le dos à la porte d'entrée, un autre personnage regardait la forêt toute proche par la fenêtre ouverte.

L'homme se retourna.

C'était Pierre.

Il hésita... fit un signe imperceptible à Laurent, qui demeurait stupide d'étonnement, et l'interrogatoire commença.

— Votre nom ?

— Dawson !

— C'est faux, répliqua le consul, vous êtes Français.

— Non !

— Vous avez tout à gagner à dire la vérité.

A ce moment, Pierre Bergemont dit au consul :

— Voulez-vous me permettre de continuer cet interrogatoire pour mon compte? J'ai là tous les éléments utiles.

— Avec plaisir, d'autant qu'il me faut donner des signatures au consulat, et que je voulais vous prier de me remplacer ici, une heure environ. Triez-moi toute cette canaille, et qu'on en purge une bonne fois la colonie !

— Comptez sur moi !

— D'ailleurs, rien à craindre. Ils sont sans armes et vous avez en face un poste de garde. Ici la forêt. Si le cœur leur en dit, ils peuvent encore en goûter.

Le Hollandais rit largement, et il ajouta : « Mais je suis bien tranquille. Les hommes préfèrent la soupe de la prison. Et vous le reprendrez en pension à Saint-Laurent. »

Pierre essaya de sourire à son tour.

Le consul prit congé, et il ne resta plus, face à face, que les deux frères.

Le soldat avait été congédié sur l'ordre même du consul.

Et le dramatique colloque s'engagea :



— Toi ici? fit Laurent.

— Oui !

— Que viens-tu faire?

— Tu le vois, t'interroger.

— Ne raille pas. Et à Paris?

— Que t'importe !

— Ta femme?

— Réponds, toi, d'abord. D'où viens-tu?

— De la forêt.

— Evadé?

— Oui.

— Eh bien mon garçon, tu réintégreras le bagnon. J'ai besoin que tu sois en lieu sûr. J'ai refait ma vie, moi. Je ne discute pas.

— Et si je parle?

— On ne te croira pas.

— Ne me défie pas.

— Que vaudra ta parole à côté de la mienne. Tu te doutes bien que je fais partie de la Grande Administration. Alors?

— Mouchard. C'est complet !

— Pas de gros mot. Inspecteur principal, chargé de mission.

— Ah ! le choix est heureux.

— En tout cas, je suis là. Et tout-puissant. Ou tu vas disparaître à jamais, n'importe comment, quels que soient les moyens employés, mais je ne veux plus te voir sur ma route. Sinon je te livre de nouveau. D'ailleurs, tu es pris.

— Misérable ! Sais-tu qu'un serment me lie, un serment fait à notre mère à l'heure d'agonie ?

— Quelle est cette nouvelle histoire, encore ?

— Non ! tu ne peux pas y croire. A quoi bon ! Mais vous m'avez laissé dans mon enfer, sans un mot, sans une parole de consolation ni d'espérance. Vous avez continué, Jacqueline et toi, une existence agréable sans doute, après ton amendement si bien couronné de succès et d'estime.

— Laisse donc Jacqueline où elle est. Je ne vis plus avec elle depuis trois ans.

Laurent, à ces mots, parut frappé étrangement, car Pierre gouailla :

— Tu vas te trouver mal ? Sois tranquille ! Nos caractères ne cadraient pas. J'ai tout lâché. Les parents ont assuré sa vie mieux que je l'aurais fait. Mais à quoi bon, tout cela. Tu as compris ? File ! Je te laisse cette chance, monsieur Dawson... Et puis, pourquoi cette générosité ? Tu me gênes. Tu serais de nouveau dans mes pattes. Rien ne vaut le bagne. Là, on garde les gens. Et je te ferai surveiller. Le camp de Charwein, les incorrigibles...

Il n'eut pas le temps d'achever. D'un élan formidable, Laurent avait sauté à la gorge de son frère, et il ne desserra son étreinte que lorsqu'il sentit défaillir le corps qu'il laissa assis dans le fauteuil du consul.



Et d'un bond, par la fenêtre ouverte, il se jeta hors du pavillon dans le jardin que limitait, à trois cents mètres, la forêt protectrice et terrible.

Nul bruit.

Personne n'avait entendu les paroles dites. Laurent était libre encore...

#### LA SOUFFRANCE D'UN HOMME

Laurent gardait précieusement cachés quelques florins et des billets de banque. Il alla d'abord dans une plantation de cacaoyers, et joua admirablement son rôle. Il lui fallait gagner quelques heures et attendre la nuit.

Il portait le costume colonial banal et quelconque. Il se présenta comme agent commercial d'une maison de Paramaribo qu'il connaissait bien.

Il parla affaires, plantations, négoce, exportation, et demanda au chef d'exploitation quels étaient les besoins en outils et instruments indispensables.

L'homme dressa un inventaire, ne se doutant pas que l'étranger fût un hors la loi.

Tout simplement il fit sa liste et à six heures offrit à dîner à Laurent.

La plantation était située à dix milles envi-

ron, à l'est de Paramaribo. C'est une distance, en ces pays surchauffés.

Laurent savait qu'une battue ne serait pas organisée avant un jour, ne pouvait pas l'être, et qu'il avait le temps d'aviser.

Il se renseigna.

Le fleuve était à cinq milles, sur la gauche, et les postes de douane, dans le sens opposé, car, à cet endroit, il n'y avait jamais de débarquement.

Laurent accepta l'hospitalité que lui offrait son hôte, puisque, aussi bien, il lui était impossible de regagner la ville.

Mais au matin, alors que les premières lueurs de l'aube déchiraient le ciel, Laurent quitta la plantation sans que le brave Hollandais qui l'avait recueilli s'aperçût de son départ.

.....  
Les tribus d'Indiens qui vivent dans les trois Guyanes sont accueillantes.

Sur les côtes, près des fleuves, se sont fixés des Galibis, inoffensifs mais ivrognes, et n'ayant rien accepté de notre civilisation.

Laurent les retrouva ainsi que des Paricouras qui se déplacent de l'Approuague français au Surinam, sociables et paisibles.

Et il songeait à s'enfoncer vers les sources du fleuve jusqu'au Tumuc-Humas où les Roucouyens, répandus en plusieurs villages sont



réputés pour leur existence patriarcale partagée entre le travail et les soins domestiques.

Alors, pour l'homme en évasion, commença une existence aventureuse et terrible.

Il trouva asile au sein d'une tribu où l'on pleurait sur l'agonie d'un chef.

Laurent le soigna, fit appel à ses connaissances de médecine et d'hygiène, et bientôt put écartier le mal. Il devenait sacré pour tous, et grâce à cet incident put redescendre le Surinam-River, jusqu'à l'embouchure, en évitant les postes de vigie.

Son but était de gagner le large, de faire halte en un point de la côte d'où il pourrait s'embarquer comme marin, homme de peine, sur une des goélettes qui relâchent dans un port naturel, chargeant des bois précieux et du balata recueilli par les noirs et en trafiquent ensuite sur les grands marchés de Georgetown, de Paramaribo et de Saint-Laurent-du-Maroni, à Saint-Georges-de-l'Oyapoc. Il fallait éviter les vigies de la capitale de la Guyane hollandaise où l'histoire de son départ brusqué ne le recommandait pas à la bienveillance.

Il fut conduit en pirogue par des Indiens lestés de poissons et de fruits qui le transbordèrent, de l'autre côté du fleuve, où une autre embarcation, prudemment, à la faveur de la nuit, fila le long des rives jusqu'à Cotica.

C'est là qu'il embarqua sur un deux mâts, chargé de bois de rose, à destination de Georgetown, sous le nom de Dawson, et en qualité de chef de pont, le titulaire du poste étant mort d'une insolation, après boire.

Ce travail inespéré était le salut et l'oubli.

Les ressources de Laurent s'épuisaient, car il avait fallu payer les pirogues.

A Cottica, il lui fut facile de passer inaperçu.

Il y a peu de blancs qui forment un embryon de population européenne tentés par le pays, et dirigeant des naturels employés aux lourdes besognes.

Un inconnu n'y est pas suspect, à la condition qu'il ait l'apparence décente.

On crut volontiers que Laurent était un second de la goélette prête d'ailleurs à lever l'ancre, et il put ainsi quitter le sol inhospitalier du pays de Surinam.

Le navire prit place dans le port de Georgetown quelques jours après. Mais c'était un vieux bateau usé, craquant de toutes parts, et il ne fallait pas songer à demeurer plus longtemps à son bord.

Laurent se lia en Guyane anglaise avec tous ceux qui vivent de trafics mêlés ; coupeurs de bois, chercheurs d'or, balatistes, marchands de denrées et d'objets les plus variés.

Il s'était fait inscrire à la résidence afin d'éviter les enquêtes et les indiscretions. Pour tout le monde, il était Dawson.



Il se montra un chef avec ses compagnons de mission ou ses camarades du port où il opérait le plus souvent.

On lui confiait volontiers la direction des entreprises, et il savait, car il était admirablement doué, ménager l'effort des hommes et assurer le maximum des profits.

Il se rappela ce qu'il avait appris sur les placers, et il mit en exploitation une mine à ciel ouvert qu'il prospecta, alors que personne ne soupçonnait la présence du métal en cet endroit.

Les autorités anglaises lui donnèrent licence d'exploitation, et celle-ci, qui dura six mois environ, lui laissa des bénéfices appréciables qu'il plaça immédiatement dans la Royal-Bank.

Il attendait son heure pour gagner l'Amérique Centrale, formant le projet fou de se rendre plus tard en France, ne fût-ce que pour quelques semaines, afin de choisir son nouveau destin après s'être assuré du cœur de Jacqueline.

Il disparaîtrait, ayant accompli ce coup hardi.

Il était désormais fixé sur son frère.

Il savait où habitait Jacqueline à laquelle il n'avait pas écrit... jusqu'à ce jour.

Il s'y résolut.

Il exposa à celle qu'il aimait sa misère morale et sa détresse d'âme.

Il ne s'étendit pas longuement sur ses angoisses.

Il ne parlait que d'amour. Et il terminait ainsi la lettre :

« Je joins à ce pli un chèque de vingt mille francs à votre nom. Il vous aidera dans une vie douloureuse que je connais. Je suis traqué par Pierre qui a perdu ma trace depuis quelques mois, mais qui, s'il me retrouvait jamais, n'hésiterait pas à me plonger de nouveau dans l'horreur du bagne. J'ai fui. Je me suis, à force de labeur, reconstitué une existence isolée et farouche. Pourquoi m'avoir abandonné? Ecoutez, Jacqueline, j'ai appris à excuser l'humanité qui oublie et en appelle à la justice, si vainement, d'ailleurs. Je n'ai pas compris votre silence. Je l'ai subi. Ecoutez-moi maintenant. Si vous recevez un câble portant ces deux mots : « Venez, Laurent », n'hésitez pas. Ils voudront dire, ces mots, que vous pouvez briser les cachets de l'enveloppe qui vous fut remise par moi lors du crime... Et quand vous aurez lu cette lettre, écrite il y a six ans, vous comprendrez à votre tour et vous viendrez, parce qu'il le faudra — *et vous seule pourrez le faire* : sauver un malheureux. »

Laurent jeta la lettre dans la boîte postale,



et deux jours après repartait pour le placer qui n'était séparé de Georgetown que d'une quarantaine de milles, en pleine forêt vierge.

#### LE PIÈGE DE DEMERARA

L'homme qui revenait de Georgetown et rapportait au camp des placériens des vivres et des outils paraissait bouleversé quand il demanda à parler à Laurent.

Celui-ci, qui ne pouvait imaginer les causes d'un pareil trouble, le mit tout de suite à son aise.

— Qu'y a-t-il donc, Malboquet?

— J'ai à vous parler sérieusement, monsieur Dawson.

Ce Malboquet était un Français, venu l'on ne sait d'où, et que les prospecteurs et les coureurs de bois connaissaient bien.

Grand, osseux, recuit par le soleil, lavé par les pluies, le visage précocement ridé sous les ciels de feu, il battait l'Amérique Centrale depuis dix ans. Joueur, il n'avait jamais pu mettre un sou de côté, et il allait, de chantier en chantier, de placer en placer, courageux, vaillant, expérimenté certes, et fidèle.

Mais il ne résistait pas aux cartes, et on l'avait vu laisser, entre les mains des Chinois et des Hindous, des payes entières. Quand il

ne possédait plus un cent, il reprenait le chemin du grand bois. A l'ordinaire, silencieux, peu expansif, il s'occupait uniquement de son travail, et collectionnait des papillons qu'il naturalisait, piquait au fond de boîtes spéciales et vendait à une boutique de Georgetown qui, à son tour, en faisait commerce avec les voyageurs et les touristes des grands courriers.

C'était pour Malboquet de petits bénéfices appréciables et, bien souvent, il fut heureux d'avoir ces subsides supplémentaires lorsque le bridge ou le baccara avaient absorbé l'argent si péniblement gagné sur le placer.

Il n'échappait pas à la règle, ce Malboquet, car les chercheurs d'or, les hommes que la solitude enivre comme un vin, qui n'ont, pour camarade taciturne, que la nostalgie et le regret, gardent deux passions : la chasse et le jeu.

Quand ils reviennent d'expédition, les joies qu'ils cherchent ne sont pas choisies.

Des bars s'ouvrent à leur ennui.

On y boit beaucoup.

Le jeu clandestin règne en souverain maître, cependant que pour voiler les jurons et les blasphèmes, les coups de gueule retentissants, les invectives sans mesure, quelque nègre mélancolique joue frénétiquement de l'accordéon.

Malboquet connaissait ces pires joies.



Laurent n'avait jamais questionné son ouvrier. Il observait la réserve de ces pays ardents où il faut feindre de s'ignorer jusqu'au jour où le départ sonne pour la vieille Europe, jusqu'au jour où le vaisseau emporte vers d'autres destinées ceux qui se sont pliés au silence, à l'exil terrible et semblent avoir porté, pendant de longues années, un masque de dédain ou de totale indifférence sur le visage brûlé.

— Parlez, lui dit Laurent.

— Vous me garderez le secret?

— C'est juré ! Ici, l'on peut avoir confiance.

— J'ai peur.

— Pourquoi?

L'homme baissa la tête et parut hésiter.

— Eh bien? questionna le chef.

— J'ai peur, car vous ne savez pas qui je suis exactement... et j'ai vu des choses à Démérara.

Laurent scruta les yeux de Malboquet :

— Allons, vas-y, dit tout. Je veux savoir.

La parole était impérative, et la voix rude.

— Eh bien, voilà. Vous êtes Californien, m'a-t-on dit.

— Oui.

— Alors, mon histoire ne peut pas vous heurter. Je suis un ancien convict. J'ai dix ans d'évasion. J'ai trimé. J'ai mené la piro-

gue, battu la forêt, gratté la terre. Je gagnais ma vie. Si je dépensais mon argent, cela ne regardait personne.

— Peu importe !

— Naturellement ! Mais j'avais à oublier le bagne et à me faire oublier. J'ai quarante-deux ans. Tout jeune, j'ai volé, j'ai été condamné plusieurs fois, puis un jour, au cours d'une rixe, j'ai tué. Je fus condamné à dix ans parce qu'il y eut homicide, mais mon casier judiciaire était chargé. On m'envoya à Cayenne. J'ai fait tous les dépôts : Mana, la Montagne d'Argent, Saint-Laurent-du-Maroni. J'ai pu m'évader. Je me suis arrêté ici, et jamais je ne fus inquiété. J'ai couru à travers toute la colonie, après avoir traîné au Brésil et dans le pays de Surinam. Les Américains du Sud et les Hollandais de Paramaribo ne sont pas tendres pour les hommes en rupture de ban. Ici, avec de la conduite et en se tenant tranquille, on peut se sauver. Vous vous expliquerez mon trouble après ce que j'ai vu à Georgetown, après ce que j'y ai appris...

— Dis vite quoi ?

— J'ai l'habitude d'aller tous les mois, quand je redescends du bois, chez un cafetier, un ancien barman de paquebot qui s'est fixé dans le quartier Ouest de Démérara, et y tient une boutique de tout ce que l'on peut désirer. Il vend à boire, à manger et aide les trafics



divers entre indigènes, prospecteurs ou passants d'une colonie à l'autre. On y joue aussi...

— C'est surtout pour cela que tu y allais.

— Sans doute.

— Alors ?

— Je dois ajouter que l'endroit est connu des bagnards évadés. Sur 10 qui parviennent à arriver au but du voyage, un est résolu à se sauver, les autres sont perdus à jamais, vous le savez. Ils boivent, ils se querellent. La police du Gouverneur intervient, et le plus souvent nous devons, nous-mêmes, mettre de l'ordre parmi ces camarades d'occasion.

« Mais, il y a cinq jours, je fus averti, par le barman, de la présence d'un gentleman qui paraissait inquiéter les garçons ayant quelque chose sur la conscience.

« J'ai fait ma petite enquête, et j'ai fini par savoir ce qui se passait.

« Eh bien, le gentleman est tout simplement un envoyé spécial du Gouvernement français, l'un des plus fameux inspecteurs de police, et il est chargé de mission pour mettre au point la question des évadés.

« Un forçat de fraîche date l'a reconnu. Il était à Saint-Laurent-du-Maroni, camouflé en garçon livreur, pour le compte d'un commerçant. Mais il l'a formellement désigné. Jusqu'à présent, rien ne bouge. Le policier n'a pas dévoilé ses batteries comme vous le pensez

bien. Il se donne pour marchand de bois de rose? Et il se renseigne très adroitement sur les allées et venues des étrangers à la colonie, des aventuriers ou de ceux, qui, comme moi ont une existence difficile. Je suis un vieux de l'évasion. Ce n'est pas moi qui serai inquiété, ou du moins je l'espère... Et cependant, il faut du gibier au chasseur et tout sera bon quand la battue sera ordonnée... La police anglaise n'est pas tendre. Elle cherche à faire preuve de zèle, car il ne faut pas troubler sa paix sous ce ciel de plomb fondu. Au premier signal, nous serons faits, nous, les bagnards qui avons pu sauver notre peau ! Mais, retourner là-bas : Jamais !!!

— Tu n'y retourneras pas, Malboquet.

— Qu'en savez-vous?

— Parce que rien ne t'accuse, que tu travailles. Observe seulement quelque réserve, et ne va plus chez le barman.

.....

Lorsque Laurent s'échappa des griffes de son frère, après la scène de la salle d'audience de la prison, Pierre Bergemont à son réveil, car il resta évanoui jusqu'au retour du consul, n'eut qu'une pensée, se venger et rechercher le fugitif.

Il erra vainement à travers Paramaribo, et, malgré l'aide des autorités hollandaises, ne ramassa que du menu fretin, quelques cou-



peurs de bois, qui ne purent donner aucune indication, et allèrent grossir la raffe destinée, par premier convoi, au bague de Saint-Laurent-du-Maroni.

Mais il ne se tint pas pour battu. Il câbla à Cayenne, et demanda de nouveaux subsides, car il prétendait avoir découvert une véritable organisation criminelle ayant des ramifications à Démérara et jusqu'à Trinidad, organisation uniquement composée d'anciens transportés, sous la conduite d'un chef qui, selon toutes probabilités, devait résider en Guyane anglaise.

La réponse ne se fit pas attendre. Pierre avait toute latitude pour agir comme il l'entendait.

Peu après, au moment où il s'embarquait pour Georgetown, il fut pris de malaises intolérables et dut s'aliter.

Il payait son tribut d'intempérance au climat, et le paludisme avait trouvé chez lui un terrain tout préparé.

Malade du foie, il fut condamné à l'immobilité, et contraint à suivre un régime sévère pendant deux mois. Il refusa de retourner en France. Il repartit à peine convalescent.

Il avait d'abord cru que Laurent serait repris. Il suivit des pistes fantaisistes et quitta Paramaribo, déçu et rageur.

Suffisamment renseigné par les autorités

anglaises, il ne tarda pas à découvrir parmi les bouges de Démérara celui où se réunissaient les matelots débarqués, les forçats en rupture de peine, la lie des ports où conflue de tous les points du monde une foule interlope dont les visages anonymes gardent leurs secrets.

Il apprit là tout ce qu'il voulait savoir, mais il parla trop.

Un placérien avertit Laurent, et lâcha les mots qui devaient le décider à se tenir sur ses gardes et à ne point quitter, pour le moment du moins, le placer où l'on peut vivre dans le silence et l'oubli.

Cependant, il résolut de se rendre à Georgetown et d'y passer une nuit, afin d'arranger quelques affaires en suspens et négocier l'achat d'une autre concession, plus haut, plus loin dans le grand bois où il ferait de l'essence de rose, et peut-être du balata.

Il ne pouvait organiser son équipe qu'avec des compagnons d'aventure, et il les trouverait certainement parmi la tourbe. Eux seuls, les traqués, les perdus, les hommes sans visage, pouvaient courir le risque.

Une dernière fois il lèverait une troupe hasardeuse, mais capable d'un effort, dans l'espoir du gain rapide.

Et c'est ainsi qu'il prit le chemin qui mène



au fleuve Démérara et, en pirogue, le descendit jusqu'au port.

Un faux renseignement lui avait fait croire que Pierre était reparti pour Paramaribo, afin d'y chercher des mouchards sûrs, des anciens bagnards auxquels on promettait la prime et la liberté s'ils voulaient « donner » ceux qu'ils reconnaîtraient comme leurs compagnons de misère et de honte.

Le plan de Pierre était tout autre.

Il avait exposé des intentions différentes de ses véritables desseins.

Et Laurent, qui croyait pouvoir opérer librement — ce fauve éloigné de sa vie — avait décidé cette expédition nocturne.

#### LE BOUGE

Cross-Bar se trouve à l'Ouest de Démérara, après le quartier hindou. Il se compose d'une vaste salle, où l'on peut danser et boire, et d'une arrière-boutique, où l'on trafique de tout. Les murs de bois sont recouverts d'affiches multicolores, et au fond, un comptoir primitif, fabriqué de madriers et de zinc sert de trône au maître de céans, colonial endurci, dont on ne connaît pas exactement la vie. Il paraît être bien avec les voyageurs, les passants de la Guyane et les autorités civiles et

militaires. Il offre ses services aux uns, à boire copieusement aux autres.

« David Pot », comme l'ont surnommé ses clients de qualité mêlée est, surtout, en excellents termes avec la police qui, en retour de ses bons offices, lui laisse une liberté relative et n'inquiète pas les buveurs.

Cependant, si quelque voleur s'égare et cherche refuge à « Cross-Bar », il est prouvé que le misérable sans argent, pourchassé par le mauvais œil, peut devenir dangereux, et il est délicatement cueilli par les policemen, placides et robustes, coiffés du casque blanc et armés d'un gourdin.

Parfois, il y a fête au « Cross-Bar ».

Des maraudeurs ont rapporté de l'or des lointains placers abandonnés. Ils ont glané dans les terres remuées, au fond des criques qui charrient des paillettes. Ils ont brisé, par des procédés primitifs, des quartz translucides, où comme un fruit dans sa gaine, brillent des larmes de métal pur. Après des semaines de fatigue et d'efforts, ils sont revenus vers la ville.

« David Pot » les attend.

Ils seront servis.

Ils laisseront entre ses mains le plus gros de leur gain. Ils joueront, boiront, feront danser des femmes de couleur et croiront être les rois de quelque domaine interdit et méconnu.



Ne demandez pas à ces hommes d'où ils sortent, ce qu'ils ont fait au cours de leur existence aventureuse. Ils ne répondraient pas.

Celui-ci est un marin anglais qui a abandonné le navire à une escale, après une histoire où le couteau joua son rôle. Cet autre a couru le monde à la recherche de la fortune, prospecteur en Afrique et au Brésil, meneur de bêtes au Mexique, mineur au Chili, gaucho en Argentine. Il a tout fait ! Il est au même point après vingt ans de lutttes.

Il boit et il joue.

Les deux fléaux s'abattent sur ceux qui sont sans contrôle et sans discipline.

Ils sont farouches, courageux, méprisent les hommes et la mort.

Ils sont presque toujours fidèles.

Mais un chef digne de ce nom doit les surveiller et ne jamais se séparer du revolver qui pend dans sa gaine ouverte, à sa ceinture de trappeur.

Et pourtant, ce sont ces inconnus, seuls qui peuvent affronter la forêt et la solitude.

Cross-Bar est leur rendez-vous.

C'est là que Pierre Bergemont, admirablement grimé, sert comme garçon de salle.

Dawid Cosway (David Pot) a été appelé au Gouvernement.

Il est prévenu.

Il sait que « Bobby », surnom nouveau de

l'inspecteur français spécial, doit exercer une surveillance chez lui. Elle sera peut-être longue. Il faut être discret, sinon on fermera le bar,

.....  
 Laurent, mal renseigné, ou plutôt insuffisamment, n'alla pas au bar où se réunissaient les anciens bagnards. Il se rendit à Cross-Bar.

Il y arriva le soir.

Et par un bienheureux hasard, Pierre, accablé après un accès de fièvre, n'y jouait pas son rôle de domestique, et était resté à l'hôtel.

Dès le seuil franchi, Laurent jeta un coup d'œil circulaire sur l'étrange bouge qu'était Cross-Bar.

Il put compter une douzaine de clients, ceux qui sont toujours en quête d'expéditions nouvelles au retour du grand bois.

David Cosway accueillit Laurent, avec une cordialité affectée. Il attendit cependant que le nouveau venu parlât :

— Y a-t-il des Français ici?

Sans un mot, huit hommes se levèrent.

David Pot, en un langage fantaisiste mêlé d'anglais, essaya d'expliquer la présence de ces hommes, car il se méprit sur le but de la visite de Laurent.

— *Speak english*, dit celui-ci.

La conversation fut brève.

Les hommes s'étaient rassis, devant



leurs verres pleins et buvaient, silencieux.

Ils attendaient.

Laurent s'avança vers eux et commanda du whisky pour tous.

— C'est interdit à cette heure.

— Il n'y a pas d'heure pour moi. Fermez votre porte, Dawid Cosway, et servez.

Laurent jeta sur la table une pièce d'or.

David Pot n'insista pas et mit les volets à Cross-Bar.

— Y a-t-il parmi vous, demanda Laurent, des camarades qui désirent venir avec moi, dans le Sud, à soixante milles sur le Démérara? Je connais une exploitation abandonnée où nous pourrions encore trouver notre vie. D'un côté du balata et du bois de rose. Une installation primitive mais suffisante nous permettra de durer quelques mois. Je prends à mes frais toute l'expédition. Pour le règlement, chacun sa part. Trois parts pour moi, afin de me couvrir des avances. Je préfère des Français. Même langue, mêmes mœurs. On se comprend mieux les uns les autres. Nous apprenons vite la tolérance et la bonne entente sans lesquelles on ne peut travailler sérieusement.

« Je ne demande à aucun de vous qui il est ni d'où il vient. Je vous connais aujourd'hui. C'est d'aujourd'hui seulement que date votre existence pour moi. Voulez-vous venir? »

Les compagnons se concertèrent.

David Pot, qui feignait de baragouiner une langue bizarre, entendait fort bien le français, et n'avait pas perdu un mot de ce qui venait d'être dit.

L'un des hommes s'écarta momentanément de la table sur laquelle tous étaient accoudés, et il répondit à Laurent :

— Seul ici, je vous connais, monsieur Dawson. Vous n'avez pas gardé souvenir de mon visage. Mais moi, je n'ai rien oublié. J'ai été avec vous au placer de Surinam.

Laurent pâlit :

— Quel nom ?

— Dramont !

— Le pourvoyeur ! Oui... Je me rappelle maintenant votre départ du chantier.

— Pas un mot. J'ai fui parce que l'on m'avait donné à la police de Paramaribo. Je n'ajoute rien ici.

— Suffit. Acceptez-vous l'expédition ?

— Oui. Les conditions sont bonnes. Cependant, sur chaque découverte nouvelle, nous aurons une part supplémentaire, la part de l'imprévu, et quel que soit l'homme qui trouvera le filon, la crique, le quartz ou les bois à couper, en dehors de l'exploitation.

— C'est entendu.

— Quand partons-nous ?

— Êtes-vous prêts ?



— On est toujours prêt ici ! Nous savons où l'on s'équipe rapidement et à bon compte, même dans la nuit.

— Je ne veux rien savoir.

— Oh ! n'ayez crainte ! Nous paierons !

— Rendez-vous demain, avant huit heures, à l'est, à deux milles du port, sur le fleuve où attendront les pirogues chargées. C'est entendu !

— Tous les hommes acquiescèrent.

Ils burent de nouveau et disparurent comme des ombres.

David Cosway ferma le bar.

Laurent se trouva seul dans la nuit, et alla dormir dans un hôtel familial aux capitaines marchands.

Le lendemain à sept heures, il était au lieu du rendez-vous. Il y trouva un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

— Que voulez-vous ?

— Je suis du voyage, ou plutôt j'étais du voyage. Un des camarades de Dramont.

— Vous êtes venu m'aider ? Merci.

— Non ! Je vais vous rendre un autre service que risquer avec vous la forêt. Ne me demandez pas qui je suis. Mais je suis un homme perdu. Vous avez de l'or ? Donnez-m'en un peu, en confiance. Vous ne le regretterez pas. C'est très grave, monsieur Dawson ; très grave, « Matelot ».

— Qu'as-tu dit?

— Le nom que je sais et le chiffre du bague.

— Comment sais-tu?

— Il fallait vivre. J'ai mouchardé jadis au grand collègue, et je travaille aujourd'hui avec « Bobby ».

— Qui est Bobby?

— Un inspecteur qui cache son nom et bat la contrée à la recherche du « Matelot ».

— Où est-il, à présent?

— Il prépare un coup de filet. Dans une heure, il sera ici. Tu seras fait. Va-t'en! Donne-moi de l'argent et je pourrai me cacher, m'embarquer sur une tapouille qui mène à des pays où l'on est oublié et où les « Bobby » ne viennent pas. Paie-moi, maintenant.

Laurent se méfiait.

Hâtivement, il lui dit :

— Je paierai, mais réponds vite à ces deux questions. Pourquoi trahis-tu Bobby? Comment sais-tu que je suis le « Matelot »?

— C'est tout simple. Bobby est un sale flic qui paie mal et abuse de son autorité pour tenir sous sa coupe les malheureux comme moi, qui ne vaut pas cher. J'ai su que tu étais le « Matelot », parce que j'ai entendu des conversations entre David Pot et Bobby.

— David Pot !

— C'est un indicateur au service des Anglais.



- Mais personne ne me connaît ici.
- Pardon ! Et Dramont ? Un jour de saoulerie il a parlé et tu comprends à présent.
- Oui. Et peux-tu apporter un câblogramme pour moi, tout de suite à la poste ?
- Le bureau ouvre à huit heures seulement.
- C'est l'heure où les camarades seront là.
- C'est tout ? J'ai confiance.
- Ton nom ? Dans la vie on ne sait jamais.
- Coquart, dit « La Poisse ».
- De Saint-Laurent ?
- Oui, repris il y a un an et évadé de nouveau. Retrouvé ici, par Bobby. Il ne m'a pas ficelé parce que je l'ai servi. Je suis un coquin, mais j'en ai assez. Demain, grâce à toi, Matelot, je redeviendrai un homme.
- Peut-être !
- J'en suis sûr, ou bien je crèverai.
- Laurent tendit la main au misérable et le regarda longuement s'éloigner dans la direction de la ville.

## CHASSE A L'HOMME

Laurent longea le fleuve Démérara jusqu'à l'extrême pointe du quartier composé de quelques huttes fragiles où campent les Hindous indésirables, dans les villages javanais qui se distinguent par leurs travaux agricoles, et,

entassés pêle-mêle, des noirs abrutis par le tafia, des Chinois dont les embarcations plates et les filets sont fixés par de hauts bambous.

Parmi ce ramassis de toutes races, dans cet asile que la police anglaise visite rarement, quelques blancs se cachent pour se faire oublier. Ils vivent de misère, essaient encore leur prestige sur les hommes de couleur et en obtiennent complicité et nourriture. Puis ils disparaissent de nouveau et retournent à leur crime, au hasard de leur existence perdue.

Immobiles comme des idoles, accroupis au seuil des tentes, les vieux Hindous aux yeux brillants veillent jalousement sur leurs femmes dont la jeunesse excite la convoitise. Dans leur abandon et leur détresse, hommes et femmes ont gardé leurs bijoux d'argent, les lourds bracelets martelés et ciselés avec un art fruste et charmant, les bagues, les épingles d'or, les fleurs de métal précieux qui pendent à leurs oreilles ou sont fichées dans une narine... Sous le voile sordide, des visages très beaux, graves et ardents, semblent des faces de rêveurs qui regardent vers le passé nostalgique ou l'avenir mystérieux.

Laurent ne s'arrêta pas.

Il héla un pagayeur sur l'une des pirogues qui devaient remonter vers l'exploitation forestière.

L'Indien, qui connaissait la voix et l'appel



convenu du chef, vint se ranger au bord du fleuve. La pirogue était de petites dimensions. Embarcation de tête, elle portait peu de vivres arrimés dans le grand panier de lianes très-sées, le pagara où les naturels mettent toute leur fortune quand ils se déplacent.

Laurent prit place à la proue, et il indiqua la direction au pagayeur qui fendit l'eau et d'un geste rapide, rythmique, fit glisser la pirogue au fil de l'eau.

Il fallait gagner la forêt le plus tôt possible, ne pas se laisser prendre, car l'équipe serait furieuse de ne pas partir, après les engagements de la veille et, sans aucun doute, servirait les desseins de Pierre Bergemont.

Sans qu'on l'ait aperçu, un tronc d'arbre à fleur d'eau barrait le fleuve. La pirogue donna de toute sa force sur l'obstacle et chavira. En quelques brasses, Laurent gagna les palétuviers.

Il était sain et sauf.

L'Indien avait retourné la pirogue et put rattraper le pagara qui se maintenait au fond du fleuve, peu profond à cet endroit.

Mais un bruit venait, un bruit sur lequel Laurent ne pouvait pas se tromper...

On venait vers la berge, par la forêt...

L'Indien, tremblant et apeuré, questionna Laurent dans cette langue bizarre, mêlée de créole, d'anglais et de dialectes particuliers

aux vieilles tribus qui permet, du Brésil à Trinidad, de communiquer, au moins pour les choses essentielles de la vie.

Où irait-on ?

La meute approchait.

Laurent ouvrit le pagara et, dans une boîte de métal hermétique, prit le briquet et l'amadou. Il passa dans sa ceinture le sabre d'abatis, et l'Indien stupéfait le regarda s'enfoncer dans la forêt.

Après une marche forcée de quelques instants, Laurent arriva dans une façon de clairière où gisaient des arbres morts et des hautes lianes desséchées.

L'orage avait abattu les géants, la foudre anéanti la végétation folle... Une odeur de cendres emplissait l'air...

Des cris et des bruits confus brisaient le silence.

L'Indien l'avait livré, ignorant et stupide, ne comprenant rien à cette fuite du chef.

Et les hommes, lancés à la poursuite du malheureux, stimulés par le policier, chassaient l'homme...

Laurent prit une brusque décision.

Avec son sabre d'abatis, il coupa des branches menues, entassa des feuilles et des lianes souples devant le rideau desséché des arbres et, quand tout fut prêt, il battit le briquet, enflamma l'amadou et bientôt une fumée épaisse



monta vers la voûte admirable de la forêt et du ciel où le soleil, déjà haut, brillait, implacable.

Et ce coin du grand bois brûla...

L'incendie rampait à terre, les flammes léchaient les feuilles accumulées, les brindilles et les branchages morts. Bientôt, sur un espace de cinquante mètres, un véritable rideau de fumée et de feu se dressa entre la forêt verte et l'homme qu'il protégeait.

Au loin, malgré le crépitement de l'incendie, on entendait les cris de menace et de mort. Laurent, immobile, regardait brûler la forêt...

Mais les hommes en chasse approchaient.

Ils débouchèrent à gauche de l'incendie, au moment précis où Laurent s'enfonçait de nouveau, se croyant sauvé par le feu, de l'autre côté de la clairière...

Bientôt, les loups-cerviers ne furent qu'à une centaine de mètres du fuyard... A leur tête se trouvait Pierre Bergemont, dit « Bobby ».

— Rends-toi, Matelot !

Laurent comprit qu'il était perdu.

Le feu s'éteignait vite au contact de la forêt verte que les plantes vivaces et les énormes lianes humides n'alimentaient pas. La fumée raréfiée, retombait sur le sol comme un voile dénoué. Les cendres chaudes crépitaient encore. Puis ce fut le silence du grand bois

empuanti par l'odeur âcre du vaste brasier, mêlée à celle, caractéristique, de la terre en fermentation, de l'humus épais sur lequel poussent les orchidées éclatantes, où rampent les serpents et les bêtes qui semblent puiser leur venin à même cette poussière impalpable et cette boue qui caractérisent si bien la terre pourrie depuis des siècles.

Les hommes, au nombre de huit, dont six devaient être des camarades d'expédition de Laurent, se rangèrent assez espacés les uns des autres à gauche du feu mourant.

Laurent essaya vainement de gagner l'autre bord et de fuir de nouveau vers le fleuve.

— Rends-toi, Matelot ! criait Pierre.

Alors, le malheureux répondit par une dernière bravade.

— Vous ne m'aurez pas vivant. Tirez donc, lâches que vous êtes, et toi, misérable, tu sais bien que nous sommes d'anciennes connaissances. Mais tirez donc, tirez sur moi qui ai fait bon marché de ma vie depuis longtemps, n'est-ce pas Pierre Bergemont ? Monsieur mon...

Un coup de feu partit et la charge atteignit Laurent à l'épaule. Il chavira, tomba la face contre terre.

Il n'était que blessé.

Les hommes l'emportèrent à Démérara.



## QUATRIEME PARTIE

### LE PRIX DU SACRIFICE

#### *Un cœur de femme*

Jacqueline menait, à Paris, une vie résignée, partagée entre ses souvenirs douloureux, les soins à donner à son enfant, toujours frêle, mais dont la santé s'améliorait. Les parents avaient depuis longtemps accepté la situation difficile dans laquelle elle se trouvait et l'entouraient d'une affection que la peine avait renforcée. Un divorce, en faveur de l'épouse outragée, avait été prononcé.

Un matin de juillet, elle reçut avec le courrier ordinaire, une lettre dont le timbre la fit tressaillir. Elle venait de Guyane, et elle reconnut l'écriture de Laurent.

Elle avait appris, dans le silence de sa vie

de femme blessée, à méditer et à laisser monter la flamme intérieure qui permet aux êtres les plus meurtris de ne pas désespérer. Elle avait longuement pensé au malheureux paria qui, là-bas, sous le soleil implacable, expiait sans se plaindre le crime qui avait jeté le désarroi et la honte dans la famille.

Il n'avait pas écrit depuis quatre ans...

Terrorisée par son mari, âme en détresse, repliée sur elle-même, elle avait gardé le silence. Et puis, on lui avait si souvent dit que la moitié des transportés mouraient ou s'évadaient qu'elle acceptait l'oubli, qu'elle imaginait Laurent, mort ou disparu à jamais, et elle arrivait à s'excuser de n'avoir plus écrit.

Une telle fatalité pesait sur sa vie, qu'elle jugeait inutile de bouger, de chercher à savoir ce qui se passait là-bas où il faut laisser toute espérance.

Son silence était beaucoup plus une torpeur et un affaissement moral que l'abandon cruel.

Et, ce matin, là, sous ses yeux, une lettre de Laurent.

Elle retourna entre ses doigts l'enveloppe datée de Surinam.

Elle sembla hésiter un moment, et brusquement ouvrit le pli.

Et elle lut la lettre, si triste, si douloureuse d'abnégation et de ferveur contenue que Laurent avait écrite, le jour où il avait senti, sur



ses traces, le frère dénaturé qui le poursuivait de sa haine jusqu'en son enfer.

Quand elle eut achevé cette lecture, elle resta comme hébétée.

Quel mystère contenait donc le pli scellé qu'elle avait conservé si longtemps, sans jamais céder à la curiosité, pourtant bien compréhensible chez une femme mêlée à de si graves événements ?

Ses yeux s'embuèrent de larmes qu'elle laissa couler. Elles tombaient lourdement sur le papier où courait la ferme écriture de Laurent, et il semblait à Jacqueline que ces pleurs étaient une rédemption pour elle, un pardon qu'elle demandait à l'exilé qui avait vécu, portant la croix de son châtiment, sans un mot de consolation, sans un réconfort... et qui, lui, n'avait pas oublié.

Abîmée dans une méditation dont la source était une évocation troublante du passé, Jacqueline revoyait les années disparues, son court bonheur, sa vie de tristesse et d'abandon, la jeunesse frivole charmée par tout ce qui brille, aboutissant à cet isolement si dur pour son âme, ce renoncement au bonheur qu'elle s'était inconsciemment imposé.

Et, surtout, elle songeait avec acuité, à l'amour méconnu de celui qui n'était qu'un forçat évadé, un homme anonyme, perdu dans un pays où il était sans famille et sans amis.

Si elle croyait encore à la culpabilité de Laurent, puisqu'il lui avait écrit l'aveu de son crime, elle cherchait, sinon à l'excuser, du moins à s'expliquer comment il aurait pu être sauvé, cet homme qu'elle avait aimé d'un cœur fraternel, et dont l'aveu suprême, même lorsque la rafale avait tout emporté, la troublait encore sans qu'elle pût s'expliquer à quel sentiment réel elle obéissait.

Qui sait si Laurent n'eût pas maîtrisé ses passions funestes, s'il avait trouvé un écho de son amour dans le cœur de la préférée ?

Elle n'avait pas compris.

L'homme avait suivi son mauvais destin.

Et, toujours, depuis le départ pour le pénitencier effroyable, le fantôme de cet amour malheureux avait rôdé autour de Jacqueline.

A l'instant où elle pouvait lire la pensée fidèle et fervente de Laurent, son cœur de femme était bouleversé. Un besoin de sacrifice l'emplissait, en même temps qu'une tendresse révélée qui lui dictait un pardon total des fautes commises.

Elle en arrivait à souhaiter des cataclysmes, des réhabilitations et des grâces pour que son âme en dérive pût aller vers un autre avenir afin qu'elle avouât son erreur passée, et un sentiment dont la douceur l'illusionnait délicieusement.

Les mois d'angoisse, les années d'exil, l'ou-



bli apparent lui apparaissaient comme un affreux sommeil peuplé de cauchemars.

Laurent était libre.

Il lui écrivait. Et un trouble infini la laissait frémissante, devant le mystère, soupçonné par elle, qui entourait à la fois les événements tragiques du passé et cette résurrection de l'homme que l'on croyait à jamais rayé du monde.

Elle lut lentement le post-scriptum.

« Si dans trois mois, vous n'avez pas eu d'autres nouvelles, et si vous le voulez, écrivez-moi « post-office, Démérara », au nom de Dawson. Si vous recevez le câble annoncé, venez, par le premier courrier, à Cayenne. J'aurai été repris, sans doute, mais il faut venir, vous, à cause de la présence de Pierre Bergemont dans la colonie. Vous comprendrez après avoir lu la lettre secrète. Mais je vous supplie et vous ordonne de ne lire cette lettre que si je câble ou si vous apprenez que je suis mort. »

Jacqueline alla vers son secrétaire, ouvrit un tiroir adroitement dissimulé et tira d'une poche de soie une lettre fanée et souvent relue par elle.

Hallucinée, elle regarda longtemps l'autre lettre aux cachets de cire inviolée. Elle la prit dans ses mains qui tremblaient...

Mais elle respecta la volonté de l'absent.

Elle avait juré sur son enfant mort, elle devait rester fidèle à ce serment.

Elle passa ses mains sur ses yeux rougis par les larmes afin d'effacer les images obsédantes et, lentement, elle plia les deux premières lettres dans le dernier appel de Laurent.

Et le petit sachet de soie reprit sa place accoutumée.

VENEZ !

Hier, Jacqueline était résignée, brisée dans sa vie de femme, de mère et d'amante, car elle avait aimé, ne fût-ce que quelques mois, son mari.

Elle avait oublié ou feint d'oublier ce drame.

Plongée dans une sorte de torpeur morale, elle avait gardé le silence, sans cependant oublier qu'elle avait compté dans l'existence de Laurent.

Aujourd'hui, après la dernière lettre de son beau-frère, elle s'était dressée, aiguillonnée par un désir inconnu d'elle, un besoin d'action, de risque, peut-être d'aventure.

Elle songeait au malheureux avec douceur, sans discerner encore, cependant la qualité de son émotion, mais à coup sûr une crise senti-



mentale troublait la quiétude désenchantée de ses jours.

Et cette attente d'autres nouvelles augmentait sa fébrilité. Elle était nerveuse, sans colère ou impatience envers le sort, mais elle ne pouvait se dissimuler que quelque chose était changé, puisque Laurent Bergemont vivait, qu'il était libre et que sa lettre cachait mal une indestructible tendresse après l'horreur même de son exil, après le bagne, après l'ignominie du troupeau qui marque les forçats d'un indélébile cachet d'infamie.

Pour être fort, pour être loin du pénitencier, Laurent avait lutté, souffert ; elle lui devait désormais une pensée fidèle, dût-elle, pourtant ne jamais le revoir puisque la société poursuit et traque encore l'homme qui a cherché à fuir le châtement.

.....

— Madame Bergemont ?

— C'est moi !

— Voici une dépêche. Elle vient de loin !

Jacqueline prit le billet jaune plié et brisa la bande du câble.

Elle dut paraître affolée au télégraphiste, car celui-ci lui dit :

— C'est une mauvaise nouvelle !

— Non, mon ami, répondit-elle, la voix brisée par l'émotion. Je vous remercie.

Restée seule, elle relut encore les deux seuls mots que contenait le pli : « Venez ! Laurent ».

Son petit garçon était chez ses parents jusqu'au soir.

Elle avait tout le loisir de vivre une des heures les plus redoutables qu'elle ait pu attendre depuis des années.

Jacqueline resta prostrée quelques instants... Et elle imaginait la cruelle destinée de l'évadé, repris, conduit de nouveau à Cayenne ou à Saint-Laurent-du-Maroni.

Elle rouvrit le secrétaire contenant les lettres de Laurent, et puisqu'elle était enfin déliée du serment, elle allait pouvoir lire la lettre secrète.

Elle fit sauter les cachets de cire, qui se cassèrent avec un bruit sec, et elle eut, sur quatre pages, écrites d'une calligraphie réduite, volontairement, la révélation terrible à laquelle rien ne la préparait.

.....

« Ma chère Jacqueline,

« Je vous ai menti !

« J'ai menti à tout le monde.

« Je n'ai pas tué !

« Pierre fut seul coupable.



« Le récit que j'ai fait du crime est exact de point en point. Mais le meurtrier, c'est mon frère.

« Pourquoi ai-je agi ainsi ?

« Parce que je vous aime et que mon amour fut malheureux et méconnu.

« Je sais bien que je fus maladroit et timide mais mon cœur valait qu'un autre l'entendît battre, et si j'ai parlé dans la douleur, si je me suis à jamais perdu dans l'estime de tous et dans votre pensée, par l'abominable crime dont je m'accusais, comprenez. Comprenez bien qu'il valait mieux en finir tout de suite. Et puis, j'avais fait un autre serment à celle qui n'est plus, et dont l'âme de mère avait toutes les indulgences pour Pierre.

« C'est long... C'est compliqué... Il faut pourtant vous raconter tout le passé. Le reste n'en est que la conséquence avec cette aggravation de mon amour pour vous qui fit déclencher la volonté du sacrifice au delà des forces humaines, je peux vous l'affirmer sans vanité, comme sans regret à vos yeux qui, lorsqu'ils liront ces mots sauront pourquoi l'amour est total, despotique et maître de nos destinées, jusqu'à les briser, en changer le cours et les jeter à l'oubli.

« Quel silence et quel oubli valent la nuit du châtement et du baigne... même du châtement immérité ?

« Le subir ainsi est, je crois, le grand courage...

« J'ai supporté plus encore.

« J'avais à tenir un serment.

« Vous connaissiez notre mère. Elle fut une mère adorable et une femme dont on vantait la séduction. Sous des apparences souriantes, au temps même de son bonheur, elle avait un cœur d'une tristesse incurable. Et cette tristesse lui venait de mon frère, Pierre... Elle le connaissait bien, avait pour lui toutes les faiblesses, et elle savait que j'en souffrais...

« Au moment de mourir, elle me le confia. Elle n'eut pas besoin de s'excuser ou de m'expliquer. Je devinais tellement les sentiments qui l'animaient, mêlés de remords ou de regrets d'avoir eu pour moi quelque injustice et aussi le besoin de se réfugier en ce fils aîné, sérieux et réfléchi que j'étais, afin qu'il continuât à être meilleur encore, pour le cadet frivole et amoureux seulement de la vie.

« Elle n'eut pas besoin d'insister, la chère maman. Je lui jurai de toujours protéger Pierre.

« Et c'est ce que je fis.

« Vous avez tout ignoré, Jacqueline, et cette lettre vous plongera dans l'étonnement, mais, par deux fois, j'ai sauvé l'honneur du nom, deux fois j'ai payé les dettes et restitué de l'argent volé par mon frère.



« Et puis, un jour... Ah ! ce jour terrible ! le mauvais instinct, indestructible, le poussant, Pierre a tué. J'ai été le seul témoin...

« Alors j'ai jugé qu'il était à jamais perdu, et que, pour le sauver encore, mais définitivement, il fallait m'accuser. Devant la grandeur du sacrifice, j'espérais, j'étais certain que Pierre s'amenderait, car il aurait toujours présent à ses yeux, le geste fait pour lui éviter le châtement.

« Et vous savez le reste !

« Il y avait une autre raison : Vous ! Vous que j'aimais et dont le souvenir m'obsédait. Je pensais que l'amour est un sentiment spontané, que rien ne l'efface et que malgré votre tristesse au foyer, il durait encore en votre cœur désolé. Au fond, Pierre avait la meilleure part. On ne lutte pas pour des chimères.

« Et j'ai pris à mon compte le crime d'un autre.

« Je l'ai fait délibérément, sans regrets. Je donnais à la mémoire de ma mère le dernier gage de la loyauté qu'elle pouvait attendre de son enfant.

« Je disparaissais d'une existence qui n'était, pour moi, que rancœur sourde et vallée de larmes.

« Je laissais à votre destin la seule part de bonheur que vous aviez choisie, l'homme que

vous aimiez ou que vous paraissiez aimer toujours.

« J'ai menti, Jacqueline ! Je n'étais pas joueur... Je n'étais pas violent... Je suis un malheureux... Mais, jusqu'à la fin de mon martyre, jusqu'à ce que, dans le tragique exil d'ignominie, je disparaisse ou je meure à mon tour, que je souhaite proche, votre pensée sera avec moi, toujours fidèlement gardée.

« Et vous saurez, au moins, que mon amour valait quelque indulgence, un regard de bonté, la pitié d'une femme, parce que j'étais digne de sa tendresse.

« Sous la casaque ignoble, vous saurez, Jacqueline, que battait le cœur d'un honnête homme.

« Cela, je voulais que vous l'appriessiez par moi seul, puisque j'ai emporté mon secret.

« Et vous ne pouvez pas douter de mes paroles... Je n'ai aucun mérite à dire la vérité.

« Personne ne me comprendra, sauf vous... et la morte qui, peut-être, est penchée sur mon épaule et me bénit, au moment où j'écris ces lignes... Et qui sait si elle-même ne trouverait pas trop grand le sacrifice et ne me relèverait pas de mon serment ?...

« Mais je m'en vais, et je pose ici, comme un signe, un arrêt de mort, le seul baiser que j'aie voulu vous donner, le seul qui fût bien à vous.



« Et, maintenant, la poussière et l'oubli »...

.....

Jacqueline, atterrée, relut encore avidement cette lettre comme elle avait relu le câblogramme... Les feuillets révélèrent un autre drame, un drame de conscience qu'elle ne pouvait pas éluder. Non ! Elle n'avait pas le droit de garder le silence.

Elle n'attendit pas une minute de plus et se précipita chez ses parents.

La scène qui s'y déroula fut pathétique.

Mais M. Beauroy, malgré son émotion et les protestations de sa femme, absolument accablée par la double confession de sa fille et de Laurent Bergemont, comprit quel devoir Jacqueline avait à accomplir :

— Tu feras selon ta conscience.

— Je partirai donc.

— C'est un long voyage.

— Je le sais.

— D'autres te diraient de laisser faire la destinée, mais je ne suis point de cet avis. J'ai toujours pensé qu'il fallait savoir prendre ses responsabilités.

— Moi seule puis sauver ce malheureux, puisque la dernière lettre que j'ai reçue marquait bien quelles souffrances nouvelles étaient réservées à Laurent.

— Tu agiras comme le dicte ton cœur.

— Oui, père, et il y aura enfin une revanche de la vérité et de la vie sur la honte, le mensonge et la mort ! Je n'ai qu'un regret, me séparer de mon enfant pendant quelques mois ; mais je sais que vous veillerez sur lui...

.....

Quelques jours après, le « Pérou » faisant route pour Pointe-à-Pitre, Fort-de-France, Trinidad et les Guyanes, levait l'ancre à Saint-Nazaire, par un beau soir de juin.

Dans une cabine de pont, une femme, étendue sur sa couchette, sanglotait...

#### LE CALVAIRE D'UN HOMME

Laurent ramené, évanoui et l'épaule brisée, à Georgetown fut admis à l'hôpital colonial.

Les policiers, faisant du zèle, le donnèrent comme un bandit dangereux et surenchérent sur la bonne prise due à leurs efforts, grâce aux indications sûres de Pierre Bergemont.

Le blessé fut mis au secret, et il affecta de garder un silence qui impressionnait à la fois ses gardiens et les infirmiers.

Sa robuste constitution lui épargna les longueurs de la convalescence, et, après trente



jours d'hôpital, la suture des os était en bonne voie. On le jugea suffisamment solide pour un transfert et, deux semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il fut mis aux fers, à bord d'un cargo qui chargeait des bois de construction sur le Démérara et faisait route pour le Brésil, avec escale à Paramaribo et Saint-Laurent-du-Maroni, où l'on devait laisser le prisonnier.

A bord, Pierre Bergemont, qui avait constamment surveillé son frère, lui demanda, malgré son mutisme dédaigneux s'il n'avait aucun souhait à formuler. Laurent le fixa de ses yeux sombres où dansait une flamme et lui répondit :

— Je n'ai besoin de rien. Je suis pris. Je n'ai aucune faveur à demander. Mon épaule se guérit. Et ce coup-ci tu me tiens bien.

— Quand on est dans ma situation on agit selon son intérêt.

— Tu as un intérêt quelconque à m'empêcher de fuir ?

— Oui ! Puisqu'il y a ce que tu sais entre nous, que j'ai joué ma partie et que je l'ai gagnée. Le bagne perpétuel est plus sûr que la liberté du sauveur que tu fus, même en pays lointains. Car tu dois être satisfait ! Ton sacrifice n'est pas vain. Je suis quelqu'un !

— Et moi un bagnard !

— Tu as choisi !

— Misérable !

— Pas de gros mots, sinon la double boucle.

— Et si je dis tout ?

— Je te ferai passer pour fou ! Comprends bien que je te sais affolé par le séjour en Guyane, que tu feras de nouveau tout ce que tu pourras pour t'évader. Je ne veux pas qu'on te revoie, jamais !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne crois pas aux sacrifices éternels. Tu as cru faire œuvre de héros en me tirant d'un mauvais pas. Le jour n'est pas loin où tu auras assez de porter un pareil fardeau. Un crime est une besace qu'on traîne toujours, comme Sisyphe roulait son rocher. Je crains que tu ne laisses retomber la charge et qu'elle ne m'écrase. Alors je suis venu ici pour m'assurer de toi. La vie n'appartient pas aux vaincus. D'ailleurs, rien ne nous a jamais rapprochés. Tu n'as ni mes goûts, ni ma façon de voir et de comprendre les choses !

— Heureusement !

— Oh ! ne crâne pas ! En attendant tu es au bain !

— Pas encore !

— Sois tranquille, tu y reviens sous bonne garde.

— Je ne veux pas croire, Pierre, que tu puisses pousser la cruauté jusqu'à me poursuivre ainsi, moi qui t'ai sauvé !



— C'est fini. Je me suis assuré de ta chère personne. Tu es un déchet pour moi et pour la société. Je te ferai saler au tribunal maritime. Et après deux ou trois ans de prison. Charwein te recevra. Le camp des incorrigibles est fait pour les gaillards de ta trempe. Et au moindre geste, à la moindre tentative de fuite, tu connais la consigne qu'ont les surveillants arabes.

— Canaille ! Canaille !

— Gibier choisi pour une charge de chevrotines ou une balle, et tout est dit.

— Mais je dirai tout ! Je protesterai...

— Farceur, qui te croira ?

— Les faits mêmes prouveront...

— Nos noms !

— Eh bien tu es la honte de la famille et on me plaindra.

— Tu as donc tout calculé, tout calculé ?

— Tout !

Il y eut un silence...

Laurent, enchaîné, réduit à l'impuissance, fixait sur son frère des regards ardents...

Ce dernier semblait méditer. Il parla sur un ton de menace et la voix sourde :

« Et puis, il y a autre chose.

— Quoi encore ?

— Ta petite histoire avec Jacqueline ! »

A ce mot, Laurent fit un effort suprême, cherchant à échapper aux liens qui le tenaient

immobile. Les muscles des bras et du cou se gonflèrent, puis il retomba sur la planche de la geôle et la voix sourde, il s'adressa hâletant à l'homme qui le torturait.

« Tais-toi, tu m'entends ! Tais-toi ! Tu n'as pas le droit de parler d'une chose sacrée. Dans ma misère et ma douleur, ce secret est aussi pur que l'autre est inviolable.

— Quel autre ? »

Laurent, interdit, ferma les yeux.

L'autre secret, c'était la parole donnée à la mère mourante, et le sacrifice consenti, la souffrance et la honte, et aussi l'oubli d'un amour impossible.

— Tu vois, j'avais compris ?

— Qu'avais-tu compris encore ?

— La douce aventure avec celle qui fut ma femme.

— Assez, ce n'est pas vrai !

— Tu te défends trop bien !

— Ce n'est pas vrai, je le répète ! Il n'y eut jamais rien entre Jacqueline et moi... Et si elle pouvait être ici, elle en témoignerait !

— Mais, elle ne peut pas être ici. Elle est à trente jours de mer, et elle ignore tout, même où je suis.

— Qu'en sais-tu ?

L'autre s'avança le poing levé sur le prisonnier.

— Qui l'aurait prévenue ? Toi ?



— Je répète encore : « Qu'en sais-tu ? »

— Parle, parle ! Tu as écrit ?

— Je ne répondrai plus.

— Imbécile ! Tu as voulu, par surcroît te moquer de moi. Sache qu'il t'en coûtera plus cher que tu ne le penses. On ne joue pas impunément avec l'inspecteur chef Pierre Bergemont.

— Qu'en sais-tu ?

— As-tu fini de répéter ces mots ridicules ?

— Le destin de chacun est écrit. Tu es un misérable assassin que j'ai sauvé. Cela tu le nieras. Crois-tu que les forces humaines n'ont pas de limites, crois-tu que la résistance morale ne cède pas, crois-tu enfin que le devoir que l'on s'est imposé ne peut pas prendre fin ?

— Tu te parjurerais ? Ah ! le bel apôtre que tu ferais !

— Qu'en sais-tu encore ? Si dans mon âme et conscience je juge que la coupe est pleine!!!

— Je t'ai averti... On te jugerait comme fou ! Et l'île Saint-Joseph accueillerait un dément de plus. Dans le tas, tu passerais inaperçu.

Pierre Bergemont avait fait l'insinuation relative à sa femme et à Laurent, avec un cynisme et une tranquillité qui eussent déconcerté un homme plus fort que le prisonnier, et la volonté du « Matelot » en était éprouvée.

Il se laissa prendre au piège.

Pierre savait-il ?

Il ne pouvait imaginer qu'il fût à ce point tombé à l'ignominie, au crime moral, plus grave que l'autre crime, qui consiste à tuer une âme, à vider un esprit de ce qui peut être son idéal et son seul réconfort.

Et pourtant le couteau était en son cœur.

Jacqueline avait-elle parlé ?

Et poussant l'infamie plus loin encore, Pierre, avant de quitter son frère, lui lança :

— Il y a trois ans que je ne vis plus avec Jacqueline. Et si cela peut t'intéresser, elle a refait sa vie avec un homme qu'elle aime. J'en suis ravi pour elle, car je n'avais plus à son égard aucun sentiment. Je te laisse la douceur de méditer sur cette dernière page du roman que tu ébauchas jadis... Et maintenant, sois sage, mon gaillard. A bientôt !

.....

La porte de la geôle tourna sur ses gonds et Laurent se retrouva seul dans le demi-jour de ce réduit où se mêlaient tous les relents abominables du navire qui fit une longue escale de trois semaines à Paramaribo pour des réparations urgentes.

Laurent pouvait rester deux heures par jour sur le pont, à l'avant, sous le soleil de ce mois de septembre torride et cruel. Du Surinam



montaient les odeurs fades de la vase et des eaux polluées.

Le prisonnier connaissait bien la rade. Il suivait les mouvements du port et, pendant ces rares moments de calme, alors que le soleil descendait sur l'estuaire et que s'éveillaient les musiques des bars et des maisons heureuses, une tristesse l'envahissait et, plus d'une fois, des larmes coulèrent sur ses joues, que le vent, la pluie et les rayons brûlants avaient tannées.

Un moussaillon le prit en pitié, d'instinct. C'était un métis de créole et d'Indien. Malheureux lui-même parmi les rudes marins du bord, il s'était approché de cette souffrance muette, parente de son enfance abandonnée.

Et simplement, sans un mot, il apportait à Laurent des fruits : mangues, bananes, sapolilles, que l'homme enchaîné savourait.

Par une délicatesse qui émouvait Laurent, il allumait une cigarette et la lui faisait passer. Au cas où quelque homme de garde sentirait l'odeur du tabac sur ce point désert du bateau, le petit eût feint de fumer lui-même, et les rigueurs disciplinaires auraient été déjouées.

Il y eut, un jour, un grand bruit dans l'entrepont où se trouvait la geôle. Laurent perçut des voix qui semblaient venir d'hommes se concertant tout bas. Les pas se rapprochèrent. La porte s'ouvrit et livra passage à Pierre Ber-

gemont qu'accompagnaient le consul français de Paramaribo et le forçat évadé qui, jadis, avait voulu faire chanter Laurent lors de son retour du placer.

Pierre Bergemont prit le premier la parole :

— Vous reconnaissez bien le transporté qui se réfugia à Surinam, il y a un an ?

Les deux comparses répondirent affirmativement.

« C'est bien, ajouta l'inspecteur chef, sinistre et lamentable, dans cette mise en scène ridicule. C'est tout ce que j'avais à vous demander, car il me faut un constat légal après vérification d'identité.

« Vous voyez que l'homme est vivant !

— Oui, répondirent-ils en éclatant de rire !  
Oui ! Vivant !

— Il était blessé, mais il est guéri.

— Nous l'ignorions !

— Je vous le dis, blessé par accident, à l'épaule. Il n'y paraît plus rien.

Laurent, sans un mot, regardait ces trois êtres dont il était la risée et qui se prêtaient à une pareille comédie.

Son frère referma la porte du cachot, assez lentement, pour que l'affreux bagnard évadé, « la Ficelle », eut le temps de jeter dans un sarcasme :

— Eh ! bien, Matelot ! ! ! On est fait ! Et ce coup tu es bon ! Fallait pas tant crâner autre-



fois ! Tu n'es qu'un sale « popote » comme les autres ! Bonjour aux « travaux !!! »

Laurent n'avait pas bronché sous cet outrage dérisoire. Mais, quand il se retrouva seul, il se jeta en sanglotant sur le bat-flanc de la cellule, où jusqu'au soir, délivré de ses fers, il tournait comme un fauve en cage.

Puis, il se ressaisit.

Dans sa mémoire, des images se précisèrent.

Il revit son enfance, les visages de sa jeunesse, ses premiers chagrins, sa mère frappée par le mal qui ne pardonnait pas, la scène de l'agonie, le serment...

Passèrent ensuite les souvenirs de ses voyages, les escales joyeuses, le bonheur entrevu, l'adorable vision de Jacqueline...

Avait-elle pu oublier, elle ?

Pierre avait-il dit vrai ?

Elle aussi pouvait-elle laisser à l'oubli et à la douleur atroce de l'exil et de l'outrage, celui qu'elle savait innocent aujourd'hui ?

Mais non ! Une voix dans l'ombre semblait le conseiller et lui parler de suprême espoir...

Pierre avait menti !

Ce n'était pas vrai ! Jacqueline n'avait pas violé le secret de son amour malheureux...

Halluciné, Laurent se dressa ! !

Là, devant lui, une forme blanche glissait...

Il sentit, sur son front, la fraîcheur d'une caresse... Des mains touchaient sa joue...

« Mon petit... Mon pauvre petit... disait la voix, c'est toi qui étais le meilleur... C'est toi qui as le droit de vivre. Je te protège... et tu reverras la lumière... Mon pauvre petit Laurent.. Mon fils bien-aimé... »

Le prisonnier cria : « Maman... Maman ! », puis s'écroula proférant des mots sans suite, et quand le gardien vint lui apporter sa ration de pain, il le trouva recroquevillé dans un coin de la cellule.

Laurent délirait.

#### LE CAPTIF

Le bateau anglais qui transportait le prisonnier avait des avaries moins sérieuses qu'on ne le pensait et le séjour à Paramaribo fut écourté.

Après être resté prostré pendant des heures, en proie à une fièvre et un délire qui firent craindre pour sa raison, Laurent s'apaisa et les inquiétudes de Pierre Bergemont s'évanouirent. Le policier voulait, en effet, ramener sa proie vivante au bagne.

Il était impatient de savoir le malheureux en lieu sûr, bien gardé et perdu à jamais dans les cases ou sur les camps, autour de Saint-Laurent-du-Maroni. Il décida de saisir la première



occasion qui se présenterait pour transférer le prisonnier au pénitencier. Il ne voulait pas attendre le départ du cargo.

Un trois mâts-barque qui faisait voile pour l'Argentine et charbonnait à Surinam, consentit à prendre à son bord quatre passagers que leurs affaires appelaient d'urgence à Saint-Laurent et à Cayenne, et le forçat repris, accompagné de l'inspecteur chef Bergemont, qui jouissait de tous les privilèges, au nom des lois et des conventions internationales des trois Guyanes.

Gardé à vue par l'homme de pont, Laurent fut parqué au pied du grand mât. Il jouissait cependant d'une liberté relative, car il n'était pas enchaîné et le capitaine, profitant de l'aubaine, l'employait aux basses besognes. Pierre était rassuré. Tout danger de fuite semblait écarté. On envoya Laurent aux soutes où il trima sous la menace des matelots norvégiens, écume des ports, grandes brutes à faces de loups, aux yeux gris.

Durcis par une existence de misère et les voyages périlleux, ils n'avaient pas le cœur compatissant. Ils savaient que l'homme envoyé au fond était un convict, un criminel que l'on ramenait à la justice française. Ils demeuraient sans pitié.

Laurent, complètement guéri de sa blessure à l'épaule, avait pris des forces nouvelles.

Ce repos forcé lui avait permis de se refaire, de conquérir non seulement une santé que les tortures morales et physiques avaient ébranlée, mais de sortir victorieux et plus solide encore, d'une aventure tragique et qui paraissait sans issue.

Il y eut, dans la chambre de chauffe, des querelles et parfois du sang. Laurent étala un homme d'un coup de poing et il fut, pour ce fait, mis aux fers. Pierre semblait l'avoir abandonné à ses gardiens improvisés. Le capitaine et son second, grands joueurs, avaient trouvé, dans le passager occasionnel, qu'était l'inspecteur de la police française, un partenaire digne d'eux.

Pierre n'avait pas perdu les qualités qui le signalèrent jadis à l'attention de la brigade des jeux, et gagnait à sa guise les bons Norvégiens et deux Brésiliens qui roulaient des yeux fous, dans leur face bronzée, devant l'audace et la chance insolente du Français.

Une voie d'eau s'étant ouverte, dans la cale aux marchandises, par suite d'un accident que l'on n'expliquait pas, Laurent fut libéré de la barre de discipline et employé aux réparations exécutées en hâte par l'équipage au complet.

Remonté sur le pont, il repéra fort bien la côte, reconnut un village d'Indiens, une exploitation isolée de bois de rose, dont l'usine primitive était élevée à l'embouchure d'une



crique et il chercha par quel moyen il pourrait fuir.

Calme plat ! L'océan s'étalait comme une nappe d'huile, et le bateau naviguait difficilement, cherchant le vent près des côtes...

L'idée fixe reprenait Laurent...

Il ne voulait pas, il ne pouvait pas rester captif, aux mains de son frère. Il s'en irait, de nouveau, parce que la souffrance était trop grande, parce qu'il était inutile d'attendre un sauvetage impossible...

Jacqueline elle-même n'avait-elle pas trahi son secret, oublié sa douleur, fermé son cœur à jamais sous le mépris, après le crime dont il s'était accusé...

Pierre avait peut-être dit vrai...

« Elle vivait paisible, avec un homme qu'elle aimait ! »

Alors, pourquoi courir après la chimère ?

Le courage qu'il gardait était purement physique. Et, dans son cerveau, une seule idée : fuir, aller vers la liberté ou vers la mort.

Le soir d'une journée particulièrement accablante, le voilier suivait les sinuosités de la côte, à quelques brassées. Les eaux profondes, exceptionnellement claires à cet endroit, n'étaient encombrées ni d'algues, ni de racines pourries de palétuviers. Sur plusieurs milles, avant les bancs de vase qui, d'ordinaire, garnissent les grèves et que l'on aperce-

vait au loin, l'eau bleue, à peine ridée par des vaguelettes, miroitait.

L'équipage vaquait aux besognes.

Il ne restait sur le pont qu'un homme de barre, qui ne pouvait voir ce que faisait Laurent.

Les passagers étaient au carré où ils dînaient avec les officiers du bord.

Et, tout à coup, Laurent, qui s'était accroupi derrière un tas de cordages, près du cabestan, aperçut, à un mille environ, une longue pirogue, qui s'avavançait à force de rames, se dissimulant dans les anfractuosités de la rive.

Laurent n'hésita pas à reconnaître cette expédition.

Ce n'étaient pas des Indiens.

Ils eussent pris le large, pour aller plus vite, par les courants. Ce ne pouvait être qu'une évasion collective ou le ravitaillement attardé de quelque placer. Et les hommes qui montaient la pirogue cherchaient une crique pour aller dans l'intérieur. Peut-être, enfin, était-ce une pirogue de l'exploitation de bois de rose, dont on avait aperçu l'usine, la veille, et qui regagnait son point d'attache.

Laurent n'hésita pas. Il laissa pendre un grand cordage, un filin d'amarre, enjamba le bastingage et se laissa couler le long du flanc du bateau, jusqu'au ras des flots.



La pirogue n'était plus qu'à quelque cinquante mètres environ...

Laurent scruta l'eau pour vérifier s'il n'y avait pas de squalé suivant le navire. Rien ! Il fut rassuré. Quelques poissons volants fuyaient au ras des vagues. Leurs bonds s'éclairaient des feux du couchant.

Quand il jugea le moment propice, Laurent lâcha le filin et nagea vers la pirogue.

Il regarda.

Des bagnards évadés, des hommes hâves et terribles garnissaient l'embarcation. Le voilier vira brusquement, sous une saute du vent, et l'homme de barre aperçut à son tour le prisonnier que l'on hissait à bord de la pirogue.

Il donna l'alarme.

L'équipage fut sur le pont en une minute. Une manœuvre adroite coupa le passage des bagnards. Le capitaine et ses seconds, Pierre et les Brésiliens, armés de revolvers, tiraient en l'air les premiers coups de feu, sommant les fuyards de se rendre. Ceux-ci luttèrent désespérément, essayaient de passer. Ils s'échouèrent sur un banc de cailloux d'où s'élevèrent effrayés, des aigrettes et des flamants rouges.

Du bord du bateau, un feu nourri tiré sur les hommes d'évasion les réduisait à l'impuissance. Deux misérables, touchés au ventre, basculèrent hors de la pirogue qui, par ce

violent déplacement de charge, culbuta. On aperçut quatre têtes hors de l'eau.

Cinq minutes après, sur le pont, alignés, hagards, les forçats étaient enchaînés.

Laurent était du nombre.

Pierre, narquois, campé devant lui, haussa les épaules, et, entre les dents, murmura :

— Pas de veine, mon vieux, ton compte est bon.

Il s'agissait de condamnés évadés depuis quelques semaines et que l'on recherchait.

Ils le savaient et se vantaient de leurs exploits en pirates redoutables qui, ayant perdu la partie, crânaient devant celui qui les questionnait.

Et voici quels étaient leurs crimes : Ils avaient remonté le cours du Maroni, armés, après des meurtres et des vols, de fusils et de munitions. Ils attendaient le passage des chercheurs d'or et les abattaient afin de ravir leur butin, pépites et poudre de métal, acquis grâce à des efforts patients et une ténacité remarquable, une endurance de tous les instants, malgré les jours fiévreux, les nuits sans sommeil, à l'affût des fauves qui rôdent autour des campements.

Un survivant de ce massacre avait raconté le drame aux autorités de Saint-Laurent-du-Maroni, et, depuis deux mois, les meilleurs chas-



seurs d'hommes étaient partis à la découverte, longeant le fleuve, battant la forêt.

Les misérables, se sentant perdus, fuyaient vers les colonies étrangères, au moment où Laurent leur demanda secours.

Le plus vieux de la bande, après avoir avoué les crimes commis, déclara :

— Le copain n'était pas avec nous. Vous le savez. Inutile de le charger.

Il désignait Laurent auquel il dit, à voix basse, car il l'avait reconnu :

« On te croyait mort, Matelot ! »

Accablé, la tête basse, Laurent, à son tour, murmura, comme s'il se parlait à lui-même :

— Pourquoi ne suis-je pas mort ?

Et, cependant que le bateau cinglait vers le Maroni et le grand bague français, le malheureux captif retomba à son mutisme méprisant...

Il n'ouvrit plus la bouche, et face au ciel, étendu sur le pont, il fixait les nuages qui se chevauchaient, et s'en allaient, dans une course hallucinante, en des régions mystérieuses aux horizons toujours nouveaux !

#### LE RETOUR A L'ENFER

Le trois-mâts mouilla dans le port de Saint-Laurent-du-Maroni, par un jour pluvieux d'octobre.

L'eau tombait en gouttes énormes sur les toits de tôle ondulée des maisons et c'était, dans l'air tiède, un bruit monotone et sans arrêt.

Un piquet de gendarmes et de surveillants vint prendre livraison des évadés que l'on attendait car Pierre Bergemont avait transmis, par sans-fil, un message qui surprit l'Administration pénitentiaire.

Celle-ci désespérait, en effet, de jamais retrouver les bandits.

Les trois hommes, enchaînés, descendirent à quai les premiers, et Laurent parut seul, en loques, véritable vision d'épouvante et de douleur, les mains nouées derrière le dos.

Il regardait les êtres et les choses avec une indifférence telle que les gardiens étaient frappés de cette attitude.

Il ne réclamait ni boisson, ni nourriture...

Il allait comme un automate...

Il se retourna vers son frère :

— La prison, vite, et le silence... Sois content, je suis enfin à ta merci.

— Que m'importe. Je pourrai partir tranquille, car je sais, à présent, que tu ne pourras plus fausser compagnie aux camarades. Adieu, forte tête !

Laurent ne releva même pas l'injure.

Il vivait intensément d'une vie intérieure, que rien ne semblait troubler.



Comme un vase d'argile friable laisse lentement s'écouler l'eau qu'il contient, le prisonnier paraissait avoir perdu la notion des réalités.

Il n'exprimait aucun regret, n'exhalait aucune plainte.

Les événements s'étaient précipités, plus forts que sa propre existence et il n'attendait vraiment que l'oubli.

On le jeta dans une cellule des locaux disciplinaires.

Le Tribunal Maritime de Saint-Laurent-du-Maroni devait être réuni sous huitaine, afin de juger de crimes ou délits, toujours les mêmes : drames entre bagnards, rébellions, tentatives d'évasion et autres méfaits qui obligent la métropole à entretenir en Guyane des fonctionnaires mécontents et coûteux.

Mécontents parce que le séjour à la colonie est pour eux un exil sans douceur, onéreux pour les caisses de l'Etat, car il faut bien tenir compte des indemnités et des transports.

Pendant qu'il attendait la première entrevue de son frère avec le magistrat instructeur, Pierre eut le temps de rédiger un rapport copieux et détaillé de la mission qu'il avait accomplie.

Il exagéra ses mérites, en accumulant les faits, les prises, les pistes suivies, les recherches vaines, enfin la capture du « Matelot »,

qui, d'après son témoignage, s'il n'était pas lors de son arrestation à Démérara à la tête d'une bande, avait certainement, à Paramaribo, fomenté des troubles avant de fuir en territoires anglais. La preuve en serait fournie par le renvoi en Guyane française, prochainement, d'une douzaine d'indésirables, anciens forçats, qui tous connaissaient le « Matelot » et le traitaient en chef.

Tout cela était inventé.

Mais l'inspecteur Bergemont savait donner de la vraisemblance à ses récits et il fallait compter avec son intelligence néfaste, hélas ! ses dons de logique, sa sobriété d'expression, éloquente dans sa concision.

Il ne fut pas embarrassé par les questions du juge qui s'étonnait de n'avoir sous la main que Laurent.

— J'ai voulu rentrer tout de suite, expliqua Pierre et vous ramener le plus dangereux, le célèbre « Matelot ». Les comparses sont sous clef, à Paramaribo, mis dans l'impossibilité de nuire et arriveront un peu plus tard.

— Fort bien, j'eusse préféré, cependant, avoir toute la bande.

— J'avais hâte de rendre compte de ma mission.

— Peu importe ! Vous avez fait pour le mieux. Et savez-vous ce que j'ai découvert en



consultant la fiche du transporté de marque que vous avez si prestement cueilli ?

— Non ! Quoi donc ?

— Qu'il porte le même nom que vous.

— Le Gouverneur m'avait avisé du pseudonyme sous lequel vous viviez, il y a quelques mois, à Saint-Laurent-du-Maroni, mais je connaissais votre véritable identité. Saviez-vous ce détail ?

Pierre brava le juge, le sourire aux lèvres :

— Je savais que le « Matelot » s'appelait Bergemont, comme moi. Mais il y a des Dupont et des Durand...

— Certes !

— C'est donc une simple homonymie. Elle est regrettable, surtout à cause de la tâche que j'ai accomplie.

— Hasard. Coïncidence sur lesquels il ne convient pas d'insister davantage.

— C'est assez mon avis.

Le juge exigea la présence de Pierre au procès qui allait s'ouvrir.

— Soyez rassuré ! Cela ne traînera pas. Une seule audience suffira, mais votre déposition est indispensable.

— J'avais espéré, ajouta Pierre que mon rapport suffirait.

— Pas en matière criminelle. C'est vous-même qui avez opéré. La justice attache du prix à la relation des incidents qui ont mar-

qué cette véritable chasse à l'homme. Ce sera ici un exemple.

— Soit.

— Mais tout se passera très bien, comme eût dit Stendhal et vous pourrez rejoindre Cayenne et la métropole par le bateau de décembre.

Pierre eut le bon sens de ne plus protester.

Il donna au juge quelques renseignements complémentaires et se fit conduire à Albina, en Guyane Hollandaise, Albina-la-Blanche, face à Saint-Laurent-du-Maroni sur la rive opposée du fleuve.

Il savait qu'il y avait là un de ses collègues, de la police internationale comme lui, en tournée d'inspection et qui devait aller ensuite à Java et à Bornéo.

Il n'était pas fâché de parler « métier » avec le Hollandais et il n'ignorait pas, non plus, qu'à Albina, se trouvait un tripot clandestin, que l'on savait toléré par des complaisances administratives intéressées, et où l'on jouait gros jeu avec des fonctionnaires aisés, des chercheurs d'or et des maraudeurs de passage.

Il n'en fallait pas davantage pour tenter Pierre Bergemont, qui comptait bien, par des coups heureux de sa façon, forcer la chance et arrondir ainsi le pécule qu'il se constituait, peu à peu, depuis son arrivée en Guyane.



Cette similitude de noms du « Matelot » et du policier avait troublé le juge, qui procéda, immédiatement, après le départ de l'inspecteur chef Bergemont, au premier interrogatoire du prisonnier.

Il fut introduit, menottes aux poignets, dans le cabinet du magistrat, dont les fenêtres à claire-voie, donnaient sur le fleuve que l'on voyait briller, à travers les lamelles de bois.

Rasé, tondu, nettoyé, vêtu de la tenue de toile bise marquée des grandes lettres L. D. (locaux disciplinaires), pieds nus dans de lourds souliers, Laurent se tint debout devant le juge et les questions lui furent posées brutalement.

— Vous vous appelez Bergemont, Laurent, né à Paris.

— Oui.

— Vous avez été condamné pour meurtre d'une de vos tantes, sœur de votre mère ?

— Oui.

— Vous étiez, pour ce fait, condamné à quinze ans de travaux forcés ?

— C'est exact.

— Vous avez fait deux ans de votre peine, et depuis bientôt vingt mois, vous avez quitté le pénitencier ?

— Oui.

— Votre évasion a parfaitement réussi. Étiez-vous seul ?

— Oui.

— Votre présence à Paramaribo a été signalée.

— Je n'en doute pas.

— D'après l'enquête, vous auriez même prospecté au sud du fleuve Surinam pour une Compagnie hollando-américaine ?

— C'est vrai.

— Et sans le flair de l'inspecteur principal chargé de rechercher les hommes évadés qui infestent les colonies voisines, vous seriez encore en lieu sûr, échappant ainsi à la loi qui vous a justement frappé.

— Probablement.

— Vous n'êtes pas loquace ?

— Non ! Je suis bref et n'ai rien à ajouter. Vous êtes renseigné. Je suis prêt à subir une peine nouvelle. Pourquoi perdre du temps ?

— Vous le prenez sur un ton !

— Le ton du prisonnier. C'est mon droit.

— Vous n'y gagnerez rien.

— Peu m'importe.

— Savez-vous que celui qui vous a mis la main au collet porte le même nom que vous ?

Il y eut un silence.

Le juge ajouta :

— Ce nom, Pierre Bergemont, ne vous est pas connu ?

Laurent ferma les yeux...

Il retrouva, sur le fond troublé de sa mé-



moire, tous les souvenirs d'autrefois. Ce fut comme un éclair fulgurant !... S'il parlait enfin !...

Sa mère n'avait-elle pas levé, du pays des ombres, l'interdit qui pesait sur lui ?... Mais en même temps, il évoqua Jacqueline. Il la vit heureuse peut-être, et l'ayant à jamais oublié. Alors, à quoi bon ? ! !

— J'attends toujours !

Laurent releva la tête qu'il tenait baissée au cours de sa méditation courte et tragique.

De lourdes larmes roulaient de ses yeux.

Il se maîtrisa et répondit :

— Non, monsieur le juge, je ne connais pas le policier qui m'a pourchassé. J'ignorais qu'il portât le même nom que moi... Mais je ne suis plus désormais qu'un numéro.

— Le 13.904.

— Cet état-civil me suffit, à présent.

Et il s'écroula, en sanglotant, sur le banc des prévenus devant le juge et les surveillants militaires interloqués.

#### UN NAVIRE ARRIVAIT

Deux jours avant que s'ouvrît le procès, le courrier *Antilles*, qui avait pris en transbordement, à Fort-de-France, les passagers du transatlantique *Pérou*, accostait au quai de Saint-Laurent-du-Maroni.

Parmi les fonctionnaires, quelques marchands du Venezuela et des Iles Anglaises, venus sur la terre du bague afin d'y traiter quelques affaires d'or et de balata, se trouvait un couple formé par un homme de haute stature, ayant dépassé la cinquantaine et une jeune femme, délicate et charmante, qui n'avait pas trente ans, mais dont le visage révélait une profonde tristesse, et les yeux, par instants, une flamme.

C'était Jacqueline, qu'accompagnait son oncle, Barthélemy Crabeyre.

Elle avait décidé ce frère de sa mère à la suivre dans la mission sacrée qu'elle allait accomplir.

Barthélemy Crabeyre hésita, tout d'abord, puis il jugea bon de joindre l'utile à l'agrément du grand voyage. Il avait, en effet, des intérêts dans une affaire de placer, sur le Car-sévène, l'ancien conteste franco-brésilien.

Riche, il pouvait s'offrir le luxe d'un pareil déplacement et accomplir une bonne action.

Il fut donc convenu qu'il accompagnerait Jacqueline.

Depuis qu'elle avait pris la résolution de sauver Laurent, obéissant à un double sentiment, besoin de se dévouer, désir de vivre une aventure romanesque, dont le tragique la fascinait, Jacqueline était transformée.

Elle semblait courir vers un idéal qu'elle



voulait atteindre malgré tous les obstacles. Longtemps résignée et meurtrie, elle trouvait, enfin, l'occasion de prendre une revanche éclatante sur la vie qu'elle avait menée jadis... L'indifférence qu'elle manifesta si longtemps pour son mari se changea en haine. Non seulement il avait été odieux, bas, laissant libre cours à tous ses instincts, dilapidant la fortune commune, jouant l'honneur du ménage avec une désinvolture d'aventurier, mais il avait ajouté le crime et la honte à tant de turpitudes.

Et un innocent payait pour lui !

Depuis trois ans, Jacqueline n'avait vu son mari que rarement, pour lui rappeler les engagements auxquels la loi l'obligeait, et chaque fois la répulsion avait été plus grande. Dans ses allures louches, dans ses bravades, dans la vanité satisfaite du déchet qu'un hasard providentiel a sauvé, elle soupçonnait plus de monstruosité soigneusement cachée.

Jamais il n'avait été question de Laurent.

Le jour où il cessa d'écrire, Pierre garda le silence, après avoir déclaré :

« Il a dû mourir là-bas. Tant mieux pour lui et pour nous. »

Depuis, rien, pas un mot de regret ou de pitié, au contraire.

Lorsqu'il voulait affirmer son autorité dérisoire, au cours de scènes violentes qui scanda-

lisaient les voisins, le policier criait à tue-tête :  
« Il n'y a plus qu'un Bergemont ! Il ne faut pas l'oublier ici !

Jacqueline se taisait alors...

Et elle regrettait d'avoir gardé si longtemps le silence.

Elle aurait dû se renseigner, enquêter discrètement au ministère des Colonies, tenter de savoir ce qu'était devenu le malheureux...

Mais une femme frappée par le destin, brisée, réfugiée dans l'unique amour maternel, se replie sur elle-même, ne dit plus rien, n'écoute aucune voix secrète, laisse se clore son âme, comme on ferme un tabernacle, impose à son esprit une discipline qui l'empêche de s'évader vers le monde divin de l'illusion et de la pitié.

Mais aujourd'hui, elle savait !

Elle allait se racheter !

Certes, elle n'apportait aucune preuve matérielle. Seules les lettres jaunies, écrites par Laurent, confessions déchirantes et sincères, éclaireraient certainement la religion des juges. Elle souhaitait rencontrer enfin l'homme sinistre et le confondre.

Elle vivait, à bord, avec l'idée fixe de l'action qu'elle allait accomplir.

Tantôt fébrile, nerveuse, volubile, elle enchantait son oncle, Barthélemy, qui, le plus souvent jouait d'interminables parties de



bridge avec quelques passagers ; tantôt elle se renfermait dans un mutisme dédaigneux, s'isolait, à l'arrière du navire, et rêvait mélancolique, en regardant le sillage des hélices, creusant dans les flots deux sillons profonds qui brisaient les vagues.

Il y avait aussi, quoiqu'elle se défendît contre elle-même de le subir, le charme du voyage, l'irrésistible attrait de l'inconnu, l'émerveillement de l'Océan qui renouvelle chaque jour sa chanson, sa colère ou son bercement infini, toujours divers sous le caprice du soleil.

Pour une Parisienne habituée à des spectacles familiers, aux couleurs discrètes des jardins, au décor conventionnel de la grande cité, l'ivresse de la mer s'ajoutait à l'invitation, à la rêverie, au mirage des beaux pays soupçonnés, des terres de miracle dont les descriptions livresques ne pouvaient qu'éveiller des curiosités inassouvies.

Jacqueline n'échappait pas à la tentation.

Quoique son esprit fût tendu vers un seul espoir, par une volonté qui dominait sa vie, elle emplissait ses regards de visions magnifiques.

Le bateau dont les hélices grondaient sourdement, comme la palpitation rythmique d'un cœur, l'emportait aux lointains horizons, aux rivages dorés sous la touffe verte des palmes

que les vents secouaient, aux forêts aux odeurs violentes, aux jardins sauvages où s'épanouissaient des fleurs étranges, où murissaient des fruits qui emplissent la bouche de parfum et de miel.

Là-bas, là-bas, dans le soleil, dans la joie d'une nature débordante et prodigue, la force des éléments, la poussée des sèves, la luxuriance des choses créaient une atmosphère où la vie triomphait comme un éternel midi...

Des oiseaux aux mille couleurs, ayant sur leurs ailes l'éclat des pierreries, zébraient l'air de leur vol brillant.

Des noirs chantaient des mélopées et des femmes dansaient sur des airs langoureux ou fêtaient par de la joie voluptueusement offerte, l'ardeur de leur jeunesse et de leur amour...

Là-bas... Sous la casaque du forçat, un homme souffrait.

Et cet homme, le plus digne, le meilleur de ceux qu'elle avait connus, amis, camarades d'enfance, ou par ses relations de famille, cet homme, supérieur à tous, ennobli par un sacrifice admirable, l'avait aimée, elle, Jacqueline Beauroy, petite fille insouciante et légère qui, pareille à ces oiseaux qu'elle évoquait, s'était grisée pour retomber, pantelante et meurtrie, parmi de déconcertantes réalités.

Elle avait connu trop tard cet amour...

Et le crime qu'elle avait cru accompli par



Laurent, avait brisé en elle un regret qui eût pu sauver le souvenir même de cette passion.

Après l'assassinat de la tante Rochot, elle avait, comme tout le monde, flétri et condamné le fou qui s'était laissé aller à un pareil égarement...

Mais que de fois, au fond d'elle-même, n'avait-elle pas retrouvé la place désolée de ce qui, sans doute, eût été le bonheur...

Et une grande joie nouvelle l'emplissait tout entière.

Cet homme la méritait.

Laurent, innocent, héros magnifique d'un drame qui, pareil à l'orage, dévastant un beau parc, avait bouleversé la paix d'une maison-née, Laurent était, à ses yeux, le seul qui pût être aimé par elle, qui avait si peu et si mal aimé Pierre, quand elle avait reconnu sa lamentable erreur.

Le cœur des femmes est épris de tendresse, de pitié et d'oubli.

Celles que leur tempérament prédestine à l'amour, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, à l'heure dite, se donnent à jamais.

L'homme qui les émeut, qui les tient par un secret, un geste différent que ceux que l'on fait d'habitude au cours de la vie, a tous les droits sur elles.

Rien ne sera trop beau, trop bon pour celui-là.

Et Jacqueline sentait, impérieusement la dominer, le caractère et le cœur lointain de Laurent qui souffrait pour elle depuis si longtemps.

Aucun sacrifice ne serait trop grand pour payer, pour racheter un martyr qu'il subissait.

Il avait fallu que la haine sadique de Pierre pour son sauveur lui fût révélée pour que, sa décision prise, elle partit au secours de l'exilé.

Comment le retrouverait-elle après quatre années? Vieilli, cassé par les privations, les tortures morales et physiques, ridé avant l'âge, affreux sous la casaque d'infamie.

Non pas !

Elle le voyait à travers la force de sa foi, l'ardeur de son tendre rêve, comme le bien-aimé attendu.

Dans le silence des nuits pures des tropiques, alors qu'elle s'attardait sur le pont, la chaise longue appuyée au bastingage, elle laissait aller sa pensée tumultueuse à celui qui avait crié vers elle son appel tragique et fervent.

Une émotion profonde la tenait, haletante, le cœur battant, cependant que le navire glissait sur les flots et que la lune crétait d'argent les hautes lames qui se heurtaient dans un bruit mat et une poussière d'écume.



Toute sa vie passée était abolie.

Il n'y avait place, dans son âme, que pour deux sentiments, la haine et l'amour !

Et elle ne savait pas quel était le plus fort : de son amour enfin avoué pour Laurent ou de sa haine pour le misérable dont elle avait porté le nom abhorré.

Il lui semblait que ce nom, Pierre l'avait usurpé, volé à l'autre, à l'exilé, qui le lui restituerait, un jour, purifié par le sacrifice et par la tendresse que rien n'avait brisée.

Alors, à ces heures de méditation solitaire, où nul témoin ne pouvait la contraindre à une maîtrise conventionnelle, Jacqueline laissait couler de douces larmes que le vent de la nuit séchait sur ses joues pâlies.

Là-bas, un homme, dans sa geôle, souhaitait le silence, l'oubli et la mort...

Mais un navire arrivait...

Un navire portant l'espérance et la foi...

#### LE PASSÉ ACCUSE

Lorsque Jacqueline débarqua à Saint-Laurent-du-Maroni, le bruit courut qu'une Française venait de la Métropole pour s'enfoncer à l'intérieur, par le Haut-Maroni et l'Inini, à la recherche de placers abandonnés, dont elle était héritière.

On la disait accompagnée par un de ses parents.

Elle ne devait séjourner que peu de temps à Saint-Laurent, pour y recueillir quelques documents qui lui étaient précieux et se rendrait ensuite à Cayenne, où le gouverneur avisé par le ministère des Colonies, attendait sa venue.

Cette petite histoire, forgée par Jacqueline, à bord du « Pérou », fut bientôt colportée par les passagers avides de potins, de ragots et des mille indiscretions qui sont une conséquence des libertés créées par le voyage.

Jacqueline avait changé d'état-civil et était inscrite sur le rôle du navire au nom de Jacqueline Crabeyre. On ne la connaissait donc que sous ce nouvel état-civil. L'oncle avait consenti à ce troc, afin de faciliter à Jacqueline une mission délicate, sinon périlleuse.

Dès leur arrivée, ils descendirent chez un ami de son parent, un Anglais, Harold Lewis, fixé à Saint-Laurent depuis dix ans, et qui, deux fois par an, s'absentait pour surveiller des concessions de balata et de bois de rose qu'il avait acquises d'un Français, et pour l'exploitation desquelles il avait fait appel à quelques concours, dont celui de Barthélémy Crabeyre, rencontré jadis au Brésil.

La maison de Harold Lewis était située à l'extrémité de la commune, au centre d'un parc bordé de hauts arbres et admirablement



entretenu. Cette demeure cachée aux yeux indiscrets, était un refuge inviolable.

Pour des raisons que l'on comprend aisément, Jacqueline avait résolu d'y demeurer claustrée dans l'attente du procès. Elle se renseignerait sur place, grâce au transporté en service chez Harold Lewis et qui vaquait, librement sur le territoire pénitentiaire.

L'ami de l'oncle Crabeyre était un homme de cinquante ans, dans la force de l'âge, que ni le climat souvent rigoureux, ni les fatigues des explorations n'avaient éprouvé. Il restait robuste, comme il l'était à vingt ans, au sortir de « l'University ». On le destinait à l'armée

Il avait préféré l'aventure et ne s'en plaignait pas.

Il fut tout heureux de recevoir chez lui son ami lointain Barthélémy Crabeyre, avec lequel il était en correspondance suivie, mais qu'il n'avait vu que trois fois en quinze ans.

Il fallut avouer au Guyanais d'adoption, le but de ce voyage inattendu.

La révélation du drame, ancien déjà, le remplit d'horreur. Il s'attendrit, lui, le rude pionnier, sur le sort de la frêle Jacqueline.

Il admira, à la fois, son courage et son esprit de justice.

Il savait que quelques mois avant leur arrivée, un inspecteur-chef des services judiciaires, détaché de la métropole, était venu faire une

enquête parmi les « convicts », mais il n'avait pas attaché une autre importance à ces manigances administratives.

Il savait aussi que l'homme venu de France s'était camouflé en garçon de magasin, pour ne pas éveiller les soupçons parmi les relégués ou les forçats libres, contraints au « doublage » et restés en contact, malgré les règlements les plus sévères, avec les autres condamnés dont ils connaissaient à peu près tous les projets.

Au bagne, on ne se méfie pas, on se vend !

Cette constatation fut, une fois de plus, vérifiée par Pierre Bergemont.

Le procès devait avoir lieu devant le Tribunal Maritime, dans cinq jours.

Les magistrats qui n'ont pas d'affaires sensationnelles à instruire, réduits aux vols, rixes, crimes entre transportés, montraient un zèle et une complaisance inaccoutumés.

Les détails fournis par l'inspecteur Bergemont, la machination perfide ourdie contre l'accusé que l'on avait représenté comme un chef de bande redoutable, l'attitude même de ce dernier muré dans son mutisme insultant, donnaient à ce procès un ragoût, et piquait un peu les juges et les avocats.

Le défenseur de Laurent était un jeune maître du barreau de Toulouse, qui, pour des raisons de famille, s'était fait inscrire au parquet de Cayenne.



Les affaires étant peu nombreuses au chef-lieu de la colonie, il avait décidé de résider à Saint-Laurent, où il s'occupait, non seulement des causes criminelles, mais des intérêts des commerçants et des industriels, des questions administratives, dont la décision était souvent sans garanties très nettes pour les concessionnaires ou les mineurs.

Écouté, de bon conseil, intelligent et actif, M<sup>e</sup> Rubaut, à trente-deux ans, avait acquis une réputation justifiée et jouissait d'une fortune assez rondelette.

Il espérait revenir en France et se fixer enfin dans son Languedoc natal après quelques années de séjour en Guyane.

A ses qualités de logique, d'étude, d'application à la tâche entreprise, il joignait un don remarquable d'éloquence et une force de persuasion peu commune.

Dès les premières entrevues qu'il eut avec son singulier client, il jugea que Laurent cachait son jeu, et malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à arracher son secret au bagnard évadé.

Il avait été frappé, lui aussi, par la similitude de nom du « Matelot », et de son accusateur.

Là encore, il avait été impossible de percer le mystère, mais, par une sorte d'intuition, à

certaines réticences de l'inculpé, il s'était senti troublé.

Y avait-il un autre drame que celui, fréquent en somme, de celui de l'évasion et de la farouche aventure en forêt?

Les renseignements venus de Paramaribo étaient contradictoires.

Le rapport de Pierre Bergemont échafaudait une histoire vraisemblable en apparence, d'association de malfaiteurs par des forçats en rupture de chaîne, dont le « Matelot » était le chef.

Des déclarations d'évadés cueillis dans une rafle et actuellement dans les geôles de Surinam, confirmaient le récit de l'inspecteur, mais quelle valeur pouvait-on attacher à des paroles prononcées par des misérables qui, prêts à tout, et dans l'espoir d'une faveur, d'un adoucissement de peine, disent ce qu'on veut leur faire dire, trahissent, mentent, « donnent » leur frère de misère, sans hésitation ni scrupules?

M<sup>e</sup> Rubaut avait demandé l'ajournement du procès jusqu'à l'arrivée du convoi des prisonniers complices — prétendait Pierre Bergemont — du « Matelot ».

Le juge instructeur, sur l'instance du policier, avait refusé.

Le menu fretin de Surinam était sans importance, d'après lui.



Ce qu'il fallait, c'était la condamnation du chef qui, mis à l'ombre et envoyé ensuite dans un camp disciplinaire, quelque « Camp de la Mort » où la disparition d'un homme ne compte pas, montrerait l'exemple et donnerait au personnel pénitentiaire : surveillants et gardiens, un apaisement qu'ils attendaient, en même temps que le goût de l'évasion s'atténuerait parmi les condamnés.

On le croyait, du moins, au Tribunal, et ces raisons spécieuses, peu valables, pour qui eût pu faire triompher la logique et la raison, paralysèrent le zèle de l'avocat qui sut s'incliner et attendre le jour de l'audience.

Mais une surprise lui était réservée.

Le procès devait venir devant la Cour le samedi et trois jours avant, le mercredi, dans la matinée, M<sup>e</sup> Rubaut fut prié de passer chez Harold Lewis pour une communication urgente.

L'avocat crut d'abord, qu'il s'agissait d'une affaire quelconque d'intérêts commerciaux, de partage ou de constitution nouvelle de la Société Lewis and C<sup>o</sup>, qui prenait de jour en jour plus d'extension.

Dès son arrivée à la maison de l'Anglais, il fut fixé.

Ce Jernier présenta, comme il était convenu entre eux, son ami Barthélémy Crabeyre et Jacqueline sa nièce.

Au premier mot, M<sup>e</sup> Rubaut comprit qu'il allait y avoir quelque chose de changé dans l'affaire du « Matelot ».

— Vous m'apportez du nouveau? Soyez les bienvenus. Je suis désarmé par l'obstination du prisonnier qui se borne à des réponses brèves et vagues. « Je suis un criminel de droit commun, un forçat, me dit-il ; j'ai voulu reconquérir la liberté. Que pouvez-vous obtenir pour moi? Je suis à cette terre de douleur... Allez ! on l'a pavée avec des têtes de bagnards. On peut prendre la mienne, tôt ou tard, peu m'importe ! »

« Voilà le thème ordinaire des entretiens que j'ai eus avec Laurent Bergemont, dit le « Matelot ». Vous vous intéressez à lui?

Ce fut Jacqueline qui répondit :

— Oui, me permettez-vous de vous poser une question?

— Autant que vous le jugerez nécessaire.

— Comment est-il physiquement?

— Vous ne le connaissez pas?

— Si, mais je veux savoir si son état de santé n'inspire pas de craintes, après son séjour ici?

— Aucune, Madame. Le « Matelot » est fort comme un roc. Il a résisté à tout. Sa vigueur, son endurance, la discipline qu'il s'est imposée l'ont conservé intact.

— Quelle discipline?



— Mais celle de ne pas céder à la tentation de l'alcool et de se garder de tout contact avilissant, au pénitencier.

— A-t-il vieilli ?

— Oui. Le masque est dur, les yeux tantôt inexorables, tantôt d'une douceur infinie. Cet homme est une énigme pour moi, je l'avoue humblement. J'ai vu sa fiche de transporté. Il n'a jamais eu de punitions. Il était redouté et craint par ses camarades, mais se montrait pour eux, à l'occasion, secourable et compatissant.

— Vous a-t-il raconté son passé ?

— Non, Madame. Ici, au pays des mensonges, les condamnés ne disent rien de leur vie antérieure, à leur arrivée en Guyane, ou bien, s'ils en parlent, c'est pour confondre les plus avertis par des inventions qui les innocentent et feraient la fortune des romanciers. Cependant, lorsque j'ai voulu avoir des renseignements complémentaires sur mon client, j'ai reçu de Paramaribo, de la Maison Torrena frères, marchands d'or, une note empreinte de sincérité où est fait l'éloge du « Matelot ». Vous ignorez peut-être que ce surnom lui vient de son ancienne profession de capitaine au long cours.

— Je le savais, déclara Jacqueline.

— Ah ! Eh bien, cet homme instruit, perdu par quelle aventure est un vulgaire meurtrier

qui a expié moralement, j'en suis certain, et qui n'attend désormais que la mort... Du moins puis-je m'expliquer ainsi son silence. Vous savez qu'il a été capturé en Guyane anglaise, à Démérara, et qu'on l'accuse d'avoir organisé, tant chez nos voisins hollandais, qu'à Georgetown, de véritables bandes composées de bagnards évadés.

— Y croyez-vous ?

— Non ! Mon client a agi seul. C'est ma conviction, et je dois vous dire mon étonnement et mon trouble. Le policier, fin limier, je le reconnais, qui l'a pris en filature pendant des mois avec une ardeur et une ténacité vraiment extraordinaires, porte le même nom : Bergemont. Vous avouerez que ce fait me rend perplexe et je ne sais que penser.

Jacqueline se dressa...

Elle était toute blanche, d'une pâleur inquiétante.

Fébrile, la voix sèche, hachant les mots, elle parla :

— Il est inutile d'aller plus loin, maître. Je suis — elle hésita une seconde — Je suis la femme de Pierre Bergemont...

— Que dites-vous ?

A son tour, M<sup>e</sup> Rubaut s'était levé...

— Je dis que je suis — non, que j'étais — Madame Pierre Bergemont... Et elle ajouta... pour ma honte !



Elle raconta alors le calvaire qu'elle avait gravi, ce qu'était devenu son mari, traqué, perdu par les dettes et le vice, jouet aux mains de la justice, qui se servit de lui, et comment elle avait ignoré les circonstances du drame, de l'assassinat de Mme Rochot, sa tante. Elle n'en savait que ce qu'en avaient révélé les débats en Cour d'assises, jusqu'au jour où la lettre de Laurent et le câblogramme lui indiquèrent son devoir.

Tout cela fut dit sur un tel ton de sincérité douloureuse, que l'avocat ne douta pas un seul instant de la véracité du récit.

Il demanda à lire les lettres et la confession de Laurent.

Il y eut un grand silence.

M<sup>e</sup> Rubaut, après lecture, tendit la main à Jacqueline.

— Soyez rassurée, Madame. Vous êtes un noble cœur, et nous saurons, au cours de l'audience, confondre le misérable qui semblait couvert par ses fonctions et que son invraisemblable et cruelle audace assurait de l'impunité. Mais il ne faut rien dire à personne, même à Laurent Bergemont. Tout notre effort aura son couronnement devant le Tribunal Maritime. Ne bougez pas d'ici. Pierre Bergemont est dans Saint-Laurent. Il ne se doute pas de votre présence, ou du moins il ignore la qualité exacte de la passagère du « Pérou ».

Dans deux ou trois jours l'heure du châti-  
ment sonnera. Vous ne regrettez rien ?

— Rien.

— Vous êtes mère ?

— Qu'importe, le père est indigne !

— Excusez-moi de vous avoir posé cette  
question.

— Elle est naturelle, mais je n'ai compte de  
mes actes que vis-à-vis d'un homme qui souf-  
fre depuis des années, et c'est affaire entre ma  
conscience et moi.

— Alors, voici une cause à plaider qui me  
sera bien chère, je vous l'avoue. Et si la Cour  
de Saint-Laurent n'a jamais eu que des affaires  
banales à juger, pour une fois, un tel procès  
dépassera l'enceinte de la salle d'audience, et  
je l'espère, la triste colonie où ne règne pas  
toujours la simple justice des hommes... »

#### LE TRIBUNAL MARITIME

— Bergemont, Laurent, condamné à quinze  
ans de travaux forcés, évadé du pénitencier  
de Saint-Laurent-du-Maroni, levez-vous.

Laurent, comme un automate, obéit.

Le président du tribunal continua :

— Vous êtes accusé d'avoir tenté d'organi-  
ser chez nos voisins hollandais et anglais, de



véritables équipes de repris de justice, tous d'ailleurs, comme vous, transportés et évadés. Pour cette première question, qu'avez-vous à dire?

Laurent, lointain, perdu dans une sorte de méditation qui crispait ses traits, répondit :

— Ce dont je suis accusé ne repose sur aucune preuve. Je me suis évadé, c'est exact. Mais j'ai agi seul. Et je n'ai jamais eu l'intention qu'on me prête.

— Vous niez?

— Absolument.

— Cependant, on retrouve votre trace parmi la lie des condamnés en fuite, réunis à Paramaribo.

Le prisonnier s'était ressaisi ; lucide, redevenu logique, raisonneur, méthodique, il n'admettait pas le mensonge ou les accusations ridicules qu'il croyait vaines.

— J'avoue avoir connu à Surinam de redoutables bandits. Je ne les ai pas fréquentés. J'ai demandé asile, puisque j'étais à la merci de la police hollandaise.

— Vous avouez?

— Cela, oui ! Pas le reste.

— Les déclarations de vos complices sont au dossier.

— Je les dédaigne et m'inscris en faux... Que peut-on attendre des bagnards?

— Vous oubliez votre qualité?

— En effet... Mais j'ai cherché par le travail à me refaire une existence propre...

— Et à échapper au châtement?

— Quel châtement? questionna, comme s'il était appelé à témoigner, le malheureux « Matelot ».

— Celui qu'a appelé le crime que vous avez jadis commis.

— Le crime?... Ah ! oui... J'oubliais, Monsieur le président... Je suis un criminel...

— C'est assez heureux que vous le reconnaissiez. . Mais un homme vous a suivi pas à pas, a déjoué vos projets, et je rends hommage à sa perspicacité : l'inspecteur-chef Pierre Bergemont.

— Un parent éloigné, sans doute ! laissa tomber Laurent avec un sourire sarcastique.

— Veuillez avoir une autre attitude.

— Elle est naturelle, je puis vous l'assurer, Monsieur le président.

— Nous entendrons tout à l'heure l'inspecteur-chef qui vous confondra.

— Je n'en doute pas ! railla Laurent.

L'avocat, M<sup>e</sup> Rubaut, demanda à intervenir.

— Parlez, Maître, nous vous écoutons.

— Monsieur le président, je vous demande la permission de verser au dossier ces quelques lettres et qu'exceptionnellement les dé-



bats soient suspendus, afin que le Tribunal en prenne connaissance.

— Les pièces sont-elles d'une gravité telle que je doive souscrire à votre désir?

— D'une exceptionnelle gravité.

— Le tribunal devrait attendre auparavant la déposition de l'inspecteur Bergemont.

Dans le silence qui pesait sur l'auditoire, l'avocat déclara :

— Toute déposition sera inutile après la lecture des documents que j'apporte.

— C'est une opinion.

— J'ose espérer, monsieur le président et messieurs les juges et jurés, que cette opinion sera la vôtre dans quelques instants.

Le président et ses assesseurs se consultèrent ; l'audience fut suspendue.

.....

Un quart d'heure après, M<sup>e</sup> Rubaut était appelé par les magistrats dans la salle des délibérations.

Laurent voulut questionner son avocat ; celui-ci lui imposa silence d'un geste...

Des murmures couraient de place en place, et les paroles les plus contradictoires se croisaient :

— Qu'y a-t-il? Pourquoi cet entr'acte?... Quelle comédie de procédure !... Pour un « popote » qui a fait un mauvais coup !

Cependant, M<sup>e</sup> Rubaut se rendit devant

les juges stupéfaits. Le président parla le premier :

— Maître, c'est inconcevable !

— C'est pourtant vrai !

— Mais nous n'avons pas l'aveu du criminel. Comment l'accuser ? Ces lettres sont peut-être une machination ancienne du forçat ?

— Le croyez-vous ?

— J'ai appris à être sceptique, Maître. Ces lettres sont empreintes de sincérité, mais légalement, puis-je en faire usage ?

— Vous le pouvez.

— Hélas ! vous ne voyez que votre cause !

— Elle m'est sacrée. Il y a ici un innocent...

— Pourquoi n'a-t-il pas brisé son serment ?

— Parce que cet homme, déchu aux yeux des autres, savait rester fidèle à une parole donnée.

— Si la vérité éclate, quel drame allons-nous dévoiler !!!

— Tout le drame, et le plus horrible, le plus douloureux : le sacrifice d'une âme...

— S'il y avait un témoignage.

— Lequel ?

— Le seul qui pût valoir ! Si un parent, un ami, disait ce qu'il sait...

— Personne ne sait ! Ces lettres seulement !

— Si celle qui les reçut avait voulu... Mais je comprends sa réserve... et la France est loin !



— Pardon ! Monsieur le président !... Celle qui a connu tardivement le terrible secret est une femme de cœur ! Elle a bu jusqu'à la lie la coupe de honte !... Mais elle n'a pas hésité à sauver un innocent !

— Que dites-vous ?

— Elle est ici !

— A Saint-Laurent ?

— Oui.

— En plein débat, une pareille confrontation provoquera des incidents...

— D'où jaillira la lumière.

— Alors, qu'on aille, sur-le-champ, prier Mme Pierre Bergemont de venir à l'audience.

— C'est fait : elle sera ici dans quelques minutes.

A ce moment, un huissier vint dire quelques mots à l'oreille du président.

— Fort bien, faites entrer le témoin. Ici, d'abord, et sans que personne puisse connaître sa présence.

— Cette dame est au greffe, nul ne l'a vue.

— Très bien.

L'huissier revint et s'effaça pour livrer passage à Jacqueline.

Très sûre d'elle, elle s'inclina. Sans préambule, le président lui dit :

— Madame, je rends hommage au sentiment qui vous a conduite ici, si loin de la Métropole, mais vous allez passer par une rude

épreuve. Vous vous trouvez en face d'un malheureux et d'un homme qui fut votre mari.

— Je dirai...

Le président trancha :

— Vous direz tout à la reprise de l'audience. C'est le tribunal complet qui doit vous entendre. Plus vous serez calme, plus vos arguments auront de force, car, vous ne devez pas ignorer, si vraiment Pierre Bergemont est l'homme vil que nous sommes en droit de supposer tel, que la preuve n'est pas faite. Il faudra que celui que Laurent Bergemont accuse, avoue.

— Il avouera.

— Pourquoi présumez-vous déjà d'un pareil résultat ?

— Parce qu'on a toujours ignoré l'existence des lettres que vous avez, et il ne peut pas se douter, il ne peut pas supposer que je suis ici. Vous le verrez bien au moindre signe, à ses gestes, à ses paroles, à son attitude.

— C'est encore une présomption. Mais le temps presse. Il nous faut aller vite. Si nous ne terminons pas aujourd'hui même, qu'advient-il ? Je l'ignore. L'accusé connaît-il votre présence à Saint-Laurent ?

— Non, monsieur le président.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai craint qu'il ne se livrât à



un dernier excès de générosité, au moment même où il avait demandé du secours.

— Quelle émotion pour ce malheureux !!! Mes hommages, Madame. Vous serez appelée dans un moment. Restez ici.

M<sup>e</sup> Rubaut avait gardé le silence.

Il ne cherchait pas à influencer les juges par une réflexion, quelle qu'elle fût. La partie suprême se jouait. Il avait jeté la carte maîtresse. Son rôle semblait s'arrêter là.

— Faites entrer l'inspecteur Pierre Bergemont.

Le public reconnut aisément celui qui était garçon de magasin chez le conseiller général, et il y eut un « Ah ! » de surprise.

— Vos nom, prénoms, âge et profession.

— Bergemont, Pierre, Alexis, quarante ans, inspecteur principal des services pénitentiaires.

— Vous jurez de dire toute la vérité?

— Je le jure !

— Vous n'avez aucun lien de parenté avec l'accusé, quoique portant le même nom?

— Aucun.

— J'arrête ici votre déposition.

Et se tournant vers l'huissier :

— Introduisez le témoin : Mme Pierre Bergemont.

A ce nom, le policier qui s'était rassis, se leva brusquement, comme un fantoche mû par un ressort, et balbutia :

— Ce n'est pas possible !

Et Jacqueline parut.

Dans sa robe sombre, elle s'avança la tête baissée, n'osant regarder devant elle, craignant de rencontrer les yeux de son mari ou ceux de Laurent.

Ce dernier avait projeté son buste en avant, ses regards brillants d'une flamme qui révélait son émotion, ne balbutiant qu'un nom :

— Jacqueline ! Jacqueline !

Et il le répétait tout bas, comme une prière murmurée.

Le président renouvela les questions.

Jacqueline répondit, la voix tremblante, puis sans daigner voir Pierre Bergemont, écroulé sur son banc, elle regarda enfin Laurent... et elle lui sourit, d'un sourire d'une douceur et d'une mélancolie trahissant le drame intime qui la terrassait.

Mais elle fut bientôt dressée comme une force redoutable devant celui qui avait tué.

— Madame, vous avez fait parvenir au tribunal, des lettres écrites par Laurent Bergemont.

— Oui, monsieur le Président.

— Le condamné par la Cour d'assises de la Seine est votre beau-frère.

— Oui, monsieur le Président.

Et s'adressant à Pierre Bergemont, le juge ajouta :



— Pourquoi avez-vous menti?

— Parce que j'avais honte d'avoir un frère pareil ! eut-il le cynisme de répondre.

— Qu'avez-vous à dire, Madame?

— Je n'ai qu'à confirmer les déclarations de Laurent Bergemont, déclarations dont je n'ai eu connaissance que parce qu'une lettre de mon malheureux beau-frère m'y autorisait.

— Laurent Bergemont, pourquoi avez-vous tant tardé à révéler à la Justice ce que vous saviez?

Alors, la voix brisée, les larmes aux yeux, le « Matelot » parla comme un homme qui, longtemps, resta dans un cachot plein d'ombre, et qui revient brusquement à la lumière du jour.

— Ceci, monsieur le Président, est une affaire si lointaine, si douloureuse... J'avais juré, j'avais fait serment à ma mère agonisante de protéger, jusqu'au bout, toujours, mon frère qui lui avait déjà causé tant de soucis et de peines...

— Vous n'aviez pas, cependant, à vous accuser d'un crime dont vous n'étiez pas l'auteur !

— C'est un autre secret, monsieur le Président, et il n'appartient qu'à moi.

— Et à moi ! s'écria Jacqueline.

— Qu'avez-vous à répondre à cette déclaration, Pierre Bergemont?

Celui-ci, blême, ne pouvait pas parler. Il

porta les mains à sa gorge, comme s'il étouffait.

— Dites la vérité...

— Parle, misérable ! lui lança Jacqueline, mais parle donc ! puisque l'heure est venue et que le supplice de ton frère ne peut plus durer.

— J'ai à dire... J'ai à dire...

Mais il ne trouvait pas les mots qui se mêlaient, sans suite... Il s'affaissa et on l'entendit râler :

— Je suis perdu !

— Vous avouez, lui lança le président ; vos dernières paroles sont un aveu...

Pierre Bergemont courba la tête.

C'était la fin de la tragédie.

— Gardes, fit le président, saisissez-vous de cet homme. Pierre Bergemont, vous êtes accusé de meurtre par votre frère et votre femme. Vous n'avez pas nié votre forfait. Vous appartenez à la Justice.

Dans la salle, un brouhaha indescriptible se produisit. Jacqueline s'était évanouie, cependant que Laurent sanglotait, réconforté par les deux gendarmes, émus eux-mêmes.

Les jurés s'étaient approchés du malheureux et lui parlaient avec sympathie.

Le président dut intervenir pour ramener le calme.

M<sup>e</sup> Rubaut embrassait le forçat d'hier,



l'honnête homme de toujours, victime patiente et noble, si longtemps résignée.

Alors, dans le silence enfin rétabli, le président du tribunal s'adressa à Laurent Bergemont.

Debout, une volonté et une énergie extraordinaires traduites sur son mâle visage, beau malgré les souffrances endurées, malgré sa défroque de bagnard, il écouta les paroles qui le lavaient à jamais de l'infamie et de l'outrage.

— Bergemont, le criminel appartient aux lois qui le châtieront... Un tel frère n'est pas digne de ce mot qui, cependant, résume des tendresses communes et une enfance lointaine, hélas ! Vous oublierez et pardonnerez. La justice des hommes frappera, comme il le faut, et l'expiation est doublement méritée. Vous sortez de cette enceinte libre et réhabilité. La France ne saurait méconnaître les droits que vous avez à une juste réparation. Elle vous est due. Vous avez donné à tous l'exemple du sacrifice. Si vous avez voulu vous libérer du joug du bagne, personne, sachant le secret du drame qui s'est déroulé depuis cinq années, ne pourrait vous le reprocher. Vous êtes encore en pleine force. A quarante-quatre ans vous allez vers une nouvelle existence. Qu'elle vous soit douce. Que les joies qu'elle vous réservera effacent le souvenir effroyable de ce que vous avez subi. »

Des bravos éclatèrent dans la salle d'audience pour saluer les paroles du juge, malgré les protestations de celui-ci.

De lourdes larmes coulaient des yeux de Laurent.

Jacqueline, revenue à elle, s'approcha, tendit ses mains à celui qui l'avait tant aimée, et il les couvrait de baisers mêlés aux pleurs qui ruisselaient sur ses joues.

.....

Le lendemain, le geôlier trouvait pendu, dans sa cellule, Pierre Bergemont, qui n'avait pas voulu survivre à sa honte.



## EPILOGUE

### VERS UNE AUTRE VIE

Un cargo anglais faisait escale dans le port de Saint-Laurent-du-Maroni.

L'administration pénitentiaire avait accordé au capitaine du navire une douzaine d'hommes qui devaient aider à l'asséchement d'une cale envahie par les eaux, à la suite d'un « coup de chien » au large des îles du Salut.

Les bagnards recevaient un supplément de nourriture, une ration de tafia, sans compter ce qu'ils pouvaient obtenir d'alcool en contrebande, grâce à la complicité d'un garçon cuisinier.

Le travail avait été mené rondement, et personne ne s'en plaignait.

Ce matin, tout était prêt. Le *Vivian* devait lever l'ancre à la marée, un peu avant dix heures.

Les condamnés de corvée avaient donné le dernier coup de main aux matelots et s'étaient rangés à l'ombre, sous les arbres. Ils avaient oublié, pendant quelques jours, la tristesse

du bagne, ses misères et les travaux en forêt.

Et à la pensée qu'il fallait revenir au « débroussage », à la case immonde, certains, graves, baissaient leur tête ravagée par les privations et la maladie.

A quoi pensaient-ils, ces hommes ?

Qui le saura jamais ?

La mentalité du transporté est devenue si différente de la normale, elle dépasse tellement tout ce que l'imagination pourrait prêter à des cerveaux que les atavismes redoutables, les passions et les vices ont atrophiés, que toute supposition serait vaine.

En tout cas, ni remords, ni crainte.

L'homme frappé méprise ceux qui sont libres. Il ne pardonne pas à la loi dont il subit les rigueurs et ne regrette jamais, sur la terre d'exil, les crimes commis et que par une singulière accoutumance, il arrive à oublier après les avoir excusés.

Il ne vit plus qu'avec l'image du châtiement sous les yeux.

Et condamné — le fût-il pour la première fois — quel que soit son forfait, il semble avoir perdu son âme véritable, et l'équilibre de son esprit...

Sur la terre ardente, il n'y a plus que « l'âme du bagne !!! »

.....  
Appuyé au bastingage, Barthélémy Cra-



beyre, faisait des signes à un couple qui s'avançait vers le navire.

Les forçats se retournèrent dans la direction indiquée par l'appel du passager. Et chacun d'eux ne put réprimer un mouvement de surprise. Des poings se crispèrent. Des visages prirent une expression de haine. Certains gestes esquissaient des menaces.

Quand le couple fut à quelques mètres des groupes, des invectives fusèrent :

— Tu reviendras au « Grand Collège », « Matelot » ! Tu as le bonjour des popotes, « Mouton ! » Qu'as-tu donné pour être libre ? Hommages à ta même !!!... Va donc, hé ! 13.904 !!!

Et une voix lamentable, sourde comme une plainte, s'éleva :

— Adieu ! Matelot !... Je ne suis pas étonné de te voir partir... Tu n'étais pas des nôtres... Nous, on est des maudits, des enfants de malheur... On tuera encore parce qu'on a tué... Parce que c'est la règle, avant d'aller aux requins... Dis à « Paname », ce que tu sais, ce que tu as vu...

Et comme un camarade gouaillait :

— Assez de boniment !!! — le forçat haussa le ton — « Boucle ça, « la Vrille ! » et, s'adressant à celui qui passait : « Bon voyage ! « Matelot ! ». Sois heureux, « Matelot » !!!... C'est « Mange-Mort » qui te

parle une dernière fois, car il n'oublie pas que tu l'as sauvé, un jour qu'il voulait faire un mauvais coup... »

Laurent, qui donnait le bras à Jacqueline, la quitta un instant. Il hésita, puis se dirigea vers les condamnés. Sans un mot il tendit la main à « Mange-Mort ».

Il se souvenait d'heures pénibles, vécues près de cet homme qui, longtemps, avait agi en forcené, ne rêvant que meurtres et révoltes... Leurs regards se fixèrent quelques secondes. Les paupières de « Mange-Mort » battirent, ses lèvres tremblèrent... Mais il se maîtrisa. Il ne voulut pas montrer une émotion, et dans un souffle, murmura :

— Adieu... Adieu, « Matelot » !

Laurent s'éloigna, mais il avait à peine fait quelques pas qu'une voix lui lança :

— Adieu, 13.904 !!! Tu mettras ce numéro à côté de ton nom et de ton « chaffre » « Matelot ». Ça fera très bien sur tes cartes de visite ! »

C'était le dernier salut du bagne à Laurent Bergemont, au moment où il quittait la colonie pénitentiaire, le 10 décembre 1920.

.....

Le vaisseau glisse sur les flots.

Le soleil des tropiques fait briller les hautes vagues qui viennent se briser contre l'étrave.

Depuis vingt jours que le voyage dure, pas



un moment l'esprit de Laurent ne s'est détaché du seul objet de ses pensées : Jacqueline.

La souffrance, la honte, la mort, tout s'éloigne de lui...

A-t-il fait un mauvais rêve ?

A-t-il payé pour le rachat d'autres douleurs ou d'autres fautes ?

Regrette-t-il son sacrifice ?

Il vit...

Il vit seulement, parce que son cœur est rajeuni, parce que la vie et l'amour triomphent et qu'à son tour il a reçu l'humble confession de Jacqueline, que leurs larmes se sont mêlées, que leurs lèvres se sont unies, qu'ils ont foi en leur destin nouveau.

Des mouettes, des oiseaux tournoient au-dessus du grand transport qu'ils ont rejoint à la Martinique.

La vieille Europe est proche...

Ces oiseaux sont des messagers de la terre de France...

Demain se lèvera le premier jour de bonheur, car Laurent Bergemont, dans le travail et dans la joie, réédifiera une existence qu'il croyait à jamais brisée.

Le poète a dit : « L'avenir n'est à personne ! ». L'avenir appartient peut-être à ceux qui ont beaucoup souffert.

FIN

Il faut lire aussi, du même auteur :

# Vingt Forçats

LE VRAI ROMAN DU BAGNE

*Un livre tour à tour émouvant et atroce.*

Nombreuses illustrations de R. LENOIR.

1 vol. Coll. des M<sup>res</sup> de la Plume, S<sup>10</sup> A 2 fr. 50

*Ouvrages parus dans la même collection :*

MARCEL PRÉVOST : *La Paille dans l'Acier.*

COLETTE : *Dialogues de bêtes.*

GASTON RIOU : *Ellen et Jean.*

HENRY BORDEAUX : *Marie-Louise.*

MAURICE DEKOBRA : *Rat de Cave Cambrioleur.*

COMTE LÉON TOLSTOÏ : *Idylles paysannes.*

RACHILDE : *L'Heure sexuelle.*

MAURICE LEVEL : *Mado.*

CASANOVA : *Le plus bel amour...*

Chaque vol. brillamment illustré ... 2 50

EDITIONS BAUDINIÈRE.





# DERNIÈRES NOUVEAUTÉS PARUES

**LOUIS ANDARD**

- En Roulotte à travers  
l'Inde Catholique ... 9. »  
Crois le Serpent avant  
la Femme. ... 9. »

**ANDRÉ DAHL**

- Voyage autour de ma  
Loge (60<sup>e</sup> mille) ... 9. »  
Ces Dames du 12 (70<sup>e</sup> mille) 9. »  
Le Conteur est ouvert .. 9. »  
Machoux, Député. ... 9. »  
Mon Curé chez Vautel.. 7.50

**MAURICE DEKOBRA**

- Mon Cœur au Ralenti.. 9. »  
(340<sup>e</sup> mille)  
La Madone des Sleepings 9. »  
(510<sup>e</sup> mille)  
La Gondole aux Chimères 9. »  
(290<sup>e</sup> mille)  
Flammes de Velours ... 9. »  
(200<sup>e</sup> mille)  
Minuit... Place Pigalle . 9. »  
Hamydal le Philosophe. 9. »  
Tu seras Courtisane ... 9. »  
Le Rire dans la Steppe . 9. »  
Rat-de-Cave cambrioleur 2.50  
Prince ou Pitre ... 3. »

**JEAN DRAULT**

- Galupin, Touriste. ... 9. »  
Les Exploits de Jean  
Chouan... 3. »

- PAUL FÉVAL FILS & HENRI ALLORGE**  
Miriakris ... 7.50

**VICTOR FORBIN**

- Le Secret de la Vie ... 9. »  
La Fée des Neiges. ... 9. »  
La Chanson du Puits... 9. »

**LÉON FRAPIÉ**

- Gamins de Paris... 9. »  
Scènes Inédites de la Ma-  
ternelle... 3. »

**PAUL GINISTY**

- La Comédienne et les  
Trois Inconnus. ... 9. »

**PIERRE LA MAZIÈRE**

- J'aurai un bel entente-  
ment!... (35<sup>e</sup> mille) ... 9. »  
L'Aventure Thermale ... 9. »  
(20<sup>e</sup> mille)  
Partant pour la Syrie... 9. »  
Israël sur la Terre des  
Ancêtres... 9. »

**GASTON LEROUX**

- Le Fils de Trois Pères.. 9. »  
Le Coup d'Etat de Chéri-  
Bibi ... 9. »  
Mister Flow. ... 9. »

**RENÉ NAEGELEN**

- Les Suppliciés ... 9. »

**JACQUES PÉRICARD**

- J'ai Huit Enfants.. 9. »

**RENÉ PUJOL**

- Lévy-Durand, banquier 9. »

**ÉDOUARD RAMOND**

- Marius et C<sup>ie</sup>. ... 9. »  
La Vie amoureuse de  
Rudolph Valentino .. 7.50  
La Passion de Charlie  
Chaplin .. 9. »

**GABRIEL REUILLARD**

- Le Réprouvé ... 9. »  
La Fille ... 9. »  
L'Homme Nu ... 9. »

**GASTON RIOU**

- Aux Ecoutes de la France  
qui vient (*sur alfa*)... 12. »  
Ellen et Jean (60<sup>e</sup> mille) .. 2.50  
Ellen et Jean en Thébaidé 9. »  
L'Après-Guerre .. 9. »

**VICTOR DE SAMÈS**

- Kahinor ... 9. »

**MAURICE SIMART**

- L'Entresol de M. Perru-  
cot .. 9. »  
Idées, ou de A à Z ... 9. »

**SYNDICAT DES JOURNALISTES**

- Une heure de ma carrière 9. »

**SYNDICAT DES ROMANCIERS**

- L'Amour, selon... 10. »